34300

FLOUS DEL MIETJOUN

Amassados dins naou Departomens

PER DEX FELIBRES

DÉ

L'ATHENÈO DES TROUBAÏRES

Foundat è dirijat à Toulouso

PER M. BITOR LEBÈRO

Prix : 2 fr. 50

TOULOUSE
Marqueste et Salis
ÉDITEURS
8, Petite rue Saint-Rome, 8

PARIS
Garnier Frères
ÉDITEURS
6, Rue des Saints-Pères, 6

1888

34322

FLOUR DEL MILTJOUR

34300

FLOUS

DEL

MIETJOUN

Amassados dins naou Departomens

PER DEX FELIBRES

DÉ

L'ATHENÈO DES TROUBAÏRES

Foundat è dirijat à Toulouso

PER M. BITOR LEBÈRO

Prix : 2 fr. 50

TOULOUSE
Marqueste et Salis
ÉDITEURS
8, Petite rue Saint-Rome, 8

PARIS
Garnier Frères
ÉDITEURS
6, Rue des Saints-Pères, 6

1888

Res 34300

FLOUS DEL MIETJOUN

Toulouse, Imprimerie Vialelle & Cie, rue Tripière, 9

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAIRE
DROIT
ET
LETTRES
RUE DE L'UNIVERSITÉ 2
TOULOUSE

VICTOR LEVÈRE

Le dus octobre en milo houeyt cen trento-un,
A miètjoun, à Bésiès, oun règno l'aboundenço,
Sans m'abé counsultat, Diou me dounèt naissenço.
Me fasquèt bigourous è me tintèt en brun :
« Paourot ça me diguèt, t'ey creat sans ressourço:
Al courent des chagrins toun cor sera murtrit ;
Mès t'attendrey là-bas, al tèrme de ta courso,
Per te randre al repaous dount ahouey t'ey sourtit.
Sul patrou d'un Crésus s'ey pas taillat l'estoffo
De ta bido d'un joun, n'en siosques pas fatchat,
Car en te courounan rimaire et philosopho
Cresi t'abe, moun fil, pla millou partatjat ! »

FLOUS

DEL

MIETJOUN

Amassados dins naou Departomens

PER DEX FELIBRES

DÉ

L'ATHENÈO DES TROUBAÏRES

Foundat è dirijat à Toulouso

PER M. BITOR LEBÈRO

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DROIT ET LETTRES TOULOUSE

TOULOUSE
Marqueste et Salis
ÉDITEURS
8, Petite rue Saint-Rome, 8

PARIS
Garnier Frères
ÉDITEURS
6, Rue des Saints-Pères, 6

1888

A la date du 14 septembre 1888, nous écrivions la lettre suivante au célèbre Mistral *Capoulié chef* du consistoire des quatre maintenances du félibrige :

A Monsieur F. Mistral,
à Maillane (Bouches-du-Rhône).

Cher maître,

Puisque vous êtes, à si juste titre, le soleil du félibrige autour duquel gravitent les astres secondaires de tous les ordres, je viens vous prier, au nom de la fraternité des lettres, de vouloir bien dispenser quelques-uns de vos rayons poétiques

à l'Athénée des Troubadours de Toulouse, qui vient de clore son premier concours annuel en *langue d'oc* et qui, sous cette rubrique : *Flous del Mietjoun*, se propose de publier un volume collectif qui contiendra les poésies de félibres venus de neuf départements.

Une lettre de vous, insérée en tête du volume, serait un encouragement à mieux faire pour les uns, à persévérer pour les autres et un grand honneur pour tous.

Veuillez agréer, cher maître, l'expression de mon enthousiaste et sincère admiration.

VICTOR LEVÈRE

Rédacteur en chef de « *L'Echo des Trouvères,* »
Directeur fondateur de l'Athénée
des Troubadours.

Nous n'avons pas eu à attendre longtemps la réponse de l'illustre poète provençal qui, avec cette générosité remplie de noblesse qui n'appartient qu'au génie, nous a donné dans la lettre qui suit les encouragements et les conseils les plus cordialement fraternels ;

Maillane (Bouches-du-Rhône),
18 septembre 1888

Monsieur,

Je vous félicite d'avoir ouvert à deux battants la porte de l'*Athénée des Troubadours* aux adeptes de la poésie néo-romane ; et puisque vous voulez bien me demander quelques lignes pour le recueil que vous allez publier, permettez-moi de donner quelques conseils aux nombreux romanisants qui ont répondu à votre appel.

Le Félibrige, vous ne l'ignorez pas, a été établi pour relever notre langue d'Oc de l'abaissement où elle était tombée par suite de l'ignorance et de l'oubli de toutes ses règles. Les félibres dignes de ce nom doivent donc expurger leurs œuvres de tous les gallicismes introduits par la désuétude moderne. Ils doivent ensuite écrire d'une façon identique les mots et les sons qui se prononcent identiquement dans tout le Midi.

Ainsi, les diphtongues *au*, *èu*, *òu*, et les triphtongues *iau*, *iéu*, *iòu*, qui, de Bordeaux à Nice, se prononcent *aou*, *eou*, *oou*, *iaou*, *ieou*, *ioou* (comme dans *caud*, *lèu*, *pòu*, *miau*, *riéu*, *biòu*), doivent avoir l'orthographe que j'indique, orthographe qui est celle de nos vieux troubadours jusques à

Goudelin inclusivement. Il est inutile aussi d'accentuer l'*e* fermé méridional, puisque cet *e* ne saurait avoir chez nous d'autre prononciation. Ainsi, écrivez *l'ase que reguinno*, et non *l'aẓé qué réguinno*. Inutile aussi de mettre des trémas sur l'*ï* ou un *ŷ* là où suffit l'*i* naturel, qui, dans notre idiome, sonne toujours distinctement ; exemples : *faire, auei, penjaioi*, et non *faïré* ou *faŷre, aouey, penjaŷoy*. Revenir, en un mot, à la graphie traditionnelle de notre langue, la graphie imposée par le génie roman, au lieu d'employer l'orthographe française, qui n'a pas été faite pour exprimer nos sons.

Enfin, Monsieur, vous n'ignorez pas que le Félibrige se départ en maintenances de Provence, de Languedoc, d'Aquitaine et de Catalogne, afin de concerter notre action pour le relèvement de notre langue naturelle ; il serait donc profitable à tous de vous mettre en rapport avec M. le comte de Toulouse-Lautrec, président de la maintenance d'Aquitaine (château de Saint-Sauveur, par Lavaur, Tarn), qui serait heureux, je n'en doute pas, de s'entendre avec vous pour le succès de l'œuvre commune.

Recevez, cher confrère, l'expression de mes sentiments bien distingués.

F. Mistral.

Le Direttou
de l'Athenèo des Troubaïres de Toulouso
à l'illustre

Frederic Mistral

—✕—

Toutjoun gran, toutjoun generous,
Sur l'Athenèo des Troubaïres
Mistral a jetat calquos flous
Que lambrejon coumo d'esclaïres.
Remèrcio de cor toun aïnat,
Dount s'hounoro la pouesio,
Se d'un rayoun de soun genio
Toun libre s'es illuminat.
Quand per te saluda dabalo
Coumo pouiro ja le soulel,
Felibre, per mounta bèrs el,
De sous counsels sazis l'escalo.
Se jamaï arribos al but
Que Mistral a sapiut attegne,
Te respoundi de toun salut,
Car seras prèb de Nostre-Segne.

Bitor Febèro.

AUX AMIS DU FÉLIBRIGE

DÉFENSEURS DE LA LANGUE D'OC

Enfants du Midi !

Le volume que nous publions est une protestation de notre ardent amour pour le dialecte originaire du sol natal. La France est avant tout notre mère chérie, mais nous n'oublions pas le soleil vivifiant sous lequel nous avons grandi et l'espace de terre émaillée de fleurs dont elle fit notre berceau.

La Patrie, c'est-à-dire la France, c'est le drapeau qu'il faut être prêt à défendre au premier appel, c'est la voix sublime du devoir patriotique qui trouve, aux jours du danger, un écho retentissant dans tous les cœurs.

Le foyer, c'est-à-dire le pays, c'est le repos après la victoire, la paix régénératrice après la guerre sanglante, la vie entourée de touchants souvenirs s'écoulant doucement au sein d'une famille aimée, le bonheur tel qu'il sait

se produire dans la médiocrité, le rêve précédant le suprême réveil dans lequel de filiales tendresses nous bercent comme nous avons bercé dans le même songe ceux qui ne sont plus.

Rien n'est donc plus naturel que l'amour du clocher et les manifestations poétiques qui s'en dégagent de toute part, grâce à la variété nombreuse de dialectes qui ont chacun leur charme indicible et leur inimitable originalité.

Chose incroyable, le Félibrige, qui élève le pittoresque de la poésie jusqu'au merveilleux, compte de nombreux ennemis, parmi lesquels les plus irréconciliables sont ceux qui, ne comprenant pas son langage, affirment de parti pris qu'il est incohérent, grossier et sans couleur !... .

Ces antagonistes du patois sont naturellement des poètes du Nord, pour qui nos idiomes deviennent de véritables cacophonies.

Au nombre des enragés détracteurs de la langue d'oc, à l'affût des moindres concours sur lesquels ils tirent à boulet rouge, on peut citer M. Marc Bonnefoy (de Paris) qui, dès qu'il eut vent du félibre tournoi de l'Athénée, amena ses batteries, bien résolu à le battre en brèche, ce qu'il essaya de faire en le bombardant d'une brochure intitulée : Les Félibres et la Langue française.

Nous croyons devoir extraire de l'Echo des Trouvères *du 17 juin dernier la réponse que, sous forme de compte rendu bibliographique, nous fîmes à cet ennemi juré du Félibrige.*

Entre le rapport du concours patois qui termine ce volume et les poésies qui le séparent de cet article d'introduction cette réponse doit trouver une place dont l'à-

propos ne sera contesté par personne; il nous faut une préface.

La voici!

Sous ce titre : *Les Félibres et la langue française*, M. Marc Bonnefoy vient de publier un poème, fort bien écrit, dans lequel il s'efforce, à l'aide d'un *canon poétique* à longue portée, de battre en brèche tous les idiomes patois ; heureusement pour le félibrige militant, cet engin, qui paraît avoir la prétention d'être meurtrier, ne lance sur lui, pour le moment, que des projectiles inoffensifs, en sorte qu'après chaque détonation ou argumentation de ce poème, les félibres visés peuvent se tâter et se dire : Allons ! voilà plus de bruit que de mal.

Le félibrige, représenté par quelques cerveaux provençaux plus enthousiastes que pondérés, a, paraît-il, audacieusement et publiquement émis le vœu qu'on pût voir, dans un avenir prochain, les divers dialectes patois de la zone méridionale se substituer à la langue française ; il a, de plus, décidé que la dite langue serait d'abord délogée de la métropole où elle se laisse scandaleusement entretenir par un certain nombre de vieux académiciens, puis chassée de toutes les bibliothèques nationales, où elle usurpe une place que lui, félibrige, occuperait si bien.

M. Bonnefoy a trouvé dans cet incident sans importance la matière d'un poème, et il a feint d'avoir peur du félibrige afin de donner plus d'importance à son sujet ; en effet, si visionnaire qu'il puisse être, en sa qualité de poète, il est aussi loin du danger qu'il signale que pourrait l'être un homme à qui un autre homme aurait crié : Otez-

vous de là ou je vous jette à la tête une des pyramides d'Egypte.

De ce que le Marseillais a dit : si Paris avait une Canebière ce serait un petit Marseille, l'opinion publique n'a pas conclu qu'on dût le croire; il en sera de même du félibre provençal qui, entre deux *Troun dé ler*, a prétendu que la robe à queue que la langue romane traîne à travers les siècles a été faite tout exprès pour être mise plus tard aux mains de sa servante la langue française.

Non, M. Bonnefoy, les dialectes patois, si nombreux qu'ils puissent être, ne détrôneront jamais la langue française, qui est et sera toujours celle de tous les Français; ils continueront, au contraire, à lui fournir, pour édifier son sommet, des matériaux aussi solides que ceux sur lesquels elle a été fondée. Si la légendaire tour de Babel dut sa ruine à la confusion des langues, notre patrie devra sa prospérité aux idiomes qui savent, dans leurs chants, exalter sa grandeur.

Lorsque M. Bonnefoy dit, entr'autres choses inexactes, que tel poète provençal ne produit ses pensées en patois que parce que le français l'embarrasse, il nous semble prendre *la vérité à rebrousse-poil*, car l'expérience a démontré depuis longtemps que les poètes méridionaux qui se livrent habituellement à la composition des vers patois sont moins embarrassés pour écrire en français que ne le sont ceux qui produisent des vers français pour écrire en patois, bien qu'ils aient, les uns et les autres, une connaissance parfaite de leur idiome. On fait de la poésie patoise, dans le Midi, un agréable passe-temps; celui qui s'inspire des paysages charmants dont il est entouré pour en faire la description sait qu'il s'adresse à des gens qui applaudi-

ront en connaissance de cause à l'originalité de ses écrits ; il sait aussi que sa renommée de félibre ne dépassera pas les limites de l'ombre que projette au loin le clocher du pays natal. Est-il moins favorisé en cela que les poètes dont les brillantes inspirations exprimées en français n'ont pas plus de retentissement au dehors et ne reçoivent au dedans que des encouragements dictés par les convenances et entrecoupés de bâillements mal dissimulés ? Le Méridional aime sa langue originaire parce qu'elle est parvenue jusqu'à lui telle que ses ancêtres l'ont connue et qu'il trouve en elle comme un écho fidèle des mœurs du passé, un souvenir des sentiments qui furent exprimés il y a plus de mille ans comme il les exprime lui-même aujourd'hui, tandis que le français, puisant son origine dans la nécessité de rendre possibles des transactions plus étendues, s'est formé péniblement des divers dialectes patois dont il renie la parenté, absolument comme pourrait le faire à l'égard d'un de ses proches le plus infatué des parvenus.

Les hommes les plus érudits, les littérateurs les plus distingués ont toujours considéré la poésie patoise comme un des plus beaux ornements de la science littéraire dans le Midi. MM. Louis Lafont de Sentenac, directeur du *Moniteur de l'Ariège*, exhumant de l'oubli des Noëls patois pour en former un recueil, pouvait-il avoir en vue la décadence de la langue française qu'il possède aussi bien qu'un académicien ?

M. le comte de Toulouse-Lautrec, encourageant de toute la force de son talent littéraire la langue à la fois riche, harmonieuse, souple et débordante d'expression de Mistral, de Jasmin, de Roumanille, de Goudoulin et de bien d'autres poètes remarquables, pouvait-il nourrir la

coupable pensée de saper le langage élégant des salons ? Evidemment non !

Dire que le langage patois est suranné, c'est nier les nobles sentiments qu'il peut exprimer. C'est, de mauvaise foi, douter des richesses d'une langue que l'on ne comprend pas, c'est en un mot sacrifier les plus belles traditions parce qu'elles nous sont transmises par les voix incorruptibles du passé.

Les dialectes patois sont le privilège de quelques-uns, la langue française est aujourd'hui celle de la patrie ; les langues mortes aussi bien que les langues vivantes complètent le bagage des érudits ; on ne fait à personne un crime d'être polyglotte. En serait-ce un que de parler tour à tour le français et le patois !

Quel est, par exemple, parmi les poètes français les plus renommés, celui qui oserait ne pas considérer comme un monument impérissable les œuvres immortelles de Jasmin, le poète agenais ?

En résumé, nous prétendons, n'en déplaise à M. Bonnefoy, que, loin de détruire la solidarité qui doit régner entre Français, la pluralité des dialectes ne peut que l'affermir ; un poète patois, pour s'exprimer éloquemment, doit s'inspirer des richesses de la langue française qui, du reste, ne fait que lui rendre ce qu'elle lui a dérobé ; nous ne savons si l'auteur de la brochure qui nous occupe entend le patois, mais nous sommes certain que si le hasard en eût fait un enfant du Midi, il n'eût pu résister à la satisfaction d'exprimer parfois ses sentiments de poète dans ce langage contre lequel il s'élève si inconsidérément aujourd'hui en se méprenant sur ses tendances et sa portée réelle.

Si nous avons fait la part du critique, nous devons faire aussi celle de l'écrivain ; le poème de M. Bonnefoy peut être rangé dans la catégorie des meilleures productions : éloquent sans enflure, harmonieux sans monotonie, grand dans la pensée, simple dans l'expression, ce petit poème lyrique n'a qu'un tort celui de s'être volontairement entouré de dangers imaginaires et de les avoir ensuite combattus comme autant de dangers réels.

VICTOR LEVÈRE.

M. Marc Bonnefoy, agissant en homme d'esprit, après avoir pris connaissance de l'article qui précède, nous adressa des témoignages de sympathie auxquels nous fûmes on ne peut plus sensible.

Hélas ! il faut bien l'avouer, ayant toujours cultivé la poésie française, nous ne pouvons offrir à la Muse gracieuse des Félibres que deux modestes fleurs, dérobées dans son jardin ; mais elles précèdent des bouquets si odoriférants, que nous espérons voir leur faible parfum se confondre au milieu de leurs enivrantes senteurs.

VICTOR LEVÈRE

Victor Levère

FÉLIBRE

DE TOULOUSE

ATTENTIOU !

Felibres ! un, dus, tres, è le rideou se lèbo.
Sul tramplin de l'esprit fasquets pas la caplèbo.
Tremblats que le public que bous ben entoura
Aduje bostres bèrs à s'entre-deboura.
Es un ouriginal dificile à coumplaïre,
Mès aploudis toutjoun le que sap le distraïre.
Doun, per que fioulé pas, bouscal sans countrodit
Le tene rebeillat ou le tene endourmit !

LES DESHERITATS DE LA BIDO

LA
GOUSSETO ENPOUZOUNADO

Uno gousseto abandounado,
Sans abric, presto à cagnouta,
Sur un paillas ben s'aresta,
Manjo è se trobo empouzounado.
Coumo cadun à sas doulous
Refusabo un pugnat de paillo,
Jouts un tros de bieillo muraillo
Dounèt le joun à sous pitchous.

Coumprenio pas, la paouro maïre,
Qu'un foc raoujous jouts soun pel blanc
Sans pietat cramabo soun flanc,
È de crits enplenabo l'aïre,
Quand le mèstre d'aques endrets,
Cor de roc digne de la cordo,
Cridet : Cal sans misericordo
Nega la gousso è sous goussets !...

Alors la bestioto doulento,
Per y fa part de soun tourmen,

En grappan benguèt douçomen
Leca les pès de la sirbento.
Dins un sac, la fillo sans cor
Les pourtèt prèb de l'aïgo claro,
È, coumo la telo èro caro,
Budèt la famillo sul bord.

Alabets de sa ma brutalo,
L'un aprèb l'aoutre les jetèt
Al couren que les empourtèt.
Doublidant sa doulou mourtalo,
La maïre tentèt un effort
Per salba sa prougenituro,
È, miracle de la naturo,
Un moumen trahisquèt la mort.

Dus cops lour y dounant la bido,
Salbet sous goussetous aïmats,
È les paousèt inanimats
Sur un lièyt d'herbeto flourido ;
Alors, en les rescalfurant
Al ben de sa dargnèro haleno,
Recoumpensado de sa peno,
Mourisquèt en les regardant.

UN CAROUTIÉ

Un biel farçur de Pepouniou,
Que porto l'hibèr è l'estiou
Mêmo pantaloun, mêmo besto,
Probo qu'a pas d'argen de rèsto,
Es bengut m'ouffri de sa ma,
Qu'ey crésut fayto per rima,
Un papiè cinglat de ficèlo
Que sentissio un paou la truèlo.
— Anen, diguèbi, sap basti
Millou que nou se sap besti :
E, supousant al fals troubèro
Aoutant d'esprit que de misèro,
Bounomen me soun acouitat,
Per pas manqua de caritat,
De prene l'esprit que rajolo
D'aquelo closco mitat folo,
En y disen d'un toun doulen :
— Brabe, calmats bostro talen,
Aprèb beyren, en counscienço,
De parla de bostro scienço ;
Desplegaren le manuscrit

Que supposi claoufit d'esprit.
Jutjats de ma descounfituro
E de ma pitouso figuro,
En bejen, se fretant las mas,
Le citoyen me rire al nas
En me diguen : — « Moun paoure mèstre,
Es pas poèto qui bol l'èstre,
Mès soulomen m'a counbengut,
D'en bese un prou counescut,
Per jutja de la differenço
Del qu'escriou del que s'en dispenso ;
Aro direi, y soun fourçat,
Que le boun Dious bous a plassat
Le nas al bel mieyt del bizatge
È qu'ei iou le mêmo abantatge.
May d'un aze se crey pouli
En pourtan sa cargo al mouli,
Coumo iou porti per la frimo
Un manuscrit sans uno rimo,
Bièl papiè del plan d'un castèl
D'un grand segnou de Pinsaguèl
Qu'un architècto de campagno
Fasquèt basti jouts Charlemagno. »
Acos dit, l'estoumac reglat,
Le caroutiè s'en es anat
En cridan : Soun d'humou jouyouso,
Troubarets ma farço amistouzo
Quand saourets que soun Bernadou,
Mitat marchand, mitat maçou ;

Que le dimeche, à l'albo fresco,
Bendi de bèrses per la pesco.
Dounc, se boulèts, assoucien-nous,
De moun sabe soun pas jalous :
S'abèts de bersès din la testo,
Iou dins un'oulo n'ei de rèsto ;
Des bostres faren un saquet
Pes mious qu'accrochon à l'inquet,
E les mious, quand seran les nostres,
Se bendran millou que les bostres.

A L'HALO

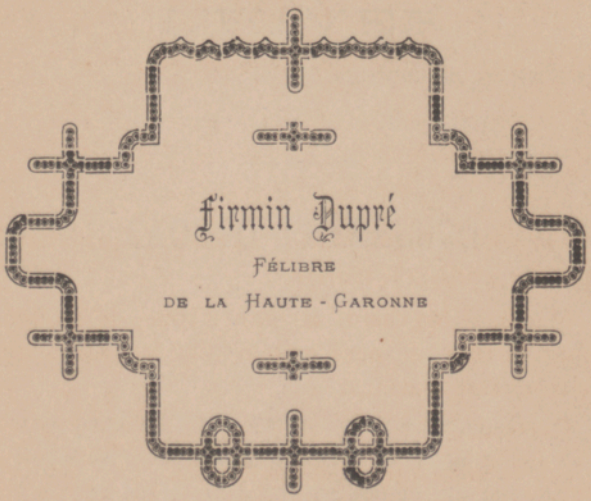
ENTRE DOS PEYSOUGNÈROS

CATINOU. — Digos, Mario ? as pas bist aquelo damo que me sentissio le marlan ?...

MARIO. — Ma chèro, al joun d'aouèy le mounde bous fa susa ; le peys nadaïo dins la padeno que le troubaïon pudent...

CATINOU.

Sabes que te l'eï habillado :
« Baï-t'en baï, filo ! que i eï dit,
« Paouro glouriouso raspado !
« Se toun home t'abio sentit,
« T'aouïo pas jamaï espousado ! »


Firmin Dupré
FÉLIBRE
DE LA HAUTE-GARONNE

L'HIVER

Je me souviens du printemps.

(Blanchard)

CAOUSO FRÉDÉLUGO

I

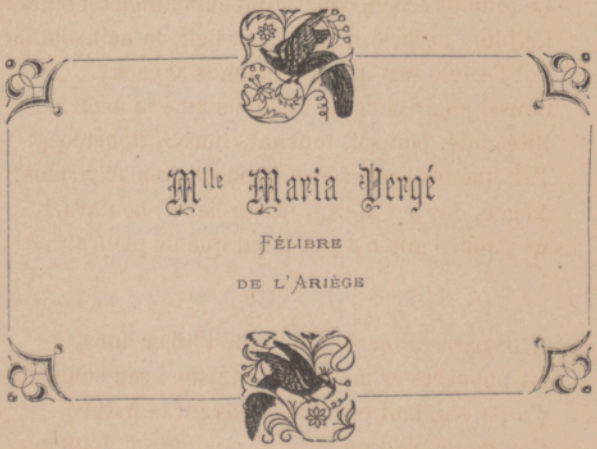
Aro, penden l'hiber, l'aïgo es emprésounado
Debat un globo blanc, un beiré de cristal ;
Aro, l'on beï la neou, dansan coumo uno fado,
Toumba lé cor crébat sul teoulé de l'oustal.
L'aparrat, per la fret qué tan for lé mousségo,
Pioulan douçomentou, tristomen sé rousségo ;
Oun soun dounc les nisaous? ou soun dounc las cans-
[sous ?
Oun soun les parpaillols, se soun mortos las flous!
Pés aïrés, bé courbas, jito tous crits é passo
Tan qu'al ceou lé soureil n'aura pai més sa plaço,
Négré des pes al cap, moun ber sé boutara
Lé paouré mic n'a pas talen qué dé ploura.

II

L'aouta bramo, coupan é branquos é branquétos
Qu'a la pruméro fret la feillo a désertat,
Leban jusquos al ceou lous brasses d'esqueletos
Coumo per préga Diou, de las prené en piétat.
Lé joun es tristé, court, tout emmantélat d'oumbro,
Lé joun nech, é déja ben la neit, la neit soumbro.
Pot l'estélo luzi quan ia brumos al ceou?
Coussi pouiron canta les grils amé la neou!
Bité, bité, pou sol, tournats herbos flouridos,
Tan qué les prats séran beousés de margaridos,
Négré, des pes al cap, moun ber sé boutara,
Lé paouré mic n'a pas talen qué dé ploura.

III

Aro, patis la terro, é tan qué l'hiber duro,
La paouréto es malaouto é tristo é san coulous;
Ya pa rés, tout es mort, é plagni la naturo
Coumo on plan un amic al miei dé sai doulous.
O mes, perque, moun amo, estré tan désoulado!
Encaro qualquis jouns à peino de tourado!
Aou sabes! touto esprobo a paï jamais qu'un tens
E de l'hiber tantots poussara lé printens,
Quand la terro sera pla luzento é pla bello.
Quand beiren dins lé ceou passéja l'hiroundello,
O les countes poulits qué moun ber boui dira
Alabets, n'aoura pas mes talen de ploura!



Mlle Maria Vergé

FÉLIBRE

DE L'ARIÈGE

Uno abenturo de Fouychinou [1]

LA COUDÉNO

Quand coupiousoment on a ramplit sa panso,
Y cal, ou lé répaous, ou l'amour, ou la danso.
Fouychinou, qu'un dimengé abio pla festejat,
Per un aoutre appetis sé sentic fustijat.
Ays embirouns de Fouych el abio sa mestresso ;
B'èro pla le moument d'y prouba sa tendresso,
Car le foc de l'amour dount él èro flambat
Del cap jusquos as pès un gat n'aourio mioulat !
Sé brosso pla l'habit, sé fa saouta las crottos,
D'uno pel dé sagui sé ciro las dos bottos ;
Per qué sa Margoutoun y fasco mes boun eil,
T'y coupo un tros de lard, lé mét jous soun capel
Et part, ramplit d'ardou, pu bité qu'un esclayre,
Las alos de l'amour lé pourtabon en l'ayre !
Des camis ajec léou dépassat les countours
Et dintro dins Ganac (2) ount èron sas amours,
Qué lé galant tégno déjà dins sa pensado.
Le riré, malgré yeou, mé té gorjo badado,

(1) Habitant de Foix.
(2) Village de la Barguillère, près de Foix.

LA CAPILLETO [1]

Aco, disi, qué n'és abé la malochanço !
Quand és l'oucasiou dé moustra sa sapianço,
Podi pos arrinca del miou ficral esprit
Dous bersots soulomont coumo lé cap del dit,
Souffladis, tant sépu, dé la docto assemblado (2)
Tabé, quand faou marcha ma plumo mal guidado,
Aco's quicon qué n'a ni rimo ni rasou,
Qué légissi yéou mêmo ambé counfusiou !
Anen ! dounc ! calo-té. Replego-te, paourotto,
Sé nou bos, en public, passa per uno sotto ;
Car s'y ban fé dé dur les sabens mountagnols !
Tout aco ba jasa, canta cou roussignols,
En enfourcan les reins del chabalet Pégaso.
Hé ! Messius, attendets ! En croupo fets-mé plaço,
Atal, darré bous aous, pouyré mounta à l'assaout
D'aquel famus Cimel (3) qu'és quillat naout, pla naout !
Et sé mé podi pos téni sur la selleto
Eh bé ! tant pis per yeou, sé faou la capilleto !!

(1) Culbute.
(2) Apollon. Les Muses.
(3) Mont Parnasse.

Quand pensi al poulit cop qué bous y ba arriba.
A lé capel farcit, m'at cal pos débremba ;
Mais él n'y pensec pus. Tout à sa poulitesso
Dé fè grandis saluts bitoment el s'empresso :
— Messieurs, je vous sal... pam ! la coudeno al lengut
En y toumban sul naz t'y trantcho le salut !
Bous poudets figura l'effet d'aquel esclandre,
Car impoussible à yeou dé poudé pla lé randre.
— Les homes, occupats dé tira lour capel,
Cresion qu'aquel lardou bégno tout dreyt del cel ;
Et les els cap amount cercabon lé nuatjé
Per ount s'èro escapat aquel uniqué aouratjé.
Mais las fennos, dount l'eil és un paouc mes finard,
S'abiseguen, sul cop, dount sourtisquec le lard
Et sé doutan del fait, dision ambé finesso :
— Aco n'és qu'un présent per la chèro mestresso.
Fouychinou, tout counfus, estirabo lé pot,
El qu'a tant de babil sabio pos diré un mot ;
Mais l'espouer dé l'amour soulatjo un paouc sa peino,
S'accatcho douçoment, ramasso la coudéno ;
Quand un petit gousset, qu'abio déjà sentit,
D'un saout l'a t'y rispec et t'y pélec lé dit.
Adiou, douc, lé plasé d'ana beyre la bello !
De rire aquélos gens né perdion la cirbelo,
En beyren l'embarras dé l'ardent amouroux
Dount le bounhur proumés frec manjat per un gous.

LAS FILLOS DE SATAN

Aci, coumo pertout, y a certainos lengudos
Engendrados de Lucifer,
Tabe, Satan las a bel et bien escribudos
Sul grand registre de l'Infer.
Et yous diguec apey : Suppots de moun Tartaro,
Pusqué mé ressemblats et d'esprit et de caro,
Qué ténets de moun souffle un instinct infernal,
Poudets pla m'ajuda dins las obros del mal.
Ambé millo plases, y respoundeguen toutos ;
Boutaren, quand bouldrets, le foc à las estoupos.
Gaytats nous fè ! déjà sourten nostre fissou
Que fara mes de mal qué lé pu fort pousou.
Dins las imbentious nous prestaren ma-forto
Et toutos, dé councert, faren d'aquello sorto
Mes dé bruth, de cancans, d'affés intourtillats
Ques pu malins démouns né siran estounats !
Bien ! réprenguec Satan, dé bous abé m'hounori,
Dé ma griffo, sul frount, dé moun sceou bous décori.
Poudets desespera de beyre l'Eternel,
Per bous aoutros, jamais, y aourapos cap de cel !
A parti d'aquel joun las maouditos sourcièros,
Distillon lour berin de toutos las manièros
Sio de neyt ou de joun, sio deforo ou dadens,

Trobon toutjoun lé téns d'escartera las gens.
S'en ban rouda pertout per cerca las noubellos,
Se noun trobon pos prou, s'en fabriquon entr'ellos.
D'ourdinari lour club es chez uno catin ;
Atchi, cad'uno ba dépaousa soun butin.
Atchi, tout es merquat ambe louros tainaillos ;
Las pus hounestos gens trattados dé canaillos.
Aco's un tribunal ount y apos cap d'appel,
Et toutis, mès ou mens, y cal dicha la pel.
Aousets aqueste abis hounestos menageros ;
Fujets coumo la pesto aquellos cancanieros ;
Sé ban al bostr' oustal, agaffats un gros broc
Et battanats-los pla, des talous al cougot.
Per ma part, se poudio me serbi d'uno triquo,
Las fario tant saouta que n'aourion la couliquo !
Del téns qué pè battrion, per las fé mes pati
La lengo, ambu'un fer caout, la t'yous fario rousti.
Apey ambu'un dignol fortoment en cousturo
Yous couserio les pots. Oh ! la bello abenturo !
Las fillos de Satan pouyron pos pus parla,
Et cad'un, dins soun cor, m'en remerciario pla !

MOUS BINT ANS

A l'atgé dé bint ans, qu'és hurouso la bido !
Yéou nou bésio pertout qu'amour, bounhur, trésor.
Mais dumpey qué del tens soun alo m'a flétrido
Ré pus, en loc, nou pot mé réberdi lé cor.

Ya dé cops cépendent, qu'al founzé dé moun àmo
Esprobi lé rébeil d'un ardent sentiment,
Mais sul cop, la doulou ben amourta ma flammo
Quand bési, sur moun frount, qualqués fielcés d'argent.

Aro, tout m'és égal dins moun indifférenco :
Qué l'hourizoun rayonné ou qué siosque embrumat,
Ni l'mayti ni lé soir n'è pos mès d'espérenço
Qué n'égut dé bounhur del joun qué s'es passat.

N'és dé nostré destin coumo d'uno ribièro
Dount rés nou pot barra lé cours sur soun cami :
Mouys ans s'en soun anats dé la mémo manièro
Paouc-à-paouc, et déja toqui presqué à la fi.

Sans trop répoutéga subissi la beillesso.
On nou fa qué passa ; Diou na feyto la lé.
Podi doun:, sans menti, prédiré à la junesso :
Anats ! A bostré tour, ja passarets tabé !

L'ARIÈJO

O moun pays ! ô charmanto Arièjo !
Toun climat pur és dé touto sasou ;
Mêmo en hiber quand la nèou té blanquéjo,
L'ayré répend, toutjoun, quicon dé bou.

Cap d'aoutré endreyt n'a tant richo paruro,
N'és aoutant doux pel cant des roussignols,
Quand lé printens ben ambé sa ramuro
Oumbratja tout, bosqués, coutèous, planols.

D'aquélis mounts qué barron las Espagnos
Per lé souleil toutis courounats d'or,
Les pu poulits soun tas berdos mountagnos
Doun les aspects fan tressailli lé cor !

D'atchi, jaillis à trabets las coulinos
L'aygo, trésor qué douno la santat,
Arroso tout, fa marcha las usinos.
Ribièro d'or, toun noum és pla bertat !

Tous habitans soun d'un typé superbé :
Forts, brabés, bous, fermés cou bouès dé bouych.
Lour bel rénoum és passat en prouberbé :
Soulidés soun coumo lé roc de Fouych.

T'aymi del cor, ô ma terro poulido,
Coumo l'aousel aymo soun nix d'amour.
Enloc qu'aci n'és tant douço la bido,
Aci, boli termina moun séjour.

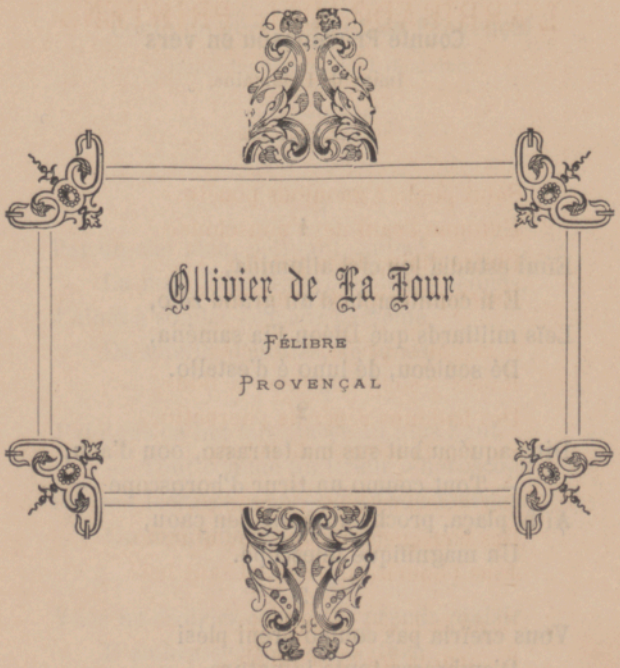
L'ARRIBADO DEL PRINTENS

Salut poulit ! gaoujous pouéto,
Entouno l'cant deys aousélous.
Pintré dibin, de ta paletto
Espempillo-né las coulous.

A la prado qué n'és nudetto
Rands-y soun mantélet dé flous,
Des ballouns réberdis l'herbetto,
Sul roc la mousso dé bélous.

Des rigols esclaris l'ayguetto,
Des bousquets déssino l'oumbretto,
Jous l'hourizoun l'arquet tant bel !

Et dé ta briso parfumado
Escarto la frédo brumado,
Dé la terro, fè-nous un cel !



Ollivier de La Tour

FÉLIBRE

PROVENÇAL

L'ESCLUSSI DE SOULÉOU

Counté Provençaou en vers

Imita dé Lafontaine.

1

Eïmi estudia lou ciel allumina,
E li countempla d'un grand zèlo,
Leïs milliards qué Diéou l'ia saména,
Dé souléou, dé luno é d'estello.

2

Dins aquéou but sus ma terrasso, oou d'aou,
— Tout coumo un tirur d'horoscope —
Aï fa plaça, prochi-un poile ben caou,
Un magnifique télescope.

3

Vous creïria pas coumo préni plési
D'embrassa toute la naturo,
En regardant, lou jour quand aï lési,
D'in lou ciel blu mé la verduro.

4

Vigueri-un jour, oou bout dé l'estrumen,
Un fét digné dé souvenenço ;
Es lou plus raré et grand événement
Que sé siègué vis en Provenço ;

L'ÉCLIPSE DE SOLEIL

Conte en vers, traduit du Provençal

Imité des contes de Lafontaine.

1

Par un ciel bleu, pétillant, animé,
La nuit, dans les profondeurs brunes,
J'aime à sonder l'espace parsemé
De soleils, d'étoiles, de lunes.

2

J'ai dans ce but fait placer au plus haut
— Tout comme un tireur d'horoscope —
Sur ma terrasse, auprès d'un bon fourneau,
Un magnifique télescope.

3

Vous ne croiriez comme je prends plaisir
D'embrasser toute la nature,
En parcourant, dans mes jours de loisir,
Le bleu du ciel et la verdure.

4

Je vis un jour, au bout de l'instrument,
Un fait digne de souvenance ;
C'est le plus rare et grand événement
Que l'on ait pu voir en Provence.

5

Oou plan miéjou lou plus béou déïs souléou
Sigué tout tapa per la luno.
E iéou soulé, pér veiré aquéou tabléou,
Aguéri la tristo fourtuno.

6

Vous voou counta tout commo s'és passa :
Ero la veillo dé sa festo,
Rousoun vengué, puis, quand m'agué-embrassa.
Mi dis : Veguén. Parten ! Siéou lesto.

7

Noun li voou pas, li diéou, lou témps és dous
Vaï ti prouména, tu, ma mio,
Iéou resti-eïssi, sabés, siéou tant hurous
Quand faou un paou d'astronomio.

8

Puis partigué, mi carressant tant fouar
Qué seïs uéïs li béluguéjavoun ;
E mi sentiéou jusqu'ou foun dé moun couar
Dé fouéchs qué rémoulinéjavoun.

9

Ero poulido é l'amour lusissié
Sus sa figure douce é fino ;
E mi prengué lou bouquet qué pleïsié
A ma plus ravoye vésino.

10

Diguéri rén én pensant qu'à prépaou
Janet, l'omé dé Margarido,

5

Au plein midi, le plus brillant soleil
Se trouva couvert par la lune ;
Et, seul pour voir ce tableau sans pareil,
J'eus la triste et bonne fortune.

6

Je vais conter tout ce qui s'est passé :
C'était la veille de sa fête,
Rose s'en vint et, m'ayant embrassé,
Me dit : Viens. Partons ! Je suis prête.

7

Non, vas-y seule, ici moi je t'attends ;
Le ciel est beau, pars, chère amie,
Promène-toi, tu sais que j'aime tant
A faire un peu d'astronomie.

8

Elle partit, m'embrassa de bonheur ;
Ses yeux étincelaient de flamme.
Et je sentis jusqu'au fond de mon cœur
Des feux où bouillonnait mon âme.

9

Elle était belle et l'amour éclairait
Sa figure joyeuse et fine ;
Puis elle prit le bouquet que flairait
Ma plus joliette voisine.

10

Je ne dis rien, pensant que justement
Janet, mari de Marguerite,

Ero parti lou matin dé l'oustaou,
Per ana casséja leïs ribo.

11

Car, mi disiéou qué sa Marguaridoun
Vendrié serca la flour proumesso ;
E qué puisqué Roso éro oou bastidoun,
Poudriéou li faïré... uno surpresso.

12

Lors mi météri à braqua l'instrumén
Sus la naturo ensouléyado.
Moun télescopo ané doou fieoumamén
A la cabano émbrouïssayado,

13

Qué countemplavi tout risén, hurous
Dé désnicha, dins la verduro,
Quaouqueïs paréou dé galants amourous
Qué crésien la plaço séguro.

14

Alors vengué la fenno dé Janet
— Bouén Diéou sé Rousoun rétournéssé ! —
Ero couïfado ém-un pouli bounet
Qu'oaurieou pas vougu qué viguessé

15

Ero-un deïs siéou qué l'iaviéou couyouna,
Qué sé n'éro pas avisado ;
E qu'à Margaridoun aviéou douna,
Un soir dins uno proumenado.

Etait parti chasser, joyeusement,
Et ne devait pas venir vite.

11

Puis je pensais que Margot, sans façon,
Viendrait chercher la fleur promise ;
Et puisque Rose était au bastidon,
Je lui ferais... quelque surprise.

12

Je dirigeais alors mon instrument
Sur la nature ensoleillée.
Mon télescope allait du firmament
Aux toits cachés dans la feuillée

13

Que je scrutais en riant, tout heureux
De dénicher dans la verdure,
Par-ci, par là, les galants amoureux
Qui croyaient la retraite sûre.

14

Mais alors vint la femme de Janet
— Dieu ! si Rose était retournée
Et qu'elle eût vu son superbe bonnet !
— Quelle eût été ma destinée ?

15

Car c'était un des siens que j'avais pris
Dans son placard, d'une main sûre,
Et qu'à Margot, certain soir j'avais mis
Dans une promenade obscure.

16

Ello vougué régarda coumo iéou,
Si beïsso-aou traou, ïeou la vian lesto
Dé per dernié, lestomen, li métiéou.....
..... Un troués dé raoubé sus la testo.

17

Car foou saché qué per ben régarda,
Et qué la visto siégué netto,
Foou qu'aoucarén dé négré per tapa
L'oourifici dé la lunetto.

18

Subitomen parté d'un riré fouï ;
— Si ténié leïs cousta doou riré —
En sé tourden fasié : hi ! hi !! ouï ! ouï !!
Es tout cé qué mi pousqué diré.

19

Régardi léou..... vaouji pas racounta —
Ti viéou lou..... sou noun m'inpourtuno.....
Souto-un ribas, dins la fueïllo, abrita.....
..... L'eïmagi dé la pléno luno.

20

Maï jus é jus davant moun bastidoun,
Entré leïs lilas mé leïs roso,
L'astré s'avance, en glissant d'escoundoun,
Si beïsso é déjà si disposo.....

21

Quoiqué furiéou l'ianavi pardouna
— Lou bésoun pouerto én tant dé cavo —

16

Elle voulut regarder comme moi,
Se baisse au trou, la voyant prête
Moi je lui mis de derrière, ma foi,
Un bout de robe sur la tête.

17

Car je dois dire, amis, que pour bien voir,
Et pour que la vue soit mieux nette,
Il faut couvrir, de quelque chiffon noir,
L'orifice de la lunette.

18

Tout à coup elle part d'un rire fou ;
— Se tenant les côtés de rire —
Et se tordait faisant : hi ! hi !! hou ! hou !!
C'est là tout ce qu'elle put dire.

19

Je regardais et je vis..... sans péché
Dirai-je un nom qui m'importune ?
Je vis paraître en un coin, bien caché.....
L'image de la pleine lune.

20

Tout juste là, devant mon bastidon,
Entre les lilas et les roses,
L'astre indiscret glisse et, prend sans façon,
La plus naturelle des poses.

21

Très furieux, je pardonnais pourtant,
— Au besoin toute porte s'ouvre —

Quand davan d'éou pareï, amourouna,
Un nouvel astré qué brillavo.

22

Un béou souléou, dins touto sa splendour.
Resplendissié sus la verduro ;
E seïs rayoun partien dé tout l'entour,
Coumo-uno bloundo chévéluro.

23

O ! béou souléou, poudiéou plus mi lassa
Dé t'admira dins ma lunetto,
Quand paou dé temps après v'en s'avança,
La luno qu'aviéou vis soulétto.

24

Luno é souléou anavoun fa plus qu'un.
L'esclussi déjà coumençavo ;
Subitomén un cassaïré impourtun
Coumo-un uiyaou chanjé la cavo.

25

D'oou gros ribas un chin ém-un lébraou
Sur la luno vénoun s'abattré ;
Chin, lèbré, luno é souléou dins un saou
Dispareïsséroun touti quattré.

26

D'un vira d'ueï, é pu léou fa qué di,
D'oou tabléou qué mi régalavi
Li resté plus qu'un cassaïré éstourdi,
Emé iéou qué lou régardavi.

Mais tout à coup, plus près, plus éclatant,
Un nouvel astre se découvre.

22

Un beau soleil, dans tout l'éclat du jour
Resplendissait sur la verdure,
Et ses rayons s'étalaient tout autour
Comme une blonde chevelure.

23

O ! beau soleil, je ne pus me lasser
De t'admirer, de ma terrasse,
Hélas ! je vis lentement s'avancer
La lune qui lui faisait face.

24

Lune et soleil se seraient confondus ;
L'éclipse entrait dans sa pénombre,
Lorsqu'un un chasseur et son chien sont venus
Faire fuir le tout comme une ombre.

25

D'un grand talus un lièvre, avec un chien,
Sur la lune viennent s'abattre.
Chien, lièvre, lune et soleil eurent bien
Vite disparu tous les quatre.

26

Dans un clin-d'œil, et plutôt fait que dit,
Au tableau qui charmait ma vue,
Il ne restait qu'un chasseur étourdi
Et ma propre déconvenue.

27

Puïs tout d'un coou un sinistré soupçoun
Vengué mi passa dins la testo ;
Parti d'un boun én pensant qué Rousoun
M'avié pareissu fouesso lesto.

28

En arriban, planta coumo-un piquet,
Li trobi Janét lou cassaïré
Ténén eïs mans un superbé bouquet,
E régardant dé ca dé caïré,

29

En bas, en l'ér, pertout, counprénié pas
Dé plus trouva ni chin, ni lèbré
Iéou frissouneri-en l'approuchant d'un pas.
Lou bouquet mi douné la fèbré.

30

Car éro aquéou qu'à Rousoun, lou matin,
Aviéou fa cado pér sa festo,
Jugeas en paou dé qué damna mourbin
Mi sentieou baroulla la testo.

31

Lou siéou ! lou siéou ! mi diguéri soulé,
Grand san Joousé ! Moun vieï grand-païré !!
E mi vésiou fléchit coumo-un poulé,
Souto lou régard doou cassaïré.

32

Eou counprengué, car mi sarré la man
Coum-à n'un véousé qué counsouéloun ;

27

Mais un soupçon sinistre vint soudain
Passer dans ma tête morose :
Je parts d'un bond, pensant que le matin
Rose m'avait l'air un peu... chose.

28

En arrivant, planté comme un piquet,
Janet, le chasseur, me regarde,
Tenant en main un superbe bouquet
Qui s'est trouvé là par mégarde.

29

Il regardait partout, comprenant pas,
De ne trouver ni chien, ni lièvre.
Moi, je frémis en l'approchant d'un pas.
Le bouquet me donna la fièvre.

30

C'était celui qu'à Rose, le matin,
J'avais fait cadeau pour sa fête ;
Jugez un peu de quel damné chagrin
Je me sentis troubler la tête.

31

Ciel ! je le suis, murmurai-je en courroux,
Grand saint Joseph, notre grand'père !
Et je sentis fléchir mes deux genoux,
Aux regards du chasseur sévère.

32

Lui me comprit ; il me serra la main
Comme au veuf qu'un ami console ;

Mi dis : Lou siés, ièou lou séraï déman.
Es ansin qué leïs sorts va vouéloun.

33

Si quittérian touti doux maou graciéou :
Eou marmoutian qué l'avié tuade.
Iéou prouméttén qu'à l'oustaou la tueriéou
Pas pu léou qué sérié-aribade.

34

Puis arribé, pâlo, leïs ueïs beïssa,
Dins soun fooudaou la lèbré én vido,
Emé lou chin dé Janet, anissa,
Qué tout lou temps l'avié suivido.

35

Lors en plouran coumenço d'expliqua,
D'une voias qué li sangloutavo,
Pér qu'un hasar dé tan paou s'es manqua,
Qu'un bén grand malhur arribavo.

36

En d'aquéou mot trembléri. — Oou bastidoun,
Mi dis, dourmiéou souto une ooubrillo,
E pantaillavi-un jour qué d'éscoundoun
Erés véngu quand éri fillo.

37

Sé ti souvén aquéou jour mi téniés
Dédins téïs bras, qué répoussavi
Tallemén maou, qu'à la fin mi preniés
Hélas ! tout cé qué réfusavi.

Me dit : Tu l'es, je le serai demain.
Ainsi chacun à tour de rôle.

33

Il me quitta murmurant, soucieux :
Pourtant, bien sûr, je l'ai tuée.
Moi, promettant de la couper en deux
Dès qu'elle serait arrivée.

34

Elle arriva, pâle, les yeux baissés,
Dans son tablier le lièvre en vie,
Et le chien de Janet, tout hérissé,
Qui tout le temps l'avait suivie.

35

Puis, toute en larme elle vint expliquer,
Sanglotante et la voix contrainte,
Par quel hasard elle avait vu manquer
Le malheur qui l'avait atteinte.

36

Au bastidon, sous le talus boisé,
Je m'étais endormie, dit-elle ;
Et je rêvais au jour où, déguisé,
Tu vins quand j'étais demoiselle.

37

S'il te souvient, ce jour tu me tenais
Dans tes bras, que j'écartais même
Tellement mal, qu'à la fin tu prenais
Plus que tu demandais toi-même.

38

Or, dins moun rève èri en aquéou moumén...
Mi réveili touto tremblanto
Aviéou davan, un foutraou d'éstrumén
En fuech, la flammo ménaçanto.

39

Lés à parti, tire... Pan !!... un lébraou
Hurousemén bén-davan passo,
Récébé tout, é sénso daoutré maou
Qué la paou, quittéri la plaço.

40

Sénso ooublida d'aduéré lou gibié,
Qué manjerén pér mi distraïré
D'oou mari sang qué m'a fa lou dangié
D'aquel éscapa dé cassaïré.

41

Bon ! lou siéou pas. San Joousé ! grand patroun !
Cridéri ; et vous, bouéno Mario,
Siégués bénis, qué homé dé Rousoun
Rientre pas dins la counfrério.

42

Et puisqu'aï dit qué tuavi én ariban
Rousoun ! douno qué l'estourdissi ;
Qu'en hounour d'aquéleïs qué va séran
Dé la lèbré mi réjouissi.

43

Voou fa véni nouéstreïs vésins Janet ;
Per qué la joie siégué pas faousso.

38

Mon rève était au critique moment ;
Je m'éveillais toute tremblante,
Ayant devant un fatal instrument,
En feu, la flamme menaçante.

39

Prêt à partir... il part... Pan !! l'animal
A ce moment devant moi passe,
Reçoit le tout ; et sans plus d'autre mal
Que la peur, j'ai quitté la place.

40

Sans oublier le lièvre agonisant,
Que nous mangerons pour ma fête,
Et pour calmer le flot de mauvais sang
Qu'à ce sujet je me suis faite.

41

Ouf ! quelle peur. Enfin ! je n'y suis pas.
Saint Joseph, divine Marie,
Soyez bénis, que je ne rentre pas
Dans la très sainte confrérie.

42

Mais j'ai juré que je tuerai, tuons
L'excellent lièvre encore en vie ;
Et qu'en honneur de ceux qui le seront
Nous jouissions à faire envie.

43

Je vais chercher nos bons voisins Janet,
Pour que la joie ne soit pas fausse.

E préparén un gros plat dé civet.
Qué siéguén touti dé la saousso.

44

Margot rintré, couïfado doou bounet.
Rousoun boundé d'uno manièro !
Maï lou bouquet, qué li douné Janet,
La rémété sus sa cadièro.

45

Despuï qu'éou jour fén touti miou trin ;
Iéou foou plus jis d'astronomio,
E Margot m'a douna plus qué lou chin
Qu'aï counsérva dins ma famillo.

Azaï, jun 1888.

Et préparons un gros plat de civet,
Que nous soyons tous de la sauce.

44

Margot rentra coiffée du beau bonnet.
Rose bondit mal à son aise !
Mais le bouquet, que lui tendit Janet,
La remit sitôt sur sa chaise.

45

Depuis ce jour le petit train va bien ;
Moi, j'ai laissé l'astronomie.
Margot ne m'a plus donné que le chien
Que j'ai gardé dans ma famille.

Aix, juin 1888.

NOTES

On sait que la traduction littérale d'une langue est très difficile et toujours fort disgracieuse ; mais les poëtes seuls savent que la traduction littérale d'une poésie est absolument impossible. On doit s'appliquer à en conserver le sens, mais on ne doit pas sacrifier la rime pour vouloir traduire le mot, car alors il vaudrait mieux traduire tout simplement les vers en prose, sans se soucier de la bizarrerie des phrases cadencées.

La langue provençale est celle que le français traduit le plus facilement ; d'abord à cause de la similitude de leur origine, le français n'étant que la langue d'Oc, modifiée et polie dans la crudité de ses expressions, ensuite parce que ceux qui en font usage les parlent toutes les deux et leur sont ainsi beaucoup plus familières.

On trouve dans le provençal des expressions fortes, heureuses, rendant la pensée avec beaucoup d'énergie et de vérité ; la plupart de ces expressions n'ont pas leur corollaire dans la langue française. Il est à regretter que le Dante ne se soit pas décidé, après des années d'hésitations, à écrire son *Enfer* dans la langue de la Gaule méridionale.

La plupart des collégiens provençaux se servent de l'accentuation du provençal pour écrire correctement le français ; mais ils se trouvent quelquefois très embarrassés quand ils parlent français à quelqu'un qui le comprend, mais ne parle que provençal, comme il arrive fréquemment dans les campagnes, et cela à cause des nombreuses expressions que le français ne rend pas.

On dirait que la langue française n'avait été faite que

pour le sexe masculin, car beaucoup de noms ne trouvent pas leur place au féminin.

Voici quelques exemples, pris entre mille, où le français est impuissant à rendre le provençal : *Aï prés lou destararinaïré per destararina.* Traduction : J'ai pris l'objet avec lequel on lève les toiles d'araignées pour enlever, etc. *Aï tarronna les ribos hiér, aï lichetat une jounche ooujourd'hui, deman fouïraï et réclaouraï.* Traduction : J'ai coupé l'herbe des rives (ou talus), avec la petite faucille (sarroun), hier j'ai travaillé un tiers de la journée aujourd'hui avec l'outil appelé *lichet* en provençal, demain je travaillerai avec la béche et je couperai l'herbe avec la pioche.

Voilà une traduction aussi littérale, aussi longue et aussi mauvaise que possible ; car il faut reconnaître que le mot *ribo*, qui en provençal désigne les bords des terrains exhaussés et remplis d'herbes ou de broussailles, n'est pas rendu par *rives* qui désigne les bords des ruisseaux, ni *talus* qui exprime plutôt une pente régulière et faite par la main de l'homme dans les terrains qu'il veut aplanir.

Etant donné ces difficultés insurmontables, j'ai tâché de traduire, dans ce conte, le sens plutôt que le mot, tout en suivant le texte dans toute la mesure du possible. C'est ainsi qu'à la première stance, quoique donnant le sens et l'idée la traduction ne rend pas et ne peut rendre la poésie du texte.

La seconde stance est textuelle, mais intervertie, les quatre autres sont traduites mot par mot ; à la septième il ne pouvait en être ainsi, car la traduction de la première ligne eût exigé un vers de 15 pieds au moins. A la huitième il a été possible de rendre tous les mots, mais rien, dans le français, ne peut remplacer *béluguéjavoun* et *rémou-*

linéjavoun, parce que ce dernier mot résume à lui seul le *remouli* et le *bouillonnement*, mais avec bien plus de grâce.

La neuvième stance contient une expression, *ravoye*, que le français n'a pas et qui contient la substance de quatre mots : Jolie, gaie, leste et d'un âge mûr; car il est évident que quand on dit : *es uno fenno ben ravoyo* — c'est une femme jolie et leste — on entend parler d'une personne d'un certain âge.

Dixième et onzième stances : *Margarido*, *Margaridoun*, termes très employés par les paysans et qui ont une nuance bien tranchée; le premier est sérieux, l'autre galant, l'un est prononcé quand il appelle sa femme pour un ordre, l'autre quand il a quelques plaisanteries à lui faire. La traduction de Marguerite et Margot répond à cette distinction de sentiment.

La douzième n'est pas traduite comme il eût été possible de le faire; la *cabane embrouïssayado*, qui désigne une cabane cachée dans un bosquet garni de broussailles, et qui exprime bien le refuge préféré des amoureux, aurait pu se traduire par : *la cabane embroussaillée*, qui eût été textuel mais peu poétique.

La seizième stance est fort naturelle et prête au double sens d'une grosse et impudique malice, heureusement détruite par l'explication de la stance suivante.

A partir de la dix-neuvième le tableau se corse, le double sens se détache assez clairement, sans toutefois laisser un seul mot trop cru; c'est épicé. Mais Lafontaine avait dépassé de beaucoup cette limite, sans y mettre le voile d'un double sens.

La vingt-septième : Rose m'avait l'air un peu..... chose, rend très bien, avec une expression un peu triviale, mais

fort usitée, la pensée qu'en ce cas aucune expression provençale ne rend aussi fidèlement.

A la trentième deux mots encore intraduisibles : *Rouzoun* et *mourbin*, dont l'un est à Rose ce que *Margaridoun* est à *Margot*; l'autre désigne un chagrin, une fureur qu'on ne peut épancher.

Je termine ces notes par une observation que j'ai faite avec beaucoup de mes confrères ; c'est le manque, en typographie, de quelques lettres pointées pour aider à la prononciation de beaucoup de mots provençaux, tels que *chin, gi, jamaï, charaïré, jardïn* etc., qu'on traduit par *chien, plâtre, jamais, blagueur*, jardin, mais qu'on prononce avec le *ch*, le *j*, le *g*, mouillés, comme dans l'accent italien, et qu'on indiquerait avec les deux points sur les radicales *c̈, g̈, j̈*, etc., toutes les fois que la prononciation devrait les mouiller en leur donnant cet accent particulier qui fait presser la langue contre les dents et que les lettres ordinaires n'expriment pas.

Mayt urous que lou roussignol,
Lou felibre canto quand bol.

COUSECRATIU

A MA MAYRE

Dins aquest'ort que Lébero a traçat,
Ei semenat calquos flous, bouno mayre,
Las t'oufrissi, pichot es lou brassat,
Mès al sigur à toun cor saoura playre.

Léon Bertrand.

ABANTUROS ESCALABROUZOS

DE CARMAGNOL DE PEYRO - SÉGADO

PREMIÉ CANT

Estieine Bruniquel, per escaïs Carmagnol,
En brizaout debalet, bragat en mountagnol,
Dal bilaje tant fresc noummat Peyro-Segado ;
A Castros, dins lou Tarn, el faguet soun intrado.
Decidat al trabal nostr'ancien soulatié
Encaro sabio pas qu'un serio soun mestié ;
Ero fort coum'un braou, soun esquino carrado,
Per pourta de minot serio bitt'emplegado,
Lou moulinié Guittard remarquet lou paisan,
E d'accordi dal prech l'embaouchet per un an.
Ajet leou meritat brillanto renoummado,
E dins Billogoudou (1) pertout ero citado ;
Das faissiés lous pu forts el tenio lou courdel,
Pas un n'aourio gaousat hazarda l'estampel.
Après abé trimat très ou quatre mesados,
Nostr'ome tripoutet lous escuts à manados :
Pes festenals croumpet la besto de belous,
E de souliés bernits se caousset lous talous,
Lou capel remplacet la bouneto burelo,

(1) Fabourg de la bilo.

E lous pelsés taillats à la modo noubelo,
On recouneissio pas nostr'ancien mountagnol
Que de noun soulomen demouret Carmagnol.
Un bel mati de may sus pillés de la plasso,
Ount se ten lou mercat de canart, d'aouco grasso,
Un'afficho bejet announçant de luturs :
D'après ço que disio toutes das pus madurs,
Abiou fach lou regal de la belo Toulouso :
Pujol e Rabassou, lou rempart de Naourouso ;
Lou sabouyard André, Berthoumiou lou camart,
Cap d'aquelés jamai n'erou estats en retart
Per estarrussa leou l'esquino sur lou saple,
L'ome lou pus arput et lou pus redoutaple.
Disiou mêmes, disiou qu'à Toulouso, malhur !
Pujol abi'nglandat lou cap d'un artillur,
Que se n'ero guarit ero presqu'un miracle ;
A soun tour Rabassou d'un oubrié dal Basacle
Abio toussit lou col, et la maïsso sarrat ;
Lou déjoust de l'aoureill'ero tout esquissat ;
Lou paouras s'en tournet al mouli de la bilo
Ablasiat de trucs amé blaous mait de milo,
Clabelat sur soun leit, paouc s'en manquet, piétat !
Que per la soumbro Mort nou fousquesso dailhat.
Tout aco se disio ; quant arribet, pécaïre,
L'ouro de coumença, Pujol tambourinayre,
Sur la pel dal bourrou tustabo coum'un fol,
On besio dabant el se quilha Carmagnol,
Rette coum'un payssel e la testo lebado,
Attendio lou moumen de faire soun intrado.

SÈGOUN CANT

Lou ran-tan-plan calet, cadun faguet silenco,
Es atal que Pujol anouncet la séenço :
« Ame la permetiou de las outouritats,
» Beni bous prébeni : fennos, omes, goujats,
» Qu'uno tarriplo luto à Castros se préparo ;
» Desplégaren aicis l'adresso la pus raro,
» Prepaousi trento francs à l'hercul'amatur
» Que pouira terrassa Rabassou lou lutur ;
» Per bous dire millou cadun a la caousido ;
» Coum'aco se coumpren soui pas de la partido ;
» Pensi pas que digus affrountesso Pujol. »
« — Yeou, cridet enfioucat, Estieine Carmagnol. »
« — Cousi, tu gaousarios? Saouras que las mountagnos
» Se mudou pas atal ; as cent francs, se tu gagnos ;
» Demandi soulamen dech minutos de tens
» Per te faire mourdi lou saple ame las dens,
» Seras pla leou réglat, dintro dins la barraco,
» Beiras que ço qu'ey dich n'ero pas uno craco. »
Coumo poudès pensa badècos estounats
Dintrer'en se cugnan per bésé aquès coumbats :
E coum'en boulian lou coubertou de l'oulo
Quand de trop de bapou sa pansett'es coumoulo
Se desplaço e perfès reboundis dins lou foc,
Atal se desfarret lou pourtanel dal loc,
Tant de mounde apilats la sall'ero cugnado,
Uno post'en trabès fousquet leou clabelado
Per empacha sul cop lou mounde de dintra

Car serio'stat foulié soulomen d'ensaja.
A digus saquela Pujol n'abio fach graço,
Trento soous per cadun, lous souldats miejo plaço.
Rabassou coumencet am'un ancien marin,
Partido de bastou, de cano, d'escarpin,
André lou sabouyart et l'amatur Pilato
Pendent miejour'almens luteroun à ma plato,
Berthoumiou lou camart sans peno terrasset
Un tournur de Laran, appelat la Passet.
D'aquel tens Carmagnol abio quittat la besto,
Las caousos retroussat ; et sa degueyno lesto,
Attendio l'ennemic lous dous brasés crouzats ;
De lou bésé risent toutes erou'stounats.
Pourtant manquet un pun : « — Pas tant de babardiso
» Se te play, dis Pujol, quitto dounc la camiso,
» Amic, cal pas aicis fayre lou doumayzel,
» E brico crenta pas de s'esquissa la pel. »
Carmagnol bergougnous de coulero brumabo
E sans dir'un soul mot la camiso quitabo.
« — Arribo, quand bouldras, soui prest, dis à Pujol ; »
Aqueste tout d'un cop ben ié junta lou col
E lou salcoutien d'uno bello manièro,
De Carmagnol rousent fa grandi la coulèro ;
Tréfouzis en bejan qu'aco duro lountems,
Enfin nostr'amatur l'enpougno per lous rens,
De sous brassés de fer lou ten lebat en l'ayré,
Lou public apploudis, se doutabo pas gayré,
Dal trioumphé tan gran de nostre mountagnol,
Encar'un tour de bras, e lou lutur Pujol

Per terr'es rebirat ensi q'uno mouleto.
» Ei gagnat lou pari, pos dourbi ta saqueto,
» E me counta cent francs proumésés al bincur. »
Pujol s'éxecutet tout en cridant : malur !
Yeou soui deshounourat, adiou ma renoummado.
Toutes lou mème jour quitterou la countrado,
E lou public Castrais prouclamet Carmagnol
Lutur de proufessiou, terrassant Jean Pujol.

TRÉSIÈME CANT

Lou dimenche d'après, las fulhos de la bilo,
Dins lous fabours surtout se benderou per milo :
Cadun boulio légi d'Escando lou boussut —
Un gazétié famus — un article coussut,
Prouclamant Carmagnol lou gran rey de la pougno,
Parlabo de Pujol se salbant de bergougno,
Après abé'scupit al tarriple bincur,
La soumo de cent francs, tout en cridant : malur !
Que fasio d'aquel tens l'efan de la mountagno ?
Un soupa coumandab'al cousinié Labagno,
Am'accoumpagnomen de tripos de budel
Barejhados demest de fardelous d'agnel ;
De Brassac attendio bint liouros d'escrabidos,
Per feni lou répays, dex galinos roustidos
Croumpados al mercat de Pellaourens lou naout ;
Unchados de lart fresc ; rès fasio pas defaout ;
Tisano de gabel n'ero pas debrembado,
Lous soupayrés aouriou la cantin'à pourtado,
Seriou trento pel mens, e dins un salubert

Lou jour fixat debio se dressa lou coubert ;
Lous cent frans pagariou lous fraïssés de la festo,
E das acoubidats la troupo fousquet presto.
Labagno serbiet, cridabo com'un fol,
En trincant al bounur d'Estieine Carmagnol,
Debinas, se poudés ? de fabouns un'oulado,
Atal se feniet la famuso journado,
May d'un en trantoulant s'entournet à l'oustal,
Lou lendema mati doublidant soun trabal.
Muso fay me prodoul, fay me moulze la beno,
L'abanturo, crei-bo, certos ne bal la peno !
Dos mesados après, un ours encadenat
Bourrut à fayre poou, per un diaplas menat,
Arribet en grougnant sur plaço de l'Albinquo,
Es à qui que flouris l'aouberjo de la Trinquo ;
Dedins l'estaple noou que se trob'à coustat,
Nostre noubel bengut fousquet leou estacat ;
L'ome soupet tout soul, abio la mino basso,
Salle, mal penchenat, lous couyrés plés de crasso,
Fasio fugi len d'el toutes lous carrétiés
Dins l'establissomen de lountems coustumiés ;
La Marioun de l'oustal surtout repoutegabo,
En pensant à Marti qu'à l'estable loujabo ;
L'ome ba coumpregno ; per calma sa furou
Manjet pla, beguet pla, paguet encar'milhou ;
Abant de se coulca demandet uno tasso,
Ame de riquiqui : faguet pas la grimaço
En bidant lou flacoun qu'ero ple d'aygardent,
La Trinqu'en lou bejan se moustrabo countent :

« Digas-me, se bous play, s'abançant de la taoulo,
» Yé dis lou gargoutié, escoutas ma paraoulo,
» Digas-me que fasés de l'ours qu'abès menat ?
» Beleou lou reserbas à calque gran coumbat,
» De goussés de bouché? de sa maysso sans peno
» Pla leou n'estripario mayt de miejo doujeno.
» — Fa pas aquel trabal, moun ours es un lutur,
» Enseygnas-me siouplet per el un amatur ;
» L'animal es dressat d'une bello manyeiro,
» Luto, mais sarro pas ; arribi de la fieiro
» Que se ten à Labaou, pais dal Jacoumart,
» Pensas à yeou, soui las, adissias, se fa tart. »
Lou lendema mati l'aoubergist'arribabo
Aco de Carmagnol e de l'ours yé parlabo.
Lou mestr'es à l'oustal te pagara sigur,
Beni, risquos pas rés d'aquel noubel lutur.
Carmagnol seguiet, aymabo la mounedo,
Marti se moustrario magnac coum'uno fedo ;
Proumettet de luta. De suit'aquel coumbat
Coumo s'en bei pas gayr'en bil'es affichat.
Tout lou pople Castrais brullabo d'impatiençe
En attendent lou jour marcat per la séençe.
Enfin es arribat, rougé coum'un guyndoul,
Carmagnol apparès, semblab'un paouc sadoul,
Ame l'ome de l'ours abio fach la tampouno,
Pla leou de coumença l'ouro fixado souno.
L'on bey se remena d'un pas loung e pesant,
Nostre lutur bourrut que se quill'en grougnant
En faço Carmagnol, sas patos alandabo,

Dèspoubanto gibrat aqueste s'arrucabo ;
Enfin encourageat per l'ome et lou public,
Gaouso abança un paouquet, l'ours sézis l'ennemic,
De soun mourrial de fer ié laouro la figuro ;
« Benés à moun secours ou ma mort es siguro. »
Bramabo, Carmagnol ; « Diou me danné, arribas,
» Mestre, me délibra d'aquel animalas.
» Me foou biel, creguas-bo, demest aquelo bourro,
» E ço qu'es pus doulent dins moun esquino fourro
» Sas ounglos sans faissou : n'es pas aco luta. »
Toucat de soun plagnum, l'ome que bol sutta
Fa sinne à l'ours Marti que rudelo per terro,
Nemenant lou paisan que brumo de coulero ;
En toumbant es dessus ; en triounphe pourtat
Carmagnol lou faissié bincur es prouclamat.
« Am'un cop es pla prou, dis-el, pus de la bido
» Am'un ours lutarey, ma forc'es escantido ;
» Mestre m'abès proumès cent frans per lou mercat,
» Cinquant'ajustas-ne, car bey pla méritat. »

LOU BOUNET DE COUTOU

A moun amic lou Félibre de Carcassouno
ACHILO MIR

Tu que sabes ta pla sousta ma pauro muso,
L'amagnaga de besiadous ;
Tu que sabes ta pla que jamay nou rafuso
Sas gautetos à tous poutous.
Gausi te counsacra, de moun crentous sanaire
E de moun pichou flajoulet,
Uno oubreto rimado en lango que ma maire
M'enseignabo tout joubenet.
Dessus ta liro d'or as cantat la Boumbouno
D'ount fusèt lou bièl Roussilhou ;
Laisso-me, se te play, glorio de Carcassouno,
Canta lou *Bounet de Coutou.*

Quand la malautié nous assuco,
Al pèd dal foc, dins un cantou ;
Quand lou raumas asclo la tuco,
Cargan un bounet de coutou.

Aquelo blanco coufaduro,
Dount se trufo l'ome en santat,
Es la pus utillo paruro
Quand l'orre mal nous a fissat.

Bous ten las aurelhos caudetos
Sans bous escana lou cerbel ;

Cresès senti las dos manetos
D'un angelou bengut dal Cèl !

Es bertat, sa formo pounchudo
Flato pas l'èl, mais, Diéu-merci !
De bous gari, toujoun ajudo,
En bous empachant de toussi.

Sul cap das païsans la bouneto
Se bei souben al festenal,
Alisado, fresco, proupreto,
Enlusi lou joube mourral.

Ta mino n'es pas cabalieiro
Amic de néit ; te nousi al col
Amé dous pans de cabilhéiro,
Car te sàbi'n pauc faribol.

Sans acò, dins l'escuresino,
Abandounabos moun cerbèl.
Limpabos lou loung de l'esquino
Per t'anisa joust pandourèl.

Un sèr faguèri'no grand pèco :
En cercant piéuses al cambal,
De soun floc aluqui la mèco :
Me maini pas d'aquel trabal !

Remenabi dins ma crambeto,
Qu'empouisounabo lou rumat ;
D'aquel tems ma pauro bouneto
Abio tout soun poumpoun cremat.

Begeri ço que me matabo,
En passant dabant lou miral ;
Per uno piéuse que picabo,
Perdiò lou pus poulit coufal.

Ah ! moun amigo tant aimado,
Bouneto, te sarèi fidèl :
Per tu soulo fariò bugado :
Car sios la perlo de moun èl.

GRAMACI

A moun amic LÉOUN BERTRAND, qu'a cantat e m'a counsacrat lou *Bounet de Coutou*.

I

Jamay lou foulard ni la grèco,
Nimay lou pus dous sarro-cap,
Remplaçaran lou cascamèco,
Qu'embrasso tant pla nostre cap.

II

Bravo ! boun ! pèr ta cansouneto
Gaio coumo un cascal d'aucèl :
As pinaclado la bouneto
Pus naut que las brumos dal cèl.

III

Ta muso es escarrabilhado,
Poulido coumo ta Martou ;
Soun cop d'èl es uno embrassado
E soun fresc sourire, un poutou.

L'ASE DELAISSAT

FABLO

Un ase biel et tout pelat
Qu'abio carejhat de farino
Mayt de bint ans sus soun esquino
A n'un mouli fort naout quilhat ;
L'el plourinous, l'aoureilho basso,
Courcat dins un balat fangous,
Adalit, fasio la grimaço
D'un animal pla malurous ;
El qu'abio trimat la galero,
Ambe fosso cots de bastous,
Attendio la Mort sans coulero
E disio d'un toun pietadous :
« De ta borio dal tens de sego,
« Mestre cruel que m'as cassat,
« Acos ches tu qu'ey amassat
« La bieilhuno que me rousègo,
« Aourios pla degut me nouiri
« Lou restant de ma paouro bido
« Al loc de me laissa soufri....
« Entendi la mort que me crido. »
Atal se plagno lou paouras ;
Soun plagnun se perdet dins l'ayré,
Pousquet pas mouri dins soun jas,
Car s'en emparet l'escourjaire.

Après lou pus rude trabal,
Quantès d'oubriès besen sur terro
S'embarra dins un espital
Estarussats per la misèro.

LOU PARRUQUIÉ BARTHÈS

ET SOUN GARÇOU FANLAIR.

Istoyro dal Pays Castrais.

PREMIER CANT

Aquest'an de Barthès, un parruquié moudelo,
Que lou disat'al ser razab'à la candelo,
(An'aquel tens lou gaz n'ero pas enbentat),
L'istoyro countarey, creguas à la bertat ;
Moussu Barthès abio la figur'aloungado
Et de traous de picot'ambe soin curbelado,
Ne fournissio soun nas un bel certificat,
Podi bous affourti qu'ero fort pla traoucat.
Coum'un poulet mahoun sa test'ero tufado
D'un capel retintat quant sourtissio coufado,
E dos alos d'un col finomen empezat,
Fasiou qu'un mourre let ero fort pla prezat.
Cal dire per feni que touto sa persouno
Refoufabo toujour de l'humou la millouno.
Quant anabo fringa la fresqueto Laïdou,
Canelayro dal bel cartie Billogoudou (1),
Urous ero Barthès, lou pabat flourejabo,

(1) Fabourg de Castros.

Bascalabo tout soul quand à l'oustal tournabo
Maneja lou razou, la pench'amay lou fer.
Sa fenno ba sabio ; qu'uno bido d'enfer !
La paouro gemissio coum'uno Madeleno ;
Uno scèno toujour menab'un aoutro scèno,
E Barthès à la fi, traspourtat de furou,
Sur sas ancos fasio reboundi lou bastou.
Es à ple gargailhol que sa mouillè bramabo,
La pouliss'alabets dedins l'oustal dintrabo,
Menaçant lou brutal e de fet e de noun
D'estre leou sans faïssou trigoussat al biouloun.
Un jubile benguet, Barthès cambiet de bido,
Abio pregat per el, sa fenno Margarido ;
D'aquel'ouro en abant lou patarri sioguet
De la fidelitat un moudelo coumplet.
Al se d'aquelo pach la mounedo toumbabo,
La tireto lou ser toujour ne refoufabo,
Talomen que Barthès las de raza tout soul
Se bejet un mati de trabalha sadoul.
Cerquet un apprendis, l'espital de la bilo,
Mandet un bastardou, dal prenoun de Bazilo ;
Abio lou nas pounjut e lou col aloungal,
De l'escaïs de Fanlair sioguet leou batejat.
Aquel noun franciman que pintrabo sa mino,
Barthès l'abio troubat, coum'aoo se debino ;
Es aicis pla lou loc de dire que Barthès,
Ancien seminarist'aymabo lou francès.
Al noubel apprendis qu'ame soin l'escoutabo,
Penden qu'ame la ma las mayssos sabounabo

(L'on se serbissio pas encaro dal pincel);
Moussu Barthès disio, lebant lous els al cel :
« Si tu veux, mon ami, réussir en ce monde,
« Grave dans ton esprit la maxime profonde
« Que pour être plus tard habile comme moi
« Il faut d'un dur labeur toujours suivre la loi ;
« A ce prix seulement, aidé de la sagesse,
« Tu pourras comme moi raser avec adresse. »
Fanlair estabouzit disio rufant lou nas :
« Merci, mestre, merci das coussels que dounas ;
« Bous escoutarey pla, me serbirès de payre,
« Qui sap ount es lou meou? qui sap cal'es ma mayre?
« Nasqueri malurous, ô moussu, ba sabès !
« Lou tour de l'espital sioguet moun prumiè brès.
Aquel plagnun cruel lour cor yé coutelabo,
De soun el blu poulit une larmo toumbabo.

SEGOUN CANT

Cado mati Fanlair, à cinq ouros lebat,
Dal dabant de l'oustal lababo lou pabat,
Escarrabo laougè dessus l'escalo douplo,
Après abè baignat d'aygo l'espoungo souplo,
Netejab'ambè soin las bitros dal saloun,
E se calco iragnado oundrabo lou plafoun,
Dal derranteladou bite fazio l'uzage,
En se gardant fort pla de truca lou bitrage,
Ount eroun alignats lous flacouns de sentou,
Poumados e binagre e sabous en bastou ;
Las glaços de dedins n'eroun pas debrembados,

Las lamos das razous sus poulissoirs passados,
Enfin tout luzissio ; Barthès ero countent
De bésé un apprendis tant propre, tant balent ;
Defor'amay dedins la boutig'ero netto.
Sans rès dire à Fanlair, armat de la fourqueto,
Anabo dejuna ; tisano de gabel
May d'un cop dal gourman trouplabo lou cerbel,
E lou paoure Fanlair que la fam tiralhabo
Abio lou bentre crus quand el s'apitarrabo.
A miejhoun soulomen lou coubert ero mès,
Me cal bous dir'aicis que madamo Barthès,
Pla souben lou mati serbietos sabounabo
E dedins un barquet lous fretadous lababo ;
Abant de s'en ana tout ero recatat,
Tabès ero tardyeir'à faïre lou mercat ;
Aymab'à caqueta dambe calquo bezino,
Pey d'un birat de ma se fasio la cousino.
L'ouro picab'enfin ; lou mestre de l'oustal
De s'ataoula sul cop dounabo lou signal.
La sieto sus ginouls al cantou de la taoulo,
Seit sur un cadyeirou, adalit, sans paraoulo,
Fanlair trefousissio de fa trissa las dens ;
Lou paouras attendio dezempei prou lountens.
Barthès yé serbissio grand platounat de soupo
Que poudio rejiscla, sans crento que sa roupo
Se taquesso, lou grays ero may que claret ;
Am'un tros de pa dur manjhabo lou caoulet,
Barrejat calque cop ambe truffo boulido ;
Coumo besès, Fanlair fasio pla tristo bido,

Pendent qu'à soun coustat, Tantalo malhurous,
Besio'ngouli Barthès lous milhounés talhous,
De galinos, lapins, dessert e counfituro,
En azagant lou tout d'uno binasso puro.

TRESIÈME CANT

Ple coum'un bugadou, rouge coum'un guindoul,
Pip'al bec, can'en ma, s'en anabo tout soul
Al cafe de Goudal prene une miejo tasso.
Es aqui qu'attendio lou counfrayre Cuniasso,
Mandoul lou petassou, lou dansayre Rouan,
Lou pus affiroulat amay lou pus gourman,
Lou biel bouchè Sanquet, que toujour roundinabo
Quand un aoutr'amatur à las cartos gagnabo.
De l'estaplissomen aqués counsoumatous,
Sans peno ba creyrès, eroun pla lous millous,
Bebiou coumo de traous touto l'après dinnado,
A dech ouros souben fenissiou la journado ;
De lous bes'aourios dit que lou darnié badal
Poudio soul lous priba dal cafè de Goudal.
Barthès ero beleou lou que may l'attissabo,
Tabés toujoun darnié per soupa s'en anabo ;
Sa fenno s'en plagno ; sans dire res, Fanlair
Lou ser trefousissio d'aganta lou coubert ;
De restos dal mati se claoufissio la panso,
Per el tout ero bou, mèmes coudeno rançó ;
Dins l'oulo culissio las croustos dal millas,
Sur un pliant garel, al founs dal galatas,
Pel dur trabal fiplat la neyt se repaousabo,

Pla souben lous tailhous que soun bourgés manjabo
Quand soumiabo beniou y'agusa l'appetis ;
Ha ! qu'ero malurous, lou rasayre apprendis !

QUATRIÈME CANT

Barthès qu'aymabo pla de fa bouno cousino
E de se regala d'uno belo galino,
Embucad'ambe soin de truffos e de mil,
Sans se fayre prega jougabo dal pounpil,
Anab'al galatas bese la galigneyro,
Garnido d'emplumats croumpadès à la fieyro,
Pourtabo la grasal'e brico bergougnous
Pessab'en fi gourman las poulos, lous capous ;
Es el que fournissio dedins une partido
Per frecho la manja la galino roustido ;
En foro dal razou tal ero lou trabal
E lou soul que Barthès fasio dins soun oustal,
L'estiou, quand lou soulel mirailhant se lebabo,
Lou pliant de Fanlair sul cop se daourejabo,
Pas brico lagagnous, bite foronizat,
Cantab'en se lebant : *L'agnel que m'as dounat*,
Aquel ayre tant dous, tristomen poético,
Regalabo soun cor tant ou may qu'un cantico,
A l'espital las surs, coumo cadun ba sap,
Sans ralanti jamay ne farcissiou soun cap ;
Lou dimenche al lutrin, de sa boues tindarello,
Fasio brounzineja l'écho de la capelo.
L'omognè, radious de l'entendre canta,
Lou ser des festenals l'embitab'à soupa.

Lou moumen es bengut, fay me moulzé la beno,
Muso, fay me prodoul, lou cas ne bal la peno ;
Tandis que coufflarey moun paysan calumel
E que de moun milhou bufarey dins sa pel,
Bous cal pas bascala, toutes layssas me dire,
E quand aourey finit bous permettrey de rire :
Las de bese plats fis yé passa jhoust lou nas
Sans ne tasta jamay, lou diaple Malfaras
Buffet à l'apprendis un mati la pensado
D'engouli tout soulet poulo tant desirado ;
Cousi fa per trouba dins lou cap un estec
Qu'empachesso l'ensax de debeni bufec?
Cousi fa per manjha d'uno poulo dounado,
Quand l'on pot pas n'abé que nou siegue panado?
Sans s'en douta, Fanlair pourtabo dins sas mas
L'instrumen que calio per abouri lou cas.
Après abe caouzit la poulo la pus belo,
D'un espillo sul cop yé lardet la cerbelo ;
La bejet espinga dins un darnié badal,
E morto la laissant s'en tournet al trabal
Coum'un trioumphatou que se courbis de gloyro
Après abe gagnat uno grando bictoiro.
D'abanço de plaze se frettabo las mas
E se disio tout siaout : « Fanlair, réussiras,
« A toun tour tastaras d'aquelo car de poulo,
« Que tasios que senti quand boulissio dins l'oulo,
« Al sigur toun patrou la t'abandounara,
« Es un rafastignous, malaouto la creyra. »
Dal retour dal cafè, Barthès dins la soirado

Carrejabo al granié de mil e de cibado ;
Barrejabo lou tout dedins un mezurou
Per poude l'espandi lou loung dal barquetou ;
Er'à pen'arribat sul sulhet de la porto
Qu'apersabio, grand Dious ! qu'uno poulo ero morto.
Estabouzit e mut, pel col la sezissio,
Debas, dabant sa fenno en francés gemissio :
« Ecoute, Marguerite, idole de mon cœur,
« Il vient dans la maison d'arriver un malheur ;
« Je ne puis y penser, ce souvenir me navre.
« Regarde, si tu peux, regarde ce cadavre,
« Morte de maladie ! O caprice du sort,
« Pour une poule, hélas ! c'est la plus triste mort.
« Eloigne loin de moi, projette dans la rue
« Ce corps, je ne puis plus en soutenir la vue,
« Et que les chiens errants se disputent entr'eux,
« Pour les faire oublier, tous ces membres affreux ! »
D'aquel discours, Fanlair perdio pas uno mico,
S'adressant à Barthès, escoutas sa replico :
« Preni pla grando part, mestr'à bostre malur,
« E que siogue lou soul desiri de sigur ;
« Permettes-me, siouplet, permettes-me, de graço,
« D'approufita tout soul d'aquelo poulo grasso.
« Yeou soui pas difficille e m'en countentarey,
« Ecounoumisarès et me regalarey.
— « Ma générosité, Fanlair, te l'abandonne,
« Mais il faudra, sais-tu, n'en parler à personne.
« J'exige aussi de toi que loin de ces lieux
« Ce sinistre repas n'importune mes yeux. »

— « Farey ço que bouldrés, mestre, bayllas la poulo,
« Anirey la pluma bite dejhoust l'encoulo,
« Augustin lou mitroun la me fara rousti,
« Dins la boulanjario la pouirey degouli. »

CINQUIÈME CANT

A peno lou bourjes abio birat l'esquino,
Que Fanlair partissio, pourtabo la galino
Jhoust lou bras estroupad'amun tros de journal.
Dal boulangè lou four, à caouzo de nadal,
Ero ple coum'un ioù; Fanlair desesperabo
D'enguilha per soupa lou plat que desirabo;
Counescut del mitroun enfin reussiet,
Après abe souben dit e redit siouplet,
A lou plaça tout prep d'uno rousso croustado,
Lou four ero rousent e sentou parfumado
Sourtissio de sous flans agusant l'appétis;
Un'ouro se passet, enfin nostre apprendis
A soun ayze pousquet fayre jouga la maysso,
Lou coubert ero mes al dessus d'uno caysso;
Aquel ser, creguas-bo, Fanlair abio soupat
E begut attabé sans estre derrengat.
Augustin lou mitroun, curions de sa naturo,
Derrabet à Fanlair lou fial de l'abanturo,
En y'affourtien pla que ne dirio pas res.
Mais un jhoun qu'al cafè jougab'ame Barthès,
Et qu'aquest insoulent y'escalfabo la billo,
D'abant toutes countet l'istoyro de l'espillo.
El que se crezio fi trateroun de foutral.

Matat e bergougnous s'en tournet à l'oustal ;
Attroubet l'apprendis qu'un client poumadabo,
E de furou rouzent atal el yé parlabo :
« Fanlair, unique objet de ma juste fureur,
« Fanlair, dont je voulais ici-bas le bonheur,
« Fanlair, viens à genoux faire aveu de ton crime ;
« Fanlair, elle a péri sous tes coups la victime,
« Puissent tous les remords martyriser ton cœur,
« Empoisonner ta vie et vouer au malheur,
« Bâtard, ton avenir ; commence son supplice,
« Dieu vengeur des forfaits, que mon vœu s'accomplisse.
« Pars, que jamais tes pas ne profanent ces lieux,
« Fuis, monstre, ton aspect importune mes yeux. »
« L'apprendis s'en anet lous els baissats à terro,
E calques jhours après partissio per la guerro ;
Boun souldat se moustret ; armat de soun razou,
Dal regimen sioguet das barbiès lou millou.

A LA JUNESSO DE BITERRO

CANSOU PATRIOTICO !

Lou gal ben de canta, lou claroun nous apelo
Es ouro de parti,
Efans dal Languedoc uno cansou noubelo
Cal fayre restounti.

REFREN

Lou sac sur l'esquino
E gourd'al coustat,
Bezieirenc camino,
Escarabilhat.

Amits, preparen-nous al mestiè de la guerro
Que tramble l'ennemic,
Se calque jour boulio trepigna nostro terro
Lou metrien à l'abric.

Nous cal pas debremba milo beit cent septanto
Lous paises panats,
D'aquel tens per nous batr' eren bint countro qua-
Tabes nous an sannats ! [ranto

Es doulent de pensa que lou trayte Bazeno
Nous a juntat lous pes ;
Es doulent de pensa que la boto prusieno
Passeje encaro Metz.

Coum'un paouré agnelou, Franço te coutelabo
L'orre e cruel bincur ;
De toun sang, de toun or lou brutal abeourabo,
Bismarck et l'Amperur !

Es nostre sant deber de castiga l'ouffenso,
Quand l'ouro picara ;
Mayre, dins nostre cor couaylho la benjenço,
Alabets trounara !!

REFREN

Lou sac sur l'esquino
E gourd'al coustat,
Bézieirenc camino,
Escarabilhat !

LA PRUNO ET JASMI

Cansou sans Musico

BOUTADISSO

Bilo d'Agen, as rasou d'estre fiero
De toun Jasmi, lou troubaire couafur,
El que tant pla soustabo la misero,
El que sabio counsoula lou malur ;
En legiant sa Marto l'inoucento
Ei may d'un cop sentit la larm' à l'el,
Bilo d'Agen, serios pla pus countento
Sabio cantat, toun Jasmi, lou prunel.

De toun païs, lou prunel la fourtuno,
Pel médeci souben es ourdounat ;
Res de pus dous que lou sirop de pruno !
Quand de malaous el a rebiscoulat ;
L'enraoumassat que sentis la poitrino

Qu'asclo' l toussi, que dourbis lou cerbel
Penso à Jasmi dount la muso dibino
A debrembat de canta lou prunel.

D'aquel doublit lou perdouni pas gayre ;
Jasmi nous dis qu'ero fil d'un taillur,
Es a pensa qu'aquel taillur, pecaire !
Debi 'engouli lou prunel fresc ou dur ;
Saben fort pla que quand tiro la guylho
Lou petassou per el toujour fidel,
Ame plase de tens en tens enguilho,
En courduran soun amic lou prunel.

As pinaclat de Jasmi la statuo,
Bilo d'Agen sur plaço dal Grabie ;
Rebiscoulat l'ome que la mort tuo,
Cintat soun froun dal superbe laourie ;
Per ounoura la gloyro dal felibre
Encaro mayt, planto sur soun toumbel
Lou prunié bert doublidat dins soun libre,
Ounouraras attabé lou prunel.

LA MORT DAL DRAC

COUNTE BERTADIÉ

Aymarei toujhour ma lengo mayralo.

Lous paysans de tout tens ôu cregut as sourciés,
As dracs, as loups-garous, as esprits facheliés,
D'ount lou poude puissent es de beni sur terro,
Per nous ensourcela, per nous fayre la guerro ;
Debaria lou bestial, espaouri lous tessous
Et lous forobandi d'un layt pur, aboundous,
Sans trastes empacha baco de budela,
Tua lou pouletou que coumenço a pioula,
Es ouro saquela d'escanti la crezenço,
Brabés paysans qu'abès : Dious soul a la puissenço
D'embouya malaoutiès as omes, al bestial,
D'un cop de bent, se bol, dal blat, de la cial
D'escampilha pla len la pus belo recolto,
A nostre dezagrat souben el se rebolto ;
Semeno lous malurs demest l'umanitat,
Et nous mando la Mort nous dailha sans piétat :
Besen lou coléra, la pest' amay la guerro,
De cadabrés pudents engrayssa nostro terro ;
Amits, de moun prefax per prouba la bertat,

Escoutas, se bous play, ço qu'un ser m'a countat,
Seyt al cantou dal fioc, al sourti de la taoulo,
Moun payri maternel, ié layssi la paraoulo :
« Dempey beit jhours passats abio quitat l'oustal,
« Eri 'nat à Brassac et Lacauno, à chabal,
« Bésita de parens, urousés de me beyre,
« Et de me festeja pla countens podés creyre :
« Dintrabi radious, gayet coum'un cattet,
« Quand tristè, dezanat, lou bouratié benguet,
« Palle coumo la mort, la figur' aloungado,
« Sur soun froun soucinous uno négro pensado
« Se mesclabo al plazè de me bézé arriba :
« Moussu, me diguet el, bous boou coumuniqua
« Un escouzent malur que desolo l'estaple :
« Uno bieilho passet, rançó, l'ayre minaple,
« De poou lous efantous anabou s'amaga ;
« Per la fayre fugi la calguet asaga ;
« Brandiant soun bastou partiet la sourcieyro,
« A majega de sorts sa bouco coustumieyro
« Me cridet en brumant : « Te soubendras, brutal,
« De la bieilho Margot qu'as tratado tant mal ;
« Me repentissi pla, mestré, de ma counduito,
« Anas repoutega quand aprendrès la suito :
« Dedins l'estaple biel, à miejo neyt sounat,
« Un sagan infernal coumenço, sul pabat
« Entendi restounti de cailhaous à palados ;
« Las bacos en bramant et toutos debariados
« Brandissou toutos sieis las cadenos dal col ;
« Jamay s'ero pas bist un drac tant fat et fol !...

« Dempey que sies partit cado neyt aco duro,
« Lou bestial espaourit manjho pas la pasturo,
« Lous piexes soun tarits, tabe cado budel
« N'a pas res à teta, magris à bisto d'el,
« Et lous beze mouri sera caouzo siguro. »
Atal lou bouratiè dabanet l'abanturo ;
Plourinous et doulent abio lou cap trouplat,
Quand bendien lous budels el abio la mitat,
Regretabo sa part ; enfin lou counsouleri
Am'un coupet de bi : « Moun amic, yè digueri,
« La bielho qu'as cassat n'es pas caouzo sigur
« De tout aquel rambal que fa toun gran malur.
« Cal que de tout cerbel fugigue la crezenço
« Que digus ayci-bas posqu'abe la puissenço
« De fa beni lou drac, qu'existo soulomen
« Dins lou cap das nicous (1) per ne fa lou tourmen ;
« Ba te boli prouba, sul tart en sentinèlo
« Nous tendren toutes dous sans clua la prunèlo,
« Armats de dous fuzils gueytaren l'ennemic,
« Qu'un que siogue, Pierril, lou metren à l'abric,
« Que s'apèle lou drac, loup-garou, farfadelo,
« Lou ploun per l'esclayra serbira de candèlo,
« Te disi pas res pus, debrembes pas, Pierril,
« L'ouro dal rande-bous, et porto lou fuzil. »
Coumo poudes pensa lou récit amusayre
De boun brabé payri debio sigur me playre :

(1) D'un certain Nicou, de Dourgne (Tarn), qui longtemps a été la risée des Castrais.

Al cadran de ma bido abio picat ounzé ans,
Urous eri d'aouzi countés de rebenans ;
De legi dins Perrault, lou contayre admiraple,
Barbo bluo, Poucet et l'Ogre redoutaple
Aguzant lou coutel per sanna maynajhous,
Et per s'apitarra ne fayre de taillous ;
Jhujhas après aco se languissio d'entendre
La fi de moun payri, se faguet pas attendre ;
Alanderi tourna mous jhoubés aouzidous,
Un poutou me dounet, ero tant amistous !
Et reprenguet atal : « Dal clouquié la campano
« Sounabo douxe trucs, pas un bruch dins la plano,
« Eren al mes d'agoust, la calou de la neyt
« Disio que lou soulel lou jhour abio tout queyt,
« La caloto dal cel miralhanto d'estélos
« Espandissio sur tout sas clartats las pus bèlos ;
« Aourios pas entendut l'alo d'un mouscalhou,
« La naturo dourmio per rebioure milhou ;
« Et yeou, lou froun rébur, al miech d'aquel silenço
« Countemplabi de Dious l'éternelo puisenço.
« Pierril arribet leou, coumo l'abio proumès ;
« Escoutan, dins l'éstaple on n'entendio pas rès
« Que lou pouls cabernous de las bacos coulcados ;
« Toutes dous nous sezen sur dos secos calados,
« Sans quitta lous fuzils enbucats de gros ploun,
« Prestes à fayre fioc, quand ba caldrio, d'aploun.
« Al daban de l'estaple un'espeso randuro
« A l'ort dal bouratié serbissio de cinturo.
« Ero d'une naoutou de cinq mestrès al mens ;

« D'uno bigno salbajho'n besio lous sirmens
« Loungs, entourtoubilhats à la berdo muralho.
« Tout d'un cop aousissen dins aquelo broussaylho
« Demest lou feylhut mort quicon se boulega,
« Ero pla lou moumen de cale s'amaga.
« Abertissi Pierril de se staïre tranquille,
« Dourmissio coum'un souc, acos ero facille
« De lassieyro roumput ; en se fretant lous els,
« Coumo you bey sourti desplegant sous anels
« Dal bartas de soun ort un serp espoubentaple,
« En rampant seguissio lou cami de l'estaple ;
« Faòu sinné de la ma de lou layssa beni ;
« Sero derrebeylhat dedins moun soubeni
« Que lou serp de jhuca de layt se regalabo,
« Et qu'aqueste beleou las meous bacos tetabo ;
« Nou me troumpabi pas ; bezen dins un moumen
« Jhoust la porto limpa l'animal douçomen ;
« Et lou sabbat affrous de las neyts précédentos,
« Dal bestial espaourit aoumentabo las crentos.
« Pel darnié cop lou serp laysseri pla téta
« Al despens das budels, et de ba regreta
« Paouc s'en manquet, ma fé, que Pierril ba diguesso,
« Aourio boulgut fa fioc aban que s'embarresso !
« Mes yeou qu'aymabi mayt jhujha de sa groussou
« En lou bejant sadoul, attendio dapassou
« Que tournesso sourti per ie ruma l'esquino :
« Anabo nous sezi la cruelo languino,
« Quand apparés lou cap dal coubés enrajat ;
« Sourtis douple pus gros de tant qu'abio tetat ;

« Poudio pas mayt poulsa, trigoussab'ame peno
« Dessus caillaous pounjuts sa bentresco trop pleno,
« Arman lou buffo-caout (1), bizan et sans effort
« Toutes dous sur lou serp escupissen la mort.
« L'orro bestio floulet sur sa couo quilhado
« Et pantaysset sul cop mourtalomen blassado.
« Pierril, aqui lou drac dount me parlabos tant,
« Crentes pas jamay pus sourcié ni rebenant,
« Dissipo, moun amic, touto falso crezenço.
« Douplides pas que Dious a la touto puissenço.
(« Lou serp fousquet sul cop al pourtal clabelat). »
Cric-crac, diguet payri, moun count'es acabat. »
Boli feni coum'el, bertadieyro'es l'istoyro,
Se t'agrado, lectou, gardo-ne la memoiro.
Dins moun joube cerbel er'estat pla cabit
Ço que sero passat al mas de Sant-Abit (2).

(1) Le fusil
(2) Commune du canton de Dourgue (Tarn).

TRAHIT SUA QUEMQUE VOLUPTAS

Ount t'en bas poulit parpalhol ?
Poutouneja la roso belo !
Ount t'en bas laouge roussignol ?
Saluda la sasou noubelo !
Ount t'en bas grel à negro pel ?
Canta dins l'herbo de la prado !
Ount t'en bas, gous, amic fidel ?
Dal loup para la troupelado !
Ount t'en bas, clouco l'el en foc ?
Cerca lou pouletou que manquo !
Ount t'en bas, drolle armat d'un broc ?
Bira dal mil la baco blanco !
Ount t'en bas jhoube pastourel ?
De la boto groussi la danso !
E tu couscrit la larm' à l'el ?
Mouri, se ba cal, per la Franço !!

SANQUET LOU BOUCHÉ

NOUBELO DAL TEMPS PASSAT

Dius la gardo de l'Amperur,
Lou grand poupou de la bictoiro,
Raynaout abi'agut lou bounur
D'acampa calque tros de gloyro ;
De l'ancien mestié de souldat
Abio counserbat la coucardo,
Lou biél sabre tout rouilhat,
E la besto ambe douplo sardo ;
Ço que bol dire capoural ;
An'un clabel las espaouletos
Penjados dejhoust un miral
Encaro luzissiou prou nettos ;
Dédins un cadre dedaourat
Lou certificat de counduito
Un paouc fumous mès counserbat
Dal pendadis fasio la suito ;
Tout acos ero de Raynaout
Coumo pensas pla la berquieyro
Gagnr d'al bruch dal bufo-caout (1),
Das *tustès de la grando fieyro* (2),

(1) Le canou.
(2) La guerro.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Cal diré que l'ancien souldat
Drech coum'un I, degueyno lesto,
Luzissio coum'un escarbat
Epourtab'uno bèle testo.
Ou besio darre soun coupet
La cougueto de pel tressado
S'espandiant coum'un bouquet,
Ambe espeouylho negro estacado.
Ero bouchè de soun estat
E d'un'adresso sans paribo,
Laysset lou sabre de coustat
Per tourna prene la ganibo,
Lous cousiniés de grand oustal
Se serbissiou dins sa boutigo,
Ajet plaleou tant de trabal
Que prepaouset à n'un amigo
Qu'aymabo pla de tout soun cor,
Dabant lou curat et lou mero
De y'ouffri lou bel anel d'or
Que la mouillé porto sur terro.
Sans peno, ba poudès pensa,
La famillio de la filletto,
Que besio Raynaout prouspera
Et que sabio que l'amigueto
Qu'ero aymad'aymab'atabès,
Proumettet que lou maridatje
Se celebrario dins un mès,
Raynaout estant balent et satje.
Françounetto'es lou poulit noun

Que pourtabo la muscadino,
Pel negr'oundrabo soun bel froun,
Enfin abio pla bouno mino.
Raynaout qu'abio scais de Sanquet
Anabo passa la beilhado,
Cado cop pourtab'un bouquet
A Françounetto tant aymado ;
Aqueles cors ne fasiou qu'un.
Mêmos pensados dins la testo,
Trefousissiou senti lou fun,
Dal repais de la grando festo.
Enfin arribet lou bel jour,
Françounetto tout'enblancado
Ero mirailhanto d'amour,
De toutes ero countemplado,
De Sanquet lousissiou lous els,
En la bejat s'apitarrabo ;
Sans pourgos coumo sans couquels
Soun abeni se daourejabo ;
Ero tant urous de sigur,
Adourabo sa Françounetto,
E l'abeourabo de bounur,
De soun cel ero l'estèleto :
Aquesto soustabo Sanquet
Coupabo gigot e coustèlo
Propromen lebab'un filet
Pel farcit fasio la rantèlo ;
Sur soun banc jamay cap de tros,
Cap de tal sec ; las cousigneyros

Sans peno sul pate abiou l'os,
Surtout quand erou coustumieyros,
Ei debrembat, amic lectou,
En coumençant aquest'istoyro,
De te dire que Sanquetou,
D'estre un farçur se fasio gloyro ;
Que tout en faguen soun mestiè,
De bascala se regalabo,
D'abouri la fin estaoutiè
Que dins sa closco calculabo.
A toutes lous farçurs dal tens
Berjaout, Mourou, fasio la nico,
Erou pay mens das mayt balens,
Per l'executiou, la replico ;
E mettré un toni (1) dins lou sac.
Per un paysan de la mountagno.
Crezi pla qu'ero de Brassac,
Sanquet se moustret pas loungaguo,
Quand estacat am'un courdel,
Croumpat à la fieyro besino,
Un bouché recapi'unbudel
Bitte menabab'à la cousino,
L'ome pel fayre espertina
S'ero lou sèr, coupa la crousto
S'ero mati per dejuna,
Tout acos en formo de sousto

(1) Toni, niais.

May d'un cop aco de Sanquet,
Abió jougat de la fourqueto,
Nostre paysan, à toco det,
Et toujhour la taoulo ero neto.
De tout ço qu'ero'stat serbit,
De pa, de car, mêmes de sardo,
Pla bitte tout er'engoulit.
« Cal que serbiés de moustardo,
« A Françounetto, dis Sanquet ;
« De Mars er'uno matinado ;
« La gourmandiso dal falquet,
« Crei-bo, sera leou restancado ;
« Faras attaoula lou paysan,
« Tournarey leou, me cal la glaço,
« Dount se serbis en se rasant,
« Moun amic, lou barbiè Cuniasso, »
Aquel instrumen grousissio
May que per ordre la figuro,
E dal paysan qu'engoulissio
Debio fa l'effet d'un' anfluro,
Sanquet pares, es tout trouplat ;
Nostre paysan cambio de mino !
« Paour'ome sies enpouysounat,
« Abès manjat la medecino,
« Que reserbabi pel troupel ;
« Françounetto te sios troumpado,
« Moun dious ! enflas la pleno pel ; »
Sul cop la glaço es présentado,
E quand lou paysan se bejet

La maysso tant debeloupado,
Chez lou medɔci courriet,
Coum'un fol d'uno galoupado.

Es engulhat lou mot per rire.

Le sous-dialecte Cettois se ressent beaucoup du voisinage des nombreuses colonies italiennes et espagnoles qui ont élu domicile dans la ville, depuis longtemps.

Certains mots ont leur féminin singulier en *a*, pluriel en *as*, contrairement aux nombreux patois qui les terminent en *o*.

LOUS MERLUSSIÉS

Poema en patoues Setori

Quan lou troupel noumbrous dabala dins la plana,
Que l'erba crei pas pus per fauta de sourel,
Que l'aubre d'amoundaut a vist toumba sa rama,
E que la blanca neu courouna l'Esterel,
Lous tres mats merlussiés rintrou de Terranòva
Toutas vélas au bent doublou lou cap de Créu,
Métou la pro sus Set'aquéla vila nòva,
I'arrivoun en dous jours, e quauquas fes pu léu.

A bord de l'*Esperenc*', un jouve malelot,
Per la premieira fes, er'anat à la pésca.
Soun pair', ia quinz'ans, en alarguen lou foc
Que lou bent esquincet coumo farié de l'esca,
Toumbet mort, e la mar seguet soun soul toumbéu.
Tabe, sa mair', en plours, daban que s'embarquesse
Ie diguet, moun efan, véj'aqui lou batéu,
Vas me jura, de pòu qu'un malur arribesse

Qu'una fés debarquat mountaras a Sen-Cla
De jour, lous pézes nus, en faguen ta priéra
Dins aquel béu pays sempre lou ciel es cla.
Regardaras aici, dins l'endrech ount ta méra

LES PÊCHEURS TERRENEUVIENS

Poème en patois de Cette

Lorsque les nombreux troupeaux descendent dans la plaine, que l'herbe ne croît plus faute de soleil, que l'arbre sur le mont perd ses feuilles, Et que la blanche neige couronne la cime de l'Esterel, les trois-mâts Terreneuviens arrivent du banc. Toutes voiles au vent, ils doublent le cap de Creus, Mettent la proue sur Cette, cette jeune cité, Y arrivent en 48 heures et quelquefois plus tôt.

A bord du navire l'*Espérance*, un jeune matelot Pour la première fois avait fait la pêche. Son père, il y a quinze ans, en déployant le foc, que le vent déchira comme de l'amadou, se tua en tombant. La mer fut son tombeau. Aussi la mère, en pleurs, avant l'embarquement de l'orphelin, lui dit : mon enfant, voici le bateau que tu vas monter. Jure-moi, de crainte qu'un malheur n'arrive,

Que, dès que tu débarqueras, tu monteras à Saint-Clair (montagne de Cette, au sommet : ermitage de N.-D.) de jour, les pieds nus, en priant. Dans ce beau pays, toujours le ciel est clair. En t'orientant tu te

Bendra s'aginoulhà daban la santa Crous
Per gramecià Diéu qu'a pres souen de ta vida
E per ie demanda qui siegues sempr'urous,
Vai, moun anjou, partis, aqui d'aiga benida.

Sourtit de Sen Malo, noste gran bastimen,
Avan d'estre rendut, ajet quauqua bentada
E quauques cops de mar. Sus l'Océan, lou bent
Bufa, quan se ie met, mai d'una matinada,
E lou jouve Bretoun baizet mai d'una fes
La medalha qu'avié sempr'a soun col penchada.
D'entrebeire la mort, sans secours e soulés,
Lous omes be nascuts élevou sa pensado

La pesca seguet bon' e tabe lou séjour,
Lous barils sount boundas, la merluss'aprestada,
Seguerou, dins la cal, a cada fin dou jour
Arrimas embe souen ; la chaloupa mountada.
Lou cargamen coumplet. « La », dis lou coumandan,
« Efans, dins la matur', alargas la gran vela,
Quiten aquest' endrech, adessias au gran ban,
Despachen-nous, au bent, que la sezou n'es bela ! »

Tout lou tems dau viag' apres soun trabal fach,
Noste jouve marin lous libres estudiaba,
Assetat sus l'aban... sus sa faud', un escach,
Serbissié de buréu, sus un papié noutaba
Tout ço que lai poudié servi dins l'aveni,
Boou debeni saben. Quand lous autres s'amusou,

tourneras du côté où ta mère ira s'agenouiller devant la sainte Croix, pour remercier Dieu d'avoir pris soin de ta vie, et lui demander que tu sois toujours heureux. Va, mon ange, pars, voici de l'eau bénite.

Sorti de Saint-Malo, notre gros navire, avant d'être rendu (à Terreneuve), supporta des grands vents, des coups de mer. Sur l'Océan, le vent, lorsqu'il s'y met, souffle plus d'une matinée. Et le jeune Breton baisait, à chaque tempête, la médaille qu'il avait suspendue à son cou. (En présence de la mort, seuls et sans secours, les hommes bien nés élèvent leur pensée.)

Favorisée par le beau temps, la pêche fut bonne. Les barils (d'huile) sont bondés, les poissons apprêtés furent arrimés avec soin dans la cale, chaque fin du jour. Le chargement complet, la chaloupe hissée : « Là », dit le commandant, « enfants, dans la mâture, larguez la grand'voile, partons et disons adieu au grand banc. Pressons-nous. Au vent : le temps est favorable.

Pendant la traversée, son ouvrage achevé, notre jeune marin étudiait les livres de marine, accroupi sur l'avant, une planche sur ses genoux lui servait de bureau ; il notait sur son cahier tout ce qui pourrait lui servir plus tard. Il veut devenir savant, tandis que ses compagnons s'amusent, et, lorsqu'il serait plus

E, quan serié pus gran, garda lou souveni
De tout ce qu'aurié vist. Ah ! que n'ia que s'acusou

De trop de tems perdut quan s'agis d'estudià.
Lou capitani bei (mai que sa joia 's granda)
Que l'efan de sa sur boou sempe trabalhà,
Lou regarda de luen, apugat sus la banda
E souris dins sa barb' en se froten las mans,
Car ten a soun nebout, la proumes à sa maire,
Ie fai de tems en tems de coumplimens charmans,
En diguen : « Moun ami bas ramplaça toun paire »

Sien ara sus Sen-Cla, lou jouve matelot
A fach sas devoucius. Soun ouncle lou proumena,
Ie demostra l'estan, la mar. E lou pichot
Pot pas ne rebeni ; bentas de touto ména :
Alai, lou Canigou, per aici, lou Salin
E de camis de fer una miecha dougéna,
Lou Sen-Loup e Brescou, pioi Roucaidaus, enfin,
En dabalen, lous maz' semblou faire la chéna

Sus lous bords das camis. Arribou vers miechour.
Sus la coulin' ount' an bastid la citadéla.
Aqui, l'ouncle diguet : « Entramen que fai jour
Regarda daban tu coumo Seta n'es béla,
Asseten-nous aici per m'entendr'un pauquet,
Ara te bau counta dau saben Pol Riquet
Lous trabals que duguet fair' am'aquela costa.
Vézes de tout coustat ou la mar, ou d'estans

homme, garder le souvenir de tout ce qui l'aurait frappé. Combien, qui s'accusent

D'avoir perdu leur temps au lieu d'étudier. Le capitaine s'aperçoit (et sa joie en est grande) que le fils de sa sœur veut toujours travailler. Il le regarde de loin, appuyé sur le bastingage. Il sourit dans sa barbe, se frotte les mains de satisfaction. Il tient à son neveu, il a promis à sa mère de veiller sur lui. De temps en temps, il l'encourage et lui dit : « Mon ami, tu auras bientôt, à bord, la place de ton pauvre père ».

Nous voici sur le mont Saint-Clair. Le jeune matelot a achevé ses dévotions. L'oncle le promène et lui montre l'étang (de Thau), la mer. Le petit est charmé de tant de belles choses. Au loin le Canigou, au pied du mont le Salin. De nombreuses lignes de chemins de fer. Le Saint-Loup (mont d'Agde), l'îlot fortifié de Brescou, ensuite le rocher de Roucairol émergeant au milieu de l'étang et, en descendant, les baraquettes (Mazets).

Forment le chapelet à droite et à gauche des sentiers. Vers midi, ils arrivent sur la colline où on a bâti la citadelle Richelieu. L'oncle dit : « Pendant qu'il est jour, regarde le beau panorama de Cette. Asseyons-nous et porte toute ton attention à ce que je vais te dire sur l'œuvre de l'illustre Paul Riquet. De quelque côté que ta vue se porte tu ne vois que la mer ou les

Lou canau que lous jouen, d'ount'lou batéu de posta
Partissié per Bourdéus, ia, déjà, quauques ans.

Lou goufe dau Lioun embe lous maris tems
Ne fazié, cad'iber, be mai d'una bitima,
E lou mounte Sen-Cla refoulaba lous vens
Dins lous graus ensablats. Lou couren maritima
Ne jitab'a la costa batéus e bastimens.
Lou marin s'escartab' aube d'aquel parage.
Soul, lou paure pescair' armechat autramens
Calaba sous fialas sempre segoun l'usage
Quan lou ben era d'intr'anaba sus l'estan,
Quan era magistrau sus la mar fazié véla.
En partagen soun tems se risquaba pas tan,
Sa coursa raramen per el era mourtéla.
Quan, jous Louis quatorzè, lou chibalhé Riquet
Trélépat certan jour per un tret de génia,
Diguet : aici lou port, aqui lou canalet.
Es coum'aco, Nebout, que Seta prenguet via,
Tabe, per festeja lou noble chivalhé
La vila de Beziés dresset un'estatua,
Sus sa pus bela plaç'ounte lou jardinié
A fach « beni de flous d'una bela vengùa.
Dimenche, s'ai lou tems ianaren toutes dous
Per te récoumpensa, car siés un trabalhaire.
De retour au péis ne seras ben urous
De poudre racounta ço qu'as vist a ta maire. »

étangs et le canal qui les unit, d'où partait il y a quelques années, le bateau-poste pour Bordeaux.

Avec les mauvais temps, les naufrages étaient nombreux dans le golfe du Lion. La montagne refoulait les vents dans les graus ensablés, et, par suite du courant, les bateaux et navires qui se trouvaient dans ces parages étaient jetés à la côte, aussi les navigateurs étaient-ils prudents. Seuls, les humbles pêcheurs, armés pour la circonstance, jetaient leurs filets dans l'étang, lorsque le vent soufflait de la mer et dans le golfe, avec le mistral. De cette manière, ils couraient moins de risques, et rarement leur course occasionnait la mort.

Quand, sous le règne de Louis XIV, le chevalier Paul Riquet, inspiré, certain jour, par un trait de génie, se dit : Ici le port, là le canal. C'est ainsi, neveu, que Cette fut en voie. Aussi, la ville de Béziers, sa patrie, reconnaissante, lui a élevé une statue sur sa plus belle place et l'a entourée de magnifiques corbeilles de fleurs.

Dimanche, si mes occupations me le permettent, je t'y mènerai, en récompense de ton application.

De retour au pays, tu seras enchanté de raconter tout ce que tu auras vu, à ta mère !

FARCÉTA

Pierrota soustenié que dos grandas carétas,
Qu'alai passavou sus lou pont,
Erou cargadas de barretas !
(manches d'outils)

Lou Moustéù, dount la vist'anav'un pau pus lion,
Ie dis : « Te sies troumpat, sount cargadas de ciude. »
(liège)
Pierre lou trata de fripoun !

Quauques moumens apres, lou moustéu, las de viudé,
Dis : « Qu'es urous Delpoun,
M'an dich que per detras sa fenn'es acouchada ! »

Pierrota, que pot pas embala la pouciun,
La trouban trop salada,
Respond : « Vai te nega, gros salop, gran tripet ! »

« Me bénes de manqua, per una caretada,
Ara me fas menti per un trabed de det ? »

BIRELAI

Rosas d'amour enjoulivou ma vida
Aupres de tu que sabes m'enflama ;
Te veire sempr'ô..... tant poulida,
E moun bounur es sempre de t'aima

A mous regards, quan segueres ravida,
Tout l'univer me semblet en courroux ;
Mes te vechen, l'er es pur, lou ceu dous;
Rosas d'amour enjoulivou ma vida.

La gloria pod encara me charma,
Mes perd, entié, soun poudé sus moun âma ;
Ne ressentiss'a pen'un'autro flama,
Aupres de tu que sabes m'enflama.

Ah ! l'aime ben, oi, toun âma candida,
Ia pares autr'aupres de tous appas ;
Perdouna-me se te lou cache pas
Te veiro sempr'ô..... tant poulida.

Pogoù, lous souets que n'auze pas fourma
Un jour, enfin me rendre favourable ;
Ne sabe trop se me trobes aimable,
Mes moun bounur es sempre de t'aima

LOU MORT PARLANT

La counfairié das penitens,
A Seta fort ben assetada,
Boulié que lous agounisens,
Sobre tout lou que trepassaba,
Per dous fraires seguès' velhat,
En attenden lou qu'entarraba,
Tout un jour e l'autro mitat.
Un souer qu'un ancien dau troupel
Avié rendut à Dieu soun âma ;
Moutounet, enb'ieu, paure viel
Anèren soulaja sa dama.
Era l'iber, fasié ben frech,
Suzaven pas, podes lou creire,
E lous mouissaus, per parla drech,
Amic, nou se faguerou veire.
Apres avedre recitat
Vespres, laudas e piei matinas,
Avedr'enormomen tremblat,
Agueren sed coumo dos tinas.
«Bon,» ie dise,«moun cher Moutoun,
Fai me pass'aquel joc de cartas ;
Ne jouguen lou café, lou roun,

En dous cents pounts, aqui las marquas.
Lou que perdra queste piquet
Anara'nco de ma cousina ;
Me sembl'entendre soun siblet,
A doubrit segur sa cassina ! »
Té tu, té s'ieu, lou segound tour,
Malhac repiquet a soun ome
E Moutounet, qu'er'un pau sourd,
D'un gros frech n'ajet lou simptôme.
« Quan lou sourel se levarà,
Beirai d'ana'co de la seca (1)
En attendent, se bos pintà,
Poules, Malhac, sarra la betà (2). »
« Es coum'aco que fas, grand Dieu.
S'abiei perdut, ieu, la partida
Seriei partit, sens faire pieu,
Anen, prend ben l'aiga benida. »
Per prouba que noun avié pòou,
Moutoun prenguet la cafetieira,
De la veuza, lou châle nòou
E coupet court per la pedieira.
Alors, penden que Moutounet,
Ne rasejaba la muralha,
Malhac se trouban tout soulet
Ie preparet uno drolalha.
Dessus soun liech prenguet lou mort,

(1) Tient le café des pêcheurs ouvert toute la nuit.
(2) Cordon.

E lou pourtet jusqu'à la taula ;
D'un pau n'agantab'un esfort
Tant ie pesaba sus l'espalla.
L'assetet lous brasses crouzats,
El s'alounguet dins la couchéta,
Lou capuchoun sobre lou naz,
En attendent l'autro mazeta.
Mitat mort, as tres quarts jalat,
Moutounet faguet sa rintrada,
Bouchet douls bols à l'egalat ;
Limpe sa part d'uno maissada.
Se viran devers soun amic,
Ie dis : « Couyoun, prend doun ta tassa
Vejen, fagues pas l'endourmit
Que te recaufes la carcassa.
Mes l'ataulat respoundié pas
E Moutounet lou menaçaba.
Quan, sautant de soun liech en bas,
E d'uno voues que trepassaba,
Malhac ie dis : « Ave Maria !
Cher fraire, se bou pas lou prendre,
Ieu lou buourai, ben me fara,
Car fai un frech a peira fendre. »
Meste Moutoun qu'auzis aco,
Gagna la port' en crident : « Massa. »
E Malhac, ie faguent eco,
Dins aquel tems chanjet de plaça.
Quan ariberou, s'explica,
Nostas vezinas pau vestidas,

Trouberou espanouidas
Couberturas e cetera.
Lou counouissié pas pau, soun ome,
La fenneta de Moutounet.
Ie dis : « Seras toutjour sotet ;
Prend me las pillulas de brome ;
Se ténes pas que dau Larzac
Un gros az'ou bedel t'apélou,
Que toutis lous vezis s'en mélou
Te faut mefia de Malhac.

L'AMOUR E L'AMISTAD

Moun cher ami, quan lou tems nous rapela,
De bouno graç' abandounen l'amour.
L'amour ressembl'a la rosa noubela
Que brilh'as uels, mes ne brilha qu'un jour.
L'amistad soul' as bouns viels es fidela,
Per d'urous souens embelis lou retour.
Es mens brilhant ! Assi que l'immourtela
Flouris au cur fins noste darnié jour.

CONTE PER RIRÉ

Apres s'estre trufat de toutis sous amis,
Lou Mousteù sabié pas a quan jita la pauma.
« As beù bousca, cerca, sien pas pus endourmis,
Se te bos amusa bai proumena la sauma. »
Ie disou lous oubriés. « Oi, cont'aqui dessus,
N'aben tastat un tal e n'en boulen pas pus »
Sans parla, lou Mousteù regarda la pendula ;
Lou reloj'a marquat l'oura dau dejuna,
E dès lou premié pic, coum'un cop de ferula,
Cadun das tounalhés s'es anat ataula
Dabant lou panieidet qu'a pourtat sa fenneta,
Pourtant lou mantàu noou sus la rauba propeta
La filha dau Moustéu qu'arribav' en retard
Ie pourtava dous ioous pas trop cios, à la coqua ;
En même tems intret Bussot, lou sabouyar,
Am'un gros floc de pan autant dur qu'uno roca.
Adoun, Moustéu se pench'a l'aureilha de Jan,
Piei se leva, sourtis, ben segur, lou michant
Anava fair'un tour d'uno nouvela mena !
Jan, dis, tout en riguen : « Lous ioous faut amaga,
En te poudren lous metr ? »
« Alai, jout la cadena. »
« Nou, detras lou caissou. »

« Aqui lous faut plegà,
Vite que bai veni. »
« Te'be, jout la casqueta
De Bussot ».
As rezou, la, bon.. a l'aumeleta. »
Lou Moustéu revengut : « Fagues pas lous couyouns:
En t'es moun dejuna ? » Cerc'aqui dins la pocha
De Jan, de Louis, zut ! aqueles poulissouns
Risien, e, Bussotou, coum'uno pouma ciocha
S'escanava, jamai n'avié ris de bon cor.
Soun ventre lou fasié ploura tant battié fort.
Quan lou Moustéu n'ajet prou cercat jout la taula,
Se lev'e bai tout drech au coustat de Bussot,
Ie tatouna la vest'e, sens uno paraula,
Apuga sas dos mans sus la testa dau sot.
Lou jaun'embe lou clar' au front, a las aureilhas
Regoulavou pertout, ie fauguet quinze peilhas
A part lou moucadou
Per neteja sous uels, soun col'e sa petrina
E crez' amé rezou
Que n'aguet un degout jusqu'au found de l'esquina.

CONTE PER RIRE

Qu'es devengut lou tems ount cade tounalhé,
Aimant de plesenta, se rendié sempr'a l'obra ;
Maridat de bon ourò am'uno fenna sobra,
Vivié countent, urous, de l'oustal au mestié,
En aguent travaliat sieis jours de la semana ;
Lou dimenche vengut mountaba sus Sen-Cla,
Tasta lou court boulioun, l'arseli, lou vi cla,
A soun col, soun pichot, à sa man, uno cana ;
Piei, lou dilus mati, se rend'au magasin,
Sus sa bouta boumba... De travalh dounas-in.
L'oura dau dejuna picav'a la pendula,
Las fennetas benien, soun panieidet remplit
De pan e de fricot, lou resta dau boulit,
Quauques ious issalats... ia pas que la crapula
Que manqua lou repas de las ioch dau matin.
La fenna dau Mousten n'era pas la darnieida
A trata ben soun om. Tabe, bouna clavieida
Sus un platet, sus l'autr'un gros tal de boudin
Passat a la sertan, e l'er se parfumaba,
Lou fumet dau recat'au naz, as uels mountaba.
Dau cantou dau panié, Jana tiret un sac,
Ne sourtiguet, adoun, sens dir'uno paraula,
Un parel de souliés, lous pauzet sus la taula.

« Ah ! » ie dis lou Mousteu : « Bénes d'aco de Zack !
Douna que lous ensach, ia na bouna seméla
E de tachous cauzis. Van ben, laissa-me lous,
Reprend aqueles vieils, fai courdura lous bouts,
Serant encara bouns. Adieu, chera femela,
Passes pas au soulel, anen, fai m'un poutou ;
Deman port'un agulh, aqui manqu'un boutou.
Penden que lou Mousteu fai de l'uel a sa fenna,
Lous autres tounalhés, lous tiraides aussi
Eroun a dejuna. Lou boutelhou dau vi
Sempr'es en l'er se bouid'e degus cerca rena,
A lou de l'aig'aquel ies de trop. Lou canard
De tout tems a bugut lou jus de la Peyrada (1)
Ou lou de Fresqueli (1). De touto la journada.
Era rare de veir, eceptat sus lou tard,
Mescla l'aiga dau pouts au vi ; nou, la piqueta
Jamai noun se bubié, mêm'a la baraqueta.
Tout am'un cop lou viel meste Pierre Berdié
« Que servissié tout jour de plastroun a la cola,
S'adresset au Moustéu : « N'as fach la manipola
D'estre tant ben caussat. Quant'es toun courdounié ? »
« Es lou gros suissa Zact, qu'es dins la grand carrieida ! »
« Quand te n'a pres ? »
«Tres francs,» ie respound lou Moustéu
« Te creze pas. »
« Que si, »

(1) La Peyrada ou Fresqueli, lieux qui fournissent à Cette l'eau potable.

« Te levaras pus leu,
Quand voudras me gruza ! »
« Quante de cop de cadieida
Te foutiéu sus l'esquin', amai que siegues viel,
Bos jouga quinze sòus ? »
« Fai lous ten'a Parpiel.
Es entendut as dich : « Tres francs ! » Camba levada
Moustéu fai veir'au jour lou soulié tant poulit.
« Vai, deman trouba Zack, am'aquel estequit
Ia pas à couyouna... Lou souer a la veilhada
Ie diras : me fares un parel de souliés
Coumo lous dau Moustéu, prenés-me la mezura.
Ma fé, seras caussat coum'uno creatura
Que bòu ben se teni ! » L'oura per lous oubriés
Sounet, lou mestre dis : « Anen, feneantasses,
Boulegas vous un pau, degourdissés lous brasses.
Assi, qu'es counvengut, lou lendeman, dimas,
Pierret'après soupa vai jusqu'a la boutiga
De l'ami St-Crespin, que dourmis de fatiga ;
Tout en se descaussen, Berdié dis : « me faras
Un parel de souliés coumo lous que fagueres
Au Moustéu, me lous faut per dimenche mati
Au même pris ! »
« Boun, boun. » Ara, podes dourmi,
Adieussias. »
« Mai per tu !»... Dire coumo riguéres,
Tu, Moustéu, tu Parpiel, amagas vis-à-vis,
Las costas vous téniés, aco s'apela ris,
Lou dimenche passat tout coumo d'abituda,

Lous oubriés, assetas au tour dau dejuna,
Abient un er serious, auzavou pas parla,
A la fin, lou Moustéu, changent soun atituda,
A Berdié : « Meste Pierr' as caussat tous souliés
« Vai te nega, bandit. »
« De qu'es aco, Pierreta ? »
« Perque m'as dich tres francs ? »
« Quanta vieilha mazeta,
T'ai dich : tres francs, es vrai, mes, avugle que siés,
Es tres francs lou soulié, te faut un'alumeta ? »
L'ai vist e m'as mentit. »
« Sot bougre, gros façun. »
« Expliqua te milhou ? »
« Te n'ai fach veire qu'un. »

CONTE PER RIRE

Avié d'aploun not' insurjat,
De lenga jamai noun manquava

Un jour que lou pichot Mailhat
Anet fair' uno picoureira (*vol de fruits*)
Embe Moutounet l'esfraiat ;
Aviseroun uno figueira.
Moutounet, qu'era lou pus grand,
Dan soou culissié las figuetas ;
Mes, Mailhat, lou paur'efan,
Duguet mounta sus las branquetas.
Lou gardo-vigna, pas trop lion,
Er'assetat que lous vistaba,
En courriguen, coumo lou tron
Arriv' au ped de la murailha.
« Voulurs, » cridav'en s'avancen,
« Vous ten'enfin, michanto raça. »
Mes, Moutounet, en se pressen,
S'esquivet leu d'uno cambassa.
Mailhat, restat soul, pau surpres,
De suito lachet sas culotas
E s'aclatet sus sous jares
Pus lestoment que las marmotas,

S'adressen à l'autouritat,
Pendent que dur se quichava.
— Avié d'aploun nost'insurjat,
De lenga jamai nou manquava —
Ie dis : « N'auriés pas un papié ? »
« Moustre, » respond lou gardo vigna
Sarrant las dents coum'un uché.
« Que nou boulegues d'uno ligna. »
« A mai seguesse pas escrich ? »
Lou gard'en boutounant sa vesta
« Vai, n'escruirai ço que m'as dich,
Mentigues pas, michanta testa,
De que siei vengut fair'aqui ? »
« Devés lou veire, malapesta ! »
« E perque pas sus lou camí ? »
« Bon, se passava de filhetas,
E que me vejessou cagà !
Ah se ne dirien de sournetas
Aco, moussu, pod pas ana. »
« Fai dount me veire, Martégau
Se bos, toun sal' acouchamen ? »
Mailhat ie mostra certan baù
Que venié pas d'un cuou umen.
« Aco, » dis lou garda furious,
« Es uno péta que t'embrasé ! »
« Veja l'aquel méticulous,
Se bole caga coum'un aze !! »

LOUS IOOUS

Doublo testud'e mai boun cur,
La femno fai noste bounur.

Dins un mazet, proche d'Uchau,
Bivié Janet embe sa fenna ;
Quan el fouchav a soun terr'au,
Marioun sarcissié jout la tenda.
L'ome, lou souer desapezat
Se serié couchat de bon oura ;
Mes, sa fenn', am'soun er pauzat,
Ie disié : « Siés coum'uno poula. »
« Deman me faut leva mati
E tu ne seca la bugada ! »
« Vai, que dourmis trop b'òu dourmi. »
E cado jour recoumençaba
De pus bel' aquel mêm' assaut.
Per n'avedr' àma ben néta,
Janet, ie pauret sul'faud'au
Tres bels iòus de la pouleta,
Diguen : « ieu lous porte, n'aurai
Dous, e tus un. »
« Segur que nàni,
Ieu, lous faguen coir'en prenrai
Dous, tu l'autr'. »

« E mai tu, nani,
L'on' es mest'a la fin... Dabor,
Qué que fagues e qué que digues,
N'aurai dous e tus un, moun cor ! »
« Gros miòu, de que me fai que rigues,
D'aco ne bole res sourti ;
Bos me teni la pansa bouida,
Aimarei mai, segu, mouri ! »
« Se vei ben que n'as la fouida. »
« Coum'aco dises. » 'N se couchen,
Marioun, jisclet : « E be, siei morta.
Vai, guzas, fai l'entaromen. »
De suito. Jan barret la porta !
Lou caissou léu preste seguet,
E per assuga sa tristéssa,
Nost' om'a la cura buguet
Dous dets de vi blanc de la messa.
Quan arriverou lou curat,
Lou clerjoun embe lous pourtaires,
Jan, mouninat de sous afaires,
A sa fennet'e l'uel fermat
Dis, dins lou traù de l'aureilha :
« Ma paoura Marioun, quan ne bos ? »
« N'en bole dous.»
« Pas qu'un, ma vieilha.»
Cridet Janet, « anen, au cros,
Anen, monsou lou segoundari. »
Jusqu'au pourtau, la crous denan,
Lou cor, un vezi, lou vicari,
Arriverou pa ta pan pan.

Lou capelan tenié la pala,
Quan noste veuzet tout en plours,
Pendent qu'aprouchavou l'escala,
Bouguet à Marioun, sas amours,
Fair'un poutou, diguen : « Ma chéra,
Quan ne bos ? »
« Dous, michant coula. »
« Ianaras, oi, pourri la terra,
Couquina, bauchun, laissen-là ! »
Quan la paura Mariouneta
Entend las paladas toumba ;
De se senti touto souleta
A soun ais' en trin d'estoufa.
Sen res vista dins sa caisseta,
Das couides e das pounts faguet
Sauta ben naut la couvertura ;
Dessus sas cambas se matet
E, d'uno voués contro-natura,
Cridet : « moun Jan n'en bole qu'un. »
Lous entarraires s'esfrahiérou.
« Quan sap quau boou ? »
« N'ai prou que d'un. »
Las palas, lous picous jiterou
Pel' soou... Derec, en courriguen
Fins a l'oustau... Nosta fenneta
De soun coustat, courrissié tant,
Que dins mens d'uno miechoureta
Toumbet dins lous brasses de Jan.
E per moustra qu'era guerida
De tout au tout changet de vida.

Justin Cuq

FÉLIBRE

DE LA HAUTE-GARONNE

A MOUSSU

LE DIRETTOU DE L'ATHENÈO DES TROUBAIRES

ET A MESSIUS

DEL COUMITAT D'EXAMEN

En bous remercian, Messius del coumitat,
De l'aounou qu'an aougut mas tres pècos rimados,
Beni bous affirma qu'aco m'a tant flatat
Qu'a moun humble recuilh seran encadenados.

Oui, m'abets decernat la medaillo d'argen.
D'aquelo distinctiou ma muso n'es rabido,
Car bostro primo, qu'es moun plus bel ornomen,
Restara dins moun cor grabado per la bido.

Antiques Troubadours, oh ! que seyots countens
Se besiots les noubèls abe tant de couratge,
Fa rebioure al soulel bostre poulit lengatge,
Aquel qu'abèts tapla parlat dins bostre tens !

Sus administratous rejailliro la glorio
D'abe plantat pertout de noubèlis jalouns,
Le tournouès es dubèr, nousaous n'en les champiouns
Et diben à tout prèts rampourta la bictorio

BARCAROLO

Dédiado a moun amic Justin Boyer,
Proufessou de musiquo al Counserbatouèro de Toulouso.

RÉFREN

Jouts le souleillet que rajolo
E sur l'aygueto que ridolo,
En fan milo countours,
You canti mas amours.

PRUMIÈ COUPLET

Quand ben le souèr d'amme la briso,
Dins moun barcot preni ma Liso,
E noun anan al grat del ben,
En goudillan laougèromen.
Le cèl seren, las estelettos
E nostre cor ple d'amourettos,
Tout nous proumet qu'aqueste jour
Sera claoufit de nostr'amour.
Jouts le souleillet, etc.

DUSIÈMO COUPLET

Un dous zéphir gounflo la belo,

Hurous, assiétat protché d'élo,
En countemplan sas perfectious,
Dins sous eillous myri les mious.
Tout es mignoun chez ma Liseto,
A de poutous ple sa bouqueto,
Dins soun courset ten à l'estac
Soun pitchou cor que fa tic tac.
Jouts le souleillet, etc.

TRÉSIÈMO COUPLET

Al large aourey per moun estreno
Le souffle pur de soun haleno,
Ma Liso ten may d'un tresor
Que me reserbo de boun cor.
Mey boli pas que digus sapio
Que sous gaoutous en poumo d'apio
E soun regard tant amistous
Soun de nisados de poutous.

TOUN AURORO

POUESIO DÉDIADO A MA PUPILLO CHERIDO

Jouts le feillatge bert d'un ourme seculari,
D'ount bouldroy en estiou estre le loucatari,
Coumo soun al soummet de millès d'aouselous

Qu'enboyon cats al cèl lour cant meloudious,
Councèrt perpetuèl de musiquo boucalo
Oun cardis è linots rébeillon la cigalo,
La faoubeto tabes fa tinda soun couplet,
Coumo le gril poustat al bor de soun traouquet,
Tout, dins aquel bousquet, es claoufit d'harmounio,
Tout berdejo, tout rits à damo pouesio,
La flou qu'y espelis al cant del roussignol
Receou milo poutous de cado parpaillol,
La frescuro del riou, l'aygueto que ridolo
En getan le défit al soulel que rajolo
Descapat on diyo pes traoucous d'un curbèl ;
Quant la feillo fremis jouts la briso del cèl
O, sejour encantat, perlo de la naturo,
Toutjoun endimenchat de ta ritcho paruro,
Tu qu'ès tant poulidet, ma muso t'a caousit
E mourdouno qu'ayci dibi fa moun récit.
La joyo dins le cor baou canta ma pupillo,
Moun angèl que respoun al dous noun de Matildo,
Maynatchou de dus ans tant poulit a moun èl
Que cresi que jamay n'es nascut un parèl :
Dus eillous petitiens, pla loungo la perpeillo,
Toutjoun en sourisen, même quan se rebeillo,
Les cils pla dessinnats, un froun des plus poulits
Que frounço, quan pot pas exprima ço que dits,
Dus gaoutous coumo n'an les poupars de bitrino,
Un nasou pla faytet, la bouqueto dibino,
De pitchous pots rousats magnièro d'assourti
Soun nayssen rasteliè blanc coumo de sati,

De tout aques detals fasèts un assemblatge,
Aourets fidèlomen le plus poulit bisatge
Qu'aoujo jamay pintrat cap de saben pincèl
Quant mêmo seyo estat le del grand Raphaël.
Aro, parlèn un paou de soun espièclerio,
Del charme qu'elo met a sa couqueterio.
Manièro d'imita las damos del boun toun,
Se paro le soulel d'amme soun blanc manchoun.
Quant marcho sus trottouers oun bol estre souleto,
Pla graciousomen se trousso la raoubeto,
De cadun des passans atiro le cop d'èl,
Et toutis de crida chès ! quin superbe angèl.
Se saludo calqu'un d'un'humblo reberenço,
Maliciousomen s'inclino d'impourtenco,
Et bous fa soun salut ple d'amabilitat
Que bous troubets daban, dargné, ou pèl coustat.
D'ello tout es mignoun coumo le persounatge,
Soun babil es poulit coumo le d'aquel atge,
Soun geste es gracious mêmo soun pan-de-nas
Que fa tant lestomen qu'on le bey presque pas.
Nous dits à tout moumen uno caouso roubèlo
Ount fignolo toutjoun sa memorio fidèlo.
Mès de bostres moumens boli pas abusa,
Car me semblo qu'ayço diou pas bous amusa.
Cado jour pregui Dious per que me la counsèrbe
E que de tout malhur a jamay la preserbe,
Sas caressos me fan tout ple de gratillous
E del maytis al souer la mangi de poutous.

RESURECTIOU

DEL GRAND GOUDOULY A QUI DIBÈN LA RITCHESSO DE LA LENGO MOUNDINO

ABAN-PREPAOUS

Uno palmo d'aounou as counsels de Toulouso
Per la nouminatiou on pot pas may hurouso
Des sept nouns courounats embitats al trabal
De plaça Goudouly sur un bèl pedestal !
Messius les capitouls, dins le tens qu'existabo,
Le coumblabon d'aounous que toutjoun acceptabo
Bousaous, lours descendens, n'in boulets fa tabes.
Les artistos noummats neglijaran pas res :
Labatut, Esquié, Barthèlémy, Marquèsto,
Falguièros, Mercié, Idrac, èts de la festo,
Farets à qui de bous aoura may de laouriès,
En fan ressuscita le Poèto patouès ;
Quin malhur es bengut demembra la partido
Idrac s'es escantit à la flou de sa bido,
Hélas, quand proumetèc de presta soun councours
Se cresio cèrto pas à la fi de sous jours ;
Les arts al prumiè reng abion marquat sa plaço,
L'empitouyablo Mort y boulguèc pas fa gracio,
Aro, l'abèn perdut è de soun abenir
Resto pas dins le cor qu'un pious soubenir !

A PIERRE GOUDOULY

Immourtèl Goudouly, oui, ta muso dibino
Fasquèc nayse las flous de la lengo moundino
Les Troubadours en dol, dempey qu'es trespassat,
An pre lit que seyos raromen remplaçat :
You, souy d'aquel abis è baou dire ta bido,
Mèy entendi dejà ma muso que bous crido
D'èstre un paouc in lulgens, le sutjet es tant bèl
Que demando d'égars per moun paoure cerbèl.
Y a dus siècles è mièy que la citat d'Isauro,
Ounl les arts an caousit è fixat lour damoro,
Bejec naysse un efan doun la capacitat
A fayt passa soun noun à la pousteritat:
Soun payre, medeci de grando renoummado.
Proudigabo sous souèns à touto la bourgado
Et sas rétributions, surtout chez l'endigen,
Se reglabon toutjour d'amm'un remercio nen.
Pierrou, talèou grandet, s'en anguèc a l'escolo.
De sous pitchous amics lèou debenguèc l'idolo
Ero cherit pertout è soun esprit nayssen
Grandissio cado jour, cultibat pel regen.
Aban d'espelucha l'escaouto de sa bido
Cal dire qu'Apoulloun la troubèc pla remplido
Et you, qu'èy le plase d'èstre del pays siou,
Yenboyi de grand cor touto moun affectiou.
Tout jouen estudièc las les de la chicano,
Mèy aco n'èro pas le soun de sa campano.

Pourtan al Parlomen, talèou licenciat,
Bejèben un rimur doublat d'un aboucat,
Soun humou, tour à tour reflechido, jouyouso,
L'abio plaçat al miey des sabens de Toulouso,
La scienço, les arts, le rendion tant hurous
Que cado jour noubèl le cargabo de flous.
Soun genie, fecoundat per sas musos cheridos,
Fasio toutjour jailly de paraoulos caousidos
Toutos las caressèc tout le tens qu'a biscut
Damm'un charme noubèl que toutjour a creyssut.
De tout soun noble cor tendromen las aymabo.
A tout houro del jour el las poutounejabo;
La neyt en soumeillan dins sous rèbes daourats
Abio l'esprit tendut à fa de bouts rimats.
Dessuito soun renoum courgaic la capitalo,
Serbissio d'entre-mès a la taoulo Rouyalo
Oun certains francimans, qu'èron de purs gascous,
Traduision le patouès al rajol des flascous.
Des nobles, des segnous, èro le camarado,
Embejabon surtout sa paraoulo daourado.
Le bourges, les manans n'en fasion un grand cas,
Car se mountabo naou sabio descendre bas.
A cado festibal de quin reng que fousquesse
L'esprit de Goudouly caillo que presidèsse.
Dins les bounis oustals pertout èro embitat
Et toutis èron fiers de soun intimitat.
Cadun èro jalous de le bese a sa taoulo
Per joui loungomen de sa ritcho paraoulo.
De sas puntos d'esprit ditos sans intentiou,

Toutos al naturel è sans preparatiou.
De mots toutis caousits sourtission de sa bouco
Per counfirma l'aounou que reben a la souco
Aquelis traits d'esprit y benion un per un,
Toutis acoumoudats as titres d'un cadun.
Al segnou de Custos Barou de Labernoso
Escribio de sounets d'un effet grandioso
Dediabo de bèrs al counte de Carmi,
Qu'el fasio coupia sur de fi parchemi.
Richelieu le Mitrat, maistre de la Bastillo,
Pel mèmo De Carmi sinnait un apoustillo,
Coumo n'èro jalous è may fort que la le,
Per le fa prisouniè el n'aouguec qu'a boule.
La prisou pes segnous n'èro pas pla sebèro
Et si debertissio d'amme de Bassompiero (1)
En effuillan las flous del *Ramelet Moundi*
Toun triounfe éternel, ô Pierre Goudouly.
Doujat, le grand douctou de la gayo sienço,
La souben courounat de las flous de Clamenço,
Moussu le capitoul Rigal de Saporta
Ero paralisat mèy si fasio pourta.
Al counseillié del Rey, Moussu de Caminado,
Présiden al mourtiè, li disio soun albado.
Cado bounjour noubel èro un noubèl sounet,
A Bertié Maillolas le segnou del Bernet
Le duc Mountmourency, qu'èro un gran persounatge,

(1) M. de Bassompierre, directeur de la Bastille à cette époque, 1646.

Le prenguèc d'amistat per soun poulit lengatge.
Reunissio chez el gran noumbre de sabens,
Y coumpres Goudouly que n'èro pas le mens.
Toulouso d'alabets èro un niou de coucagno,
Fourmilliè de plases è de bouno coumpagno.
Ount es aquel bèl temps surnoummat l'atge d'or?
Oun l'escut de siès francs èro presqu'un tresor?
Goudouly ple d'esprit n'abio pas de fortuno.
Hurousomen per el qu'a la maysou coumuno
Boutèben la pensiou de cent escuts per an
Per sous bèlis escrious que toutis enbejan.
Cent escuts d'alabets baillon milo francs d'aro,
E sans exagera baillon pla may encaro ;
Bibio moudestomen è dins le celibat
Cherissio sas naou sors en frayre debouat.
Perque doun le boun Dious la pas fay toutjour bioure
En li countinuan la facultat d'escrioure.
Sous recuilhs an dejà franchit dus cents printens,
Car may se faran bièls è may restaran jouens.
A l'albo d'un maytis la bilo touto entièro
S'alarmèc en aougin souna la Courdelièro.
Helas, èro le clas del paoure Goudouly
Que la cruèlo Mort benio de demouli.
A soixanto-sept ans qu'acabèc d'amme peno
Y barrèc per toutjour le cours de soun haleno
E plounjec le pays dins la desoulatiou
En mudan dins le clot soun digne catchoniou !
Al cabes de soun lièyt begèben naou fillettos
Bestidos en gran dol a prega las angettos.

De legrèmos abion les els toutis negats.
D'abe tant leou perdut le rey des nouyrigats
Aqui daban soun cos dessidèben en masso
Que le caillo plaça sul trono del Parnasso.
Clamenço l'attendio dempèy de lounguis ans
Per le curbi de flous qu'ouffris as beterans,
E les boueit Capitouls, per festa sa memorio,
Perpetua soun noun è rehaussa sa glorio,
Boulguèben soun pourtrait al saloun illustrat
Oun règno le genie de l'immourtalitat

Josselin Gruvel
Félibre
Toulousain

Josselin Pruvel
Peintre
TOURCOING

MOUN COR ET MA PENÇADO

Dediat à moun boun Mèstre Bitor Lebèro

Ount èts moun cor, ount èts bluet de ma pençado,
Lugra mièt escantit de ma bido 'squiçado.

Prumiè Couplet

Abioy bint ans, et din moun cor
Un foc rouzen que me rumabo ;
Cant d'aou dire fazioy l'effor,
Tout din moun cap s'engrumelabo.
Al tour de you l'amour benguèt.
Per moun malur moun cor prenguèt,
Et per toutjoun empouyzounado,
Siousquèt la flou de ma pençado.

Segoun Couplet

Èri boun efan, debouat,
Cresioy à tout din ma franquiso,
Aouyoy din moun umanitat
Dounat juscos à ma camiso ;
Mès souy estat pertout trahit.
Tabe, you n'èy le cor murtrit,
Ma bido n'es enpouyzounado,
N'èy que chagrin din ma pençado.

DARNIÈ COUPLET

Pourtan moun cor, din sa doulou,
Entent uno boutx amistouzo
Qui ditx : Ço que y-a de millou
Per te rendre l'amo jouyouzo,
Sera de fa, din toun aoujet,
Calquo canssou, calque couplet.
Dunpèy, toutjoun d'umou countento,
Moun amo n'es pay may doulento.

LE COUNTROBANDIÈ AMOUROUS

ROUMANÇO

PRUMIÈ COUPLET

Souy le countrobandiè nascut sul la mountagno,
Le dangè n'es qu'un joc per mous jarrets de fer,
Souy le pu redoutat de Françe may d'Espagno,
Frantchiyoy, s'aou cailho, las portoy de l'infer.

REFRÈN

Mès quand souy daban tu trambli coumo la fèillo,
Souy dous coumo'n agnèl et may qu'el souy crentous
Quand souy a tous penous moun amo n'es parèillo
A la bresco del mel claoufido de douçous

SEGOUN COUPLET

Quin home gaouzayo douta de moun couratche?
Moun regar eblouïs coumo sèro 'n lambret!
De ma puissento boutx trouni coumo l'aouratche
Tout tramblo daban you, ma forço fa moun dret :

DARGNÈ COUPLET

Escani de may mas uno bèstio raoujouzo!
Me rizi de la mor, n'èy pas poou de moun tour,
Pourtan jouts le regar de ma bèllo amourouzo,
Souy estat ouplijat de me randre a l'amour !

Tabe souy daban tu, etc.

L'ABUCLO DE SEXE ANS

ROUMANÇO

PRUMIÈ COUPLET

N'èy pas sexe ans, al tour de you rajollo
Tout le bounur que se pot desira,
Souy san souci, rizi coumo'no follo
Et per un res me besèts a ploura
Quand paou a paou al foun d'el cor s'alumo
Le foc brullen de l'amour le may pur,
Un mes pu tar la bisto se m'enbrumo,
Podi pay may espera le bounur

REFREN

Que debèndrey dins ma soufrenço,
De you, Segnur, prenèts pietat ;
Accourdats-me bostro clamenço,
Randèts mous èls a la clartat.

SEGOUN COUPLET

Jamay pouyrèy douplida soun bisatche,
Soun pel lusen, sa marcho, sa fiertat,
Soun ayre for, sa douçou de maynatche.
Soun rire franc que poulso la bountat,
Quand èy sentit al foun de ma pensado
Soun dous regar gratillouna moun cor,
De moun malur souy un paou counsoulado,
Aprèts abe tan plourat sur moun sor.

TREZIÈMO COUPLET

Le cèl a pres pietat de ma soufrenço,
Le qu'aymi tan ben de m'oufri sa ma,
Daban l'aouta m'a passat l'allienço.
Diou nous a dit : couple, bous cal ayma !
Aro per you tout rits dins la naturo,
Un dous reyoun ben caressa moun froun,
A moun regar tout l'enfinit s'azuro,
Mèrci, moun Diou, m'abèts randut le joun

As counpatit a ma soufrenço,
De you Segnur, as pres pietat,
Et lés reyouns de ta clamenço
M'an enluzit de lour clartat.

LAS

PENSADOS D'UN AZE QUE REGUINNO

Un aze me dizio : l'home se crey le mèstre,
Mès n'es pay la mitat de tout ço que pot èstre,
Quand del grand Creatou l'on ey fabourizats,
L'on diouro fa millou, n'èstre may abizatx.
Bous estroupiats le cos, quand la passiou doumino,
Et daban les counsels toutjoun birats l'esquino,
Per qu'y semblets un paou, Diou bous a mes prumiès
Et bostro couruptiou bouy fa resta dargnès.

Fazèts al may troumpur, garo a la counciençó
Que bol randre le dret sans cap de preferençó,
E que bol sousteni le feple qu'a razoa
Countro le gran qu'a tor, diran d'él es trop bou,
Diran ey boun efan, mès de sa couneycençó
Sap pay se fa d'arjen, es pes aoutres que penço,
Et per tant que diguèts aquel home ey sabent,
Toutis bouy respoundran, es un grant inoucent.

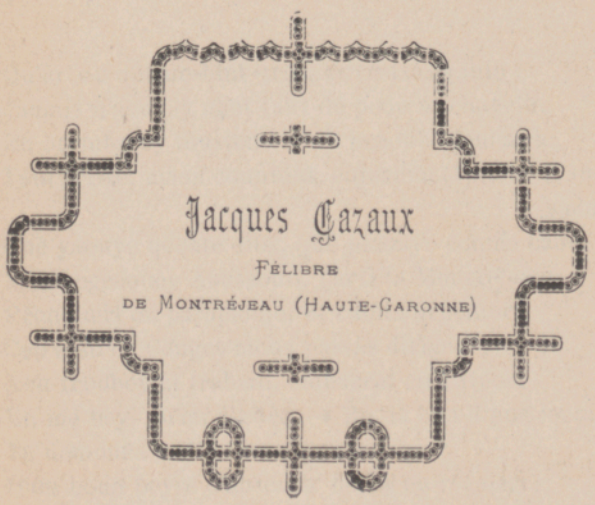
Bous plagnissèts toutjoun qu'on ey dins la misèro,
Et cercats le mouyen pel l'abé touto entièro,
Le payre d'ammel fil se darrancon le pa,
Et fan à qui dey dus pouyra may n'attrapa ;
S'un home qu'a de cor de s'uni lour counseillo,
Ensemblé fan semblan d'y pla presta l'aoureillo,
Mès dizen en dedins you serey pas tan piot,
Se fazioy ço que dits passayoy per un sot.

L'ourgul et la fiertat doumino bostro raço,
De l'unibèrs entié bous cal touto l'espaço,
Aco seyo pas res, s'aou sabiots réjenta
Et que cadun d'un paou pousquèço proufita.
Mès bous aou gardats tout, bostro passiou cupido
Bouy fa bira le cap, bous abraco la bido,
N'abèts pas de piétat per ço qu'es inoucent,
L'home es toutjoun cruèl et raromen countent.

Aouèy regardon pas s'on escrazo la foulo,
Et n'an pas que le but de la fourtuno soulo,
Lour y-es endifférent de semena la mort,
D'espouti le pitchou per assura lour sort.
Toutis se fan un joc d'aquelo poulitico,
Se m'en fazio le quart, penjayoy ma bourrico,
Yarrancayoy le fèl per né fa de pouyzou,
Per fa mouri sul cop qui n'es pas pietadou.

RESPOUNÇO A L'AZE QUE REGUINNO

Moun paoure bourriquet, a toun umou chagrino,
On bey facillomen qu'ay de mal à l'esquino,
L'aoubardo te pèzo, la boy jeta praqu'you,
Mès reflechisses pas que cadun a ço siou.
Coumbeni francomen qu'ay dit de bounos caouzos,
Que ne coffoy may d'un et qu'a may d'un y paouzos
Ço qu'a pla meritat. Mès pos pay ramplaça.
L'home que ta guidat sans mal recoumença.


Jacques Cazaux
Félibre
de Montréjeau (Haute-Garonne)

SOUVENIRS

De l'Inondation du 13 Juin 1883

Qu'èr' en qouate-bint-très, et tretzé dé juin ;
Jamais n'aouyoy agut tant dé poou ni chagrin,
En brembarey toustens dé ra praoubo journado,
Tout tristé, maou countent, enjerniat (1), tout maus-
[sado ;
Qué yaouyo qouate dios, qué plaouyo coumo caou,
M'aouegeaouoy Aoussoun, parti ta Mourréjeaou ;
Prengueri'un paraploujo, et camin arpenteri,
Cap à so dé Couget mous passés dirigèri ;
Aou troubey at trabaill, embarrat en bureou,
En mé bey, qu'en diguèq ; « Bè, ja ban dinna leou.
Ta demoura midio tat café m'en anèri,
D'un boun beyré d'absenth' beroy en régalèri ;
En boutèri à parla dabbé caouquis moussus ;
Tout d'un cop enténèy à souna d'angélus,
Paguèri moun absenth' et bounjour souétèri ;
Na taoulo dé Couget tranquillet m'estanlèri,
Mingèren you pistacho, un gigot dé moutoun,
Un plat dé macaroni ; quin fricot, bèro boun !

(1) Inquiet.

Après é d'arrepas, prenguéri miéjo tasso
Dé boun cafè moka, n'èro pas arrepasso,
Accoumpagnat dé rhum, é, qu'èro bouniquet.
Ja ti podés saouba, s'en diguéri, Jacquet.

Couget qué débareq réprengué ra besougno,
Jou, talomens remplet, n'aouyoy presqué bergougno.
Tout d'un cop enténen parla d'inoundatioun,
Ba béoué yaouté cop et billatgé d'Aoussoun;
En lléouèri dé taoulo, dé ras camos jouguèri,
Partir'ats agalops, en loq qué noun triguèri.
Arribèg'at pourtaou, mais qu'esteq tout claouat ;
Qué bous déchi pensa s'en troubèri stounat.
Qué cridèri bien ort apéra Cathalino ;
Arrés nou respouneq, èouey you tristo mino.
Era miou praoubo henno, poou dé r'inoundatioun,
Ma foue qu'aouyo bien hait dé quitta ra maysoun.
Mais et malhur qu'esteq, mous manquéren en routo,
Caouso qu'èro ni jou noun droumiren you gouto.
Enfounseri ra port', entrèri ta laguens,
Ey troubèy embarrats you troupo d'innoucents :
Canards, lapis, poulets, clouquos é poulétougnos ;
Es sérion touts négats éras praoubos bestiougnos.
Lespugèg'en soulè ; quin trabaill, oh ! moun Dieou !
Sudèri sang è aygo qu'èroy mais mort qué bieou,
E nou tardèri pas à les tengué coumpagno.
Quen caleq malgrè tout estan en a campagno.
Er' aygo tout d'un cop hec you gran'irruptioun,
Entreq enta laguens, in troubèy en présoun.

Era poou qu'en saisiq, à génous qu'en méteri,
E de grano fervou dus paters récitèri.
« Moun Dieou ! Jésus ! moun Dieou! agets de jou piétat.
« Emmé mouri sé caou, mais pas aoumens négat ;
« Embouyamm'un batèou, en ta qué pousquoy hugé, »
Car qué bous diguérey qu'aouyoy poou det délugé.

Mas prégarios sensèros, Diéou qué las exouseq,
Caouquos houros après dé créché qués trigueq.
Quand bédéri qué r'aygo quittaoù et domicilo,
Pugèri tout countent réjouégné ra famillo.
S'èron touts amagats en es traous dés planchès,
E noû n'y manquo pas en es nostis soulès.
Dessus un matalas, fatigat, m'es lounguèri.
Escoutats assoutaou, quino net qué passèri,
Jamais qué nou poudég'attrapa nat soumeil,
Car dé touto ra net cluquèri pas ed'oueil.
Tat tour dé miéjonet, entinéri ra clouquo
Dabbé sous pouricous, les careq pas ra bouco :
Clouq, clouq, clouq, piéou, piéou, piéou, un' tapatg' [infernal.
Séri bien boulut esté at ouns det Sénégal.
Es lapis, ets taben, parech qué s'aouejaouon,
Qu'èroy tout estounat dé tant qué trépéjaoun (1),
Es gatous : miaou ! miaou ! miaou! es canards, couaq ! [couaq ! couaq !
E tu, praoubé Jacquet, drom en aquet bivouaq.

(1) Trépigner.

Qué serquèri luquets t'aluga you candèlo ;
Mais noun troubèri cap, qu'èro tout pêlo-mlèo.
Qu'en caleq démoura coum'un peq, ajassat ;
Nou bedioy pas arren dab tant d'oubscuritat ;
Pourtant que m'assoupiri entènéy un tapatgé,
Mill'arrats qu'en passec per dessus et bisatgé !
Lansadis ad darré des praoubis pouricous,
Qué sen mingèren cinq et dus petits gatous.
Figurabbous, messius, era net qué passèri ;
Et maytin qué crédioy d'esté n'un cémentèry :
Tout qué sé m'èro mort : canards, clouquo, lapis,
Arren nou surbiecqueq qu'ets arrats, ets couquis ;
Nou n'y manquaouo pas, car touts ets det billatgé
S'y èron refugits ta benguè hé carnatgé.

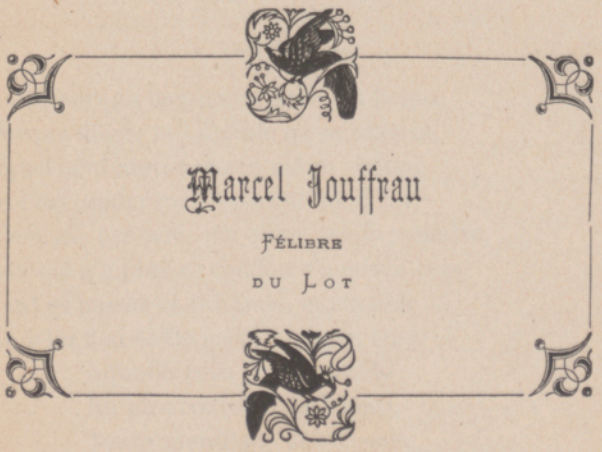
Era punto det dio à ra fin qu'arribeq.
Debarèri tat chay, pensèri benguè peq
De bey aquets dégats. O ! mamay ! sé cridèri.
Dus barricous dé bin qu'aouyoy, qué les plourèri ;
S'èro tout embessat, èroy mort dé chagrin,
Car qu'èro det bien boun é dé just d'arradin.
Quand sourtiri det chay, bisitèri ras crambos ;
Quinès trabaills, moun Dieou ! qué benguèri tout crampos
Dé bédé touts es mobblès qué s'èron desplaçats ;
Pandulo, liets (1), armaris, toutis biroulèjats.
Qu'anaouoy balèjà, prenguioy era balèjo,
Souneq, à Poulignan, just très houros é mièjo.
Qu'éroy descouncertat ; asso qué marquo maou,

(1) Lits.

Diguioy en jou madech. Tustèren en pourtaou ;
Qu'esteq era miou henno, ets oueills qué s'eschugaouo,
Nou poudio pas parla dé tant qué sangloutaouo.
— Qué serbis dé ploura, bé soy encaro bieou,
Mètemmous à genous, remercien le boun Dieou
De m'aoué counserbat ! anen prenguen couratgé,
Qués plours sion acabats, échugot et bisatgé.
— Es lapis, es canards, es praoubis pouricous,
Les as dichats néga dab es petits gatous ?
— O, qué soun toutis morts.
Tournec à bersa larmos !
Sus et mèmo moument arribec dus gendarmos
Enfourmas s'aouyon pas cap mort en à maysoun.
— O, nou n'y manquo pas.
Les hec you sensatioun !
Bengats, siguim' à jou, qué les bous baou hè bédé,
Car sé nout bédiot pas, nout boulériots pas crédé.
Pugèren tat soulé : bestèren estounats,
Surtout quand les coundèri et trabaill dets arrats.
At bédets sé n'an het dé bèroyo bésougno,
Dé bédé tant dé morts sé n'éy pas you bergougno.
Counsoulemmous dab Dieou ; s'en boulets caouquis us
Caousits es qué bouillats, ja n'yaouets ta tous dus.
— Merci, bien grand merci. — Det soulé débarèren,
Pugéren à chibaou et bounjour nous souétèren.
Quand estèren partits, barrèren et pourtaou,
Anèren bisita nosté pétit cazaou.
Quino piétat, moun Dieou ! nouy bédion qué racinos,
Qu'èro tout descarnat, tout sablés et sablinos ;
D'un dépòt dé carnussés encaro gratifiat,

Qu'en tout s'arrétiran er'ayg'aouyo déchat.
Nou sention pas at musc. Un gran clot qué crusèri,
Dab es morts det soulé toutis les enterueri

Bous ey exactomens sus er'inoundatioun
Coundat ets incidents dé ra nosto maysoun.
Bous prègui, chers lectous, n'aquesto circounstenso,
De m'accourda surtout un bricaill d'indulgenço ;
Car qué bous diguérey qu'ey het so qu'ey sabut,
E sé m'y soy troumpat, qu'ey Dieou qu'ag a boulut.



Marcel Jouffrau

FÉLIBRE

DU LOT

LA FLOU MOUILLADO DE ROUSADO

CHANSON

Ier COUPLET

Amit, perque boy doun, sabe ma peino,
Perque dises, me semblo qu'es tzagrin,
Aquel soul mot, arresto moun aleino,
Es bray, amit, tout a perdut soun tin,
L'aousel, per you, n'a qu'un triste ramatze,
Lou cel n'a plus sa candou d'aoutres cots,
Tout es passat et fut ambe moun atze
Aquello flou soulo resto un pacu trop.
Aquello roso l'ey troubado
En plourent à questé mati,
Touto mouillado de rousado,
Din l'herbo, sul bord del cami.

IIme COUPLET

Aquello flou que gardarey enquéro,
Lou darré cot, parfumabo soun se,
En l'embrassent la toumbet per la terro,
San té menti, amit, n'ero qu'arse,
Yey descoubrit, oui, touto ma pensado,
Aban d'atzi ey boulgut ye parla

Moun diou, futzi la qu'abioy may aymado :
Béléou de you, la mort s'approutzara.

Per uno roso qu'ey troubado,
Trobi triste aquel soubeni ;
Per uno innossento pensado,
Zouyne enquero me cal souffri.

IIIme COUPLET

Se soun amour me coundus tzous la terro
Counpendra be qu'aymabi tout de bou,
Se passoun tzour a ma plaço darrèro,
Dis qu'à de cur, pregara Diou per you,
Se sa piétat ye fay bersa uno gremmo,
Coummo aoutres cots me garde un paou d'amour,
Restarey mut, l'entendrey plus an dello,
A sous tzinouls endourmit per toutzour.

Se porto uno roso flourido,
Que la mette sus moun toumbel
Quand tournara sera fletrido,
You countugnare moun soummel.

IVme COUPLET

S'a de tzagrin, sera plus en lou meoune,
Qu'a moun toumbel la beyran palpita ;
Sentira plus moun cur atrabes lou seoune
En l'embrassent ple d'amour respira
De tzous sous pes, beyrant flouri la terro.

Lou bent del cel bendra la refresqui,
Et you n'aourey, mort, réduit en poussièro,
L'ayre del se, ni l'ayre del mati.

La flou mouillado de rousado
Per you n'aoura plus de parfum
Lou soulel fara sa tournado,
Me you n'aoure plus de soun lun

Vme COUPLET

Hurous amit, l'amour n'a pas toun âmo,
Ou se l'atzut, as catzat sa doulou,
Mé s'es estat, pres d'une tallo flammo,
Counprenes be se l'on souffris ou nou,
Et coummo you d'aqu'elo qu'as aymado,
S'as pres countzet dins un darré baysat,
Asbe counpres dins aquello mourgado
Qu'èro cruel de se bere fourçat.

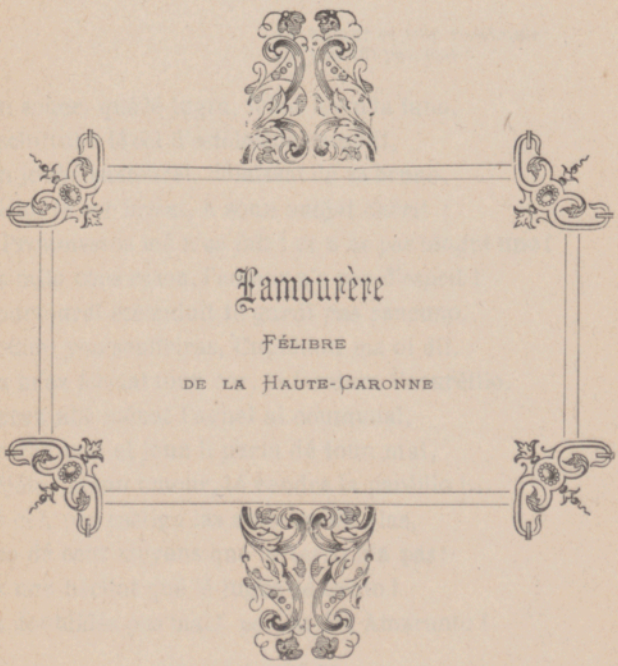
S'uno de says flous as troubado
Din l'herbo, sul bord del cami
Ay sentit toun âmo pénado
De gremmos tous els se rempli

VIme COUPLET

Souy mal hiroux, à qui ma destinnado,
Moun cur n'es bien, sounco quand es mourgat,
La coumpassiou, ma coumpagno estimado,
Reten toutzour moun esprit occupat,

Tout m'attendris, oui, tout à ma pensado,
Lou cel la net, et la terro lou tzour,
Del roussignol la boués qu'ey escoutado,
Ma fey reba, m'absourbaro toutzour.

La flou mouillado de rousado
M'es undoux soubeni d'amour,
Uno estélo de ma pensado
Que per you lusira toutzour.



Lamourère

FÉLIBRE

DE LA HAUTE-GARONNE

A L'ENFIDELLO !

(PLENTO)

L'Amour es trop troumpur:
M'y confii pas maï !

Un souer, qué lé lugra, lébat aban la luno,
Esclaïrabo lé cel d'estélettos ramplit,
Un joubé pastourel, délaïssat dé sa bruno,
Disio, lé cor brisat, à soun oubjet chérit :
« Proumessos mé n'as faït ! et n'as pas téngut uno !
As milo cops rasou, l'amour n'a pas d'esprit !
Tourtourel esconduit té gardi pas rancuno,
Coumo you souffriras, Cupidoun ma oi dit.
Tu m'as fermat toun cor, té fermara l'aouréillo.
Aprex abé ménat l'agnel al coumunal,
Aniras neit et joun li parla dé toun mal,
Réjétos moun amour, té rendra la paréillo !...
Lé cel, per castiga las amettos dé glas,
Uso dé cent moyens qué la terro n'a pas;
Es uno béritat qué lé lugra té canto !
La doublidés pas maï ! per tu fas Amaranto !

A MA DOUNZÉLO MARIE R...

Embéjà es quicon,
Et pousséda es tout!

Un pitchou liséroun, fresquet coumo la roso,
Nasqut al foun d'un prat qu'un rioutélet arroso,

Apercebet uu joun, sur un tillul en flou,
Un nisal, d'oun sortio lé bec d'un aousélou :

« Cel ! s'escridet alors la pitchouno flouretto,
Es élo ! moun œillet a bist sa coulérétto ! »
Et l'aousélou tant car al joubé pastourel
L'aïmet, et li juret un amour éternel.....
On béi pla raromen, bélo doumaïséletto !...
L'aousélet partagea l'amour d'uno flouretto ! !

. . . . . .

« Admira les els blus dé l'aousel tant aïmat
Es quicon ! sé disio lé liséroun del prat,
Préféraïoï pourtant bésé ma campanetto
Caressa lé bec fi dé ma bérgérounetto.....
Aprep s'estré dounat Diou soul sap tout lé mal,
Embrasset lé tillul et mountet al nisal.
Mais l'oumbro del tillul abio flétrit en routo
Sa campanetto d'or !... quand ateignet la bouto
Del ramel embaoumat oun l'attendio l'amour,
Mountet pas maï en sus et fasquet démi tour :
Bouillo, per sé mountra digné dé l'aouséletto
Li faïré lé présent d'un flou maï fresquetto !...
Lé cel lé punisquet !... lé joun dé soun trépas
Uno darnièro flou qué l'aousel béset pas
Naïssio joux lé nisal dé la bergérounetto.

. . . . . .

Soupirax à plasé, bélo doumaïséletto,
Et plagnex, coumo you, lé sort dé la flouretto !

François Escaich
FÉLIBRE
DE L'ARIÈGE

POULITESSOS D'UN BUROCRATO

Un pétit emplouiat semblabo 'n moussuret,
Abo lé nas courbut et lé cap d'un furet.
Soun frount èro dé biès, les pelsés toutis roussis,
Cap dé barbo sus pots et les oueils lagagnousis ;
Es pu magré qué jou, semblo n'eychaganit (1),
Enfins per pla parla n'es pos rés dé poulit.
Merquabo 'n paouc trop mal, car sa pet es pardouso (2),
Et dé cado coustat, en modo dé bantouso,
Dios aoureillos qu'abon caduno soun pendent,
Qué n'éron pos ni d'or, ni couyré, ni d'argent.
Sa boutx semblo lé brut d'uno grosso payrolo (3),
Sous gèstés fen l'effet d'un falcou quan s'enbolo,
Soun capet es lusent à forso d'esté gras
Et soun habillement es coulou dé courbas.
Al buréou fé'l mignard, lé petit fasiounablé,
Fé bésé qu'és sérious, qu'es homé rasounablé,
Dins la Chino dira qué sé trobo Pékin
Et qué dins la Prusso ia la billo dé Berlin,
Qué la Calédouni n'es pos à l'Américo
Et qué la Nubie es al nor-est dé l'Africo.
Quand arribo'n moussu, et qué porté lébito,

(1) Malingre.
(2) Tachée de rousseurs ; *las pardos*, ces taches mêmes.
(3) Chaudière.

A pénos arribat pla pouliment l'inbito
A s'assiéta 'n moument, dé noun pas sé géna,
Fé bésé qu'es sérious, déjà dé réguinna (1)
Sel Moussu dits pos rés, et dé parla coumenço,
A tout prépaous lli fè la grando rébérenço,
Lli parlo des affès, dits qué gouberno tout,
Qué couneych soun mestiè del cap jusqu'os al bout,
Oui, Mocieu ! lli dira, je suis un hommé utile,
Dins aquesté bureau je me fai pas dé bile,
Je sais tout, connais tout, je me trompe béseff
Et votre serbitur il remplace le chef.
« Disez-moi donc, Mocieu, ce qu'ici bous amène.
« Je peux bous renseigner d'une facon certaine.
« Nous abons, pour moi seul, un grand tas de papier
« Ousque j'écris dessus comme dans un cahier,
« Ce balai qu'on boit-là, ce plumo, cette chaise
« Serbent à nettoyer ou pour se mettre à l'aise,
« Ainsi bous boyez bien que du bas jusqu'en haut
« Tout és grâces à moi rangé dans le bureau.
« Oui, Mocieu, c'est moi qui... »
Escoutats, nè pos lésé
(Lli dits en boun francés aquét quel bigno bésé),
Né pos tens d'escouta tout ço que mé disets,
E quand tournaré-ci beyrè ço qué fasets,
Aro m'en cal ana. Récébets moun escuso.
— « Mocieu le bisitur, cela ne se réfuso.
« Quand bous biendrez chez moi, bous serez recebut

(1) De s'amuser.

« Comme un homme qui doit être le bien bingut ».
Acos atal qué dits quand un moussufé cano,
Qué porto'n bet capet, gilet de fino lano,
Sus soun nas à chabal sio métut un lourgnoun,
Qu'ajo no bago as dits, un poulit pantaloun.
Mès sal noun d'un habit l'hommé porto bélouse,
Se n'a pos cap dé gants, qué sa ma sio calouso,
Moun tipo lèbo'l cap, prén un ayré pédent,
L'albiro dé trabès el'tratto dé pudent.
« Que faites-bous ici, que benez-bous y faire,
« Répoundez ou sinon je me mets en colère !
« Répoundez, je bous dis, ôtez bôtre chapeau ;
« Païsan, debant moi, tenez-bous comme il faut ! »
Moussu, que lli respoun l'hommé de la mountagno,
Escusats, si bou plet, habiti la campagno,
N'en pos habituats à fè minos dé gats (1)
Bous démandi perdou s'en pla mal éducats.
Bous, Moussu, qu'ets d'aci, qu'ets neychut dins la billo.
Abets légit dé tout, acos caouso facilo ;
Jou nou counégui rés, né pos apprés la crouès,
Escusats dounc, Moussu, sé jou parli patoués.
— « Taisez-bous, païsan, quel est ce babardage,
« Je n'ai pouscu jamais appréné ton langage,
« Je sais pas d'où tu biens ni la ousque tu bas
« Debant moi je te dis de parler mieux que ça ? »

(1) *Minos dé gats* : des grimaces, s'éloigner de la façon commune de parler, affectation exagérée du maintien et de la parole. Cette expression *(minos dé gats)* est beaucoup usitée dans le Séronais (Ariège).

Moun paouré campagnard débant tant d'insoulenço,
Dé bésé qu'un coumis lli parlo ambé 'arrouguenço,
Moussu, que lli respoun, en lli parlan patoués,
Jou qu'en fouti dé bous et dés bostis papiès,
Quoiqué nou porté pos uno poulido besto
M'abets déja touésat dés pès jusqu'à la testo,
Bégno jusqu'os chez bous en parlan pouliment,
Mé bailla, sé sé pot, un tal ransignoment ;
Nou l'en boulets pos da, mé désignats la porto,
E digus (1) coumo bous noun parlo dé la sorto,
Enfins m'estouno pla qu'un hommé coumo bous
Ajo l'esprit tant sot et tant prétentious,
Car aprets tout n'ets rés, n'ets pos qu'un domestico,
Lé patrou mès qué bous d'amour propo sé piquo,
Pensi pla qué chos ét siré lé pla bingut
Et lli baou racounta qu'in m'abets récébut.

UN IBROUGNO DEYGRISAT

Quand és dintrat chos ét, las camos en rédorto,
Trobo sa fenno al leyt, pàlo coumo no morto,
El maynatjé tabés, en démouran soun pay,
Ses aclucat, siétat, al coustat dé sa may.
A la fenno ba fè dus poutous sus la gaoûto,

(1) Personne.

Sillounado pés plours bersats pel la malaouto
Qué tigno dins sas mas uno pétito crouts ;
Amic, qu'èro lli dits dé sa pu tristo bouts,
A la mort y a loung téns per tu soun coundamnado,
Nè pos jamais biscut soulomént un annado
Qué n'ajos cado joun battut brutalomént
Ta fenno qué bélèou nou bioura qu'un mouménl.
Car péndént qué fajos dins l'aouberjo la noço,
Qué partios passéja daguens uno carrosso,
Jou démourabo-aci, fè dé réparatious,
E del nosté maynatjé éstudia las léçous
Nétejabo l'oustal et fajo la ruscado (1),
La fardo qu'as dessus bé l'as pla réparado ?
Couant de cots è coupat les founs d'un bet jupoun
Per pédassa lé traouc qu'abos al pantaloun,
Quand rentrabos la neyt, la testo touto préso,
Troubabos à prépaous, sus la taoulo pla méso,
Dé qué récounfourta las forços dé toun cos,
Eros tallomént plé qué manja nou poudios !
Tu noun countent d'aco prégnos uno garnèro (2),
L'aloungabos sus jou d'uno bouno magnèro ;
E péndént qué fasios lé mestié dé bourrèou,
Lé maynatjé, dé poou, al leyt partio pu lèou.
Nou t'es pos figurat tu, ço quel moundé spénço
Des truts brutals qu'én das per touto récoumpénso,
Ambaquesté mouménl tu sentés l'aygordent,

(1) La lessive.
(2) Balai.

Pendent qué toun maynatjé a plourat dé talent,
N'as pos cap dé régret, toun àmo es insensiblo,
Ta counduito, migou, es incoumpréansiblo.
Tout en parlan atal cambiabo dé coulou,
Tant soun cos soufrissio d'uno forto doulou,
Aléndo (1) n' paoucoutot ; mès la paouro mourénto
A péno sé pot disé uno prièro ardento,
Lèbo lé crucifix en lli fein dus poutous,
E s'endorm tout siaouèt de soumeil bienhurous.
Soun homé deygrisat à qui la s'albirabo,
D'un ayré ta countrit qué dion qué rébabo,
Lèbo las mas al cel en né juntan (2) les dits
E fè tout rétrouni dé sanglots è dé crits :
Perdounats-mé, moun Diou, ma doulento counduito,
Né counégui trot tard la malhurouso suito,
Nou farè jamès pus ço qué toutjoun e feyt,
E farè ma prièro è lé joun et la neyt.
Nè pos boulgut fè rés, è cado joun rougnabo
L'argent qu'en pla suzan qué ma fenno gagnabo,
Quand jou rentrabo tard è pribat de rasou,
Qué bèjo sul mèou cap uno pàlo susou,
Mé bigno démanda dé sa boutx angélico
S'abo mal d'estoumac, dé fiébré ou dé coulico,
E jou lli réspougno d'un ayré pla brutal :
Caro-té, caro-té, fout-mé'l camp dé l'oustal !
Oui, moun Diou, è crésut qué ma fenno'n troumpabo,

(1) Respire, prend haleine.
(2) Joignant.

E qué pramou (1) d'aco cado joun la trucabo.
Es morto per mous truts martiri del débé,
E jou fajo lé mal quan èro fajol bé,
Perdounats-mé, moun Diou, sé lèpos escoutado,
Dé régret, dé chagrin, moun âmo es eygarado,
Binets un paoucoutot éndourmi ma doulou...
Moun Diou, as bostis pès bous démandi perdou !
E légit per malhur caoucu maychant oubratjé
Dount las pajos tignon lé pu groussé léngatjé,
L'è scoutat, l'è crésut, et jou, troumpat per ét,
E dichat ma rasou dins soun largé lacét.
Dé toutis mous pécats, moun Diou mé répéntissi,
Coumandats, ourdounats, dé tout fèou sacrifici,
Tourni sensé régret ço qué m'abets dounat,
Mes fasets, ô moun Diou, qué mé sio perdounat !

LE PATOUÈS

Tout boun Ariéjouès
Dèou proutetja la lengo
Qué disio tout pétit,
Abants qu'uno aouto bengo
Supplanta soun patouès.
Aymats dounc lé lengatgé
Qué sensé manuscrit
A parlat tout maynatjé
Tout boun Ariéjouès.

(1) Et que pour cela.

Proyché del pétit brès (1),
Lé mayti bosto mèro,
D'un sourisé pla dous,
Bigno fè sa prièro
En parlan lé patouès.
Aprets quand l'acababo (2),
S'érots pla patientous,
Ero récoumençabo
Proyché del pétit brès.

Es gracios al patouès
Qué la lengo francéso,
Malgré proutestatious,
Passo abants que l'Angléso.
Dins toutis les coungrès
Ses abants la prussienno
(Bismarc sios pos jalous),
Abants qué l'italienno,
Es gracios al patouès.

Per qu'ajo dé sutcés,
On débio dins les librés
Imprima ço qué tout
Coumposon les Félibrés,
Quand parlon lé patoués,
Dé la lengo roumano,
Le Poueto sustout
Es lé milloun ourgano
Per qu'ajo dé sutcès.

Parlats dounc lé patouès,
Parcé qu'aquet lengatgé

(1) Berceau.
(2) Finissait.

Es parlat cado joun
Dins la billo ou l'billatgé
Per toutis les affès.
De l'ouest à Narbouno,
Sio del nor al mietjoun,
Et dé l'est à Bayouno,
Parlats dounc lé patoués.

SOUNET

DÉDIAT AS FÉLIBRÉS DE FOUYCH

Espioui (1) aquet sounet coumon fè dins las prados
Quand on serco dé flous per né fè'n bet bouquet ;
On caousis paouc à paouc las qué soun mirgaillados,
Aprets las estacats d'un pétit courdounet,

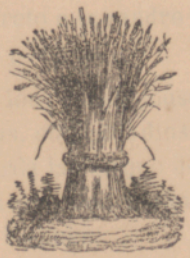
Ainsi fèou, troubadours, dé mas lignos rimados,
Las préni abet piéloc (2) per né fè'n gros paquet ;
Et mot à mot del cap ount las teni rengados,
Las né sorti per bous fabrica lé sounet.

Coumo quand l'amourous présento à sa mestresso
Soun bouquet é soun cor remplit tout dé tendresso,
Bous présenti, Moussus, lé sounet en patoués.

Es per bous remercia dé la joyo suprèmo
Qu'abets més dins moun cor, en fein qué moun pouémo,
Pel parnasso dé Fouych sio couvert dé laourès.

(1) Choisir, trier.
(2) Tas.

Flous abarejados



ALOS ET FLOUS

A M. J.-H. Castelnau,
Félibre Mantenéire de Sèto.

Talèu que lou Printems espandis sus l'herbeto
En la poutounéjan lous poulits poumpouns d'or,
Qu'espélissou mesclats à la margarideto,
Per pourre en se guèitan faire un pauquet riseto,
L'amour renais al cor.

L'amour renais al cor, coumo dins la nisado
Renais lou souveni d'uno dousso amistat ;
Dedins cado bouissou la cansou tant aimado,
Réven reviscoula nostro àmo dèsoulado
D'aber tant espèrat.

D'aber tant espèrat so que fa nostro joio
Dins lou prat tout claufit de las pus bèllos flous ;
Ount cado parpalhou monstro touto sa glorio
Per plaire à la floureto e la randre galoio
A forso de poutous.

A forso de poutous lous aucels joust la ramo,
A l'endrech abrigous, où bastit dins un jour,
Lou nis que dèu garda la marquo de la flamo
Que lou Printems a mès tant jouious dins cado âmo,
Per aluca l'amour.

Per aluca l'amour, Dièus bufo son aléno,
E fa fugi des cors lous laguis e lous plours ;
De cansouns, de perfums, la prado es touto pléno ;
L'amanto n'a pas pus dins soun âmo de péno
Amé lous bèlses jours.

Amé lous bèlses jours, las filhos del vilage
S'en bòu toutos trépa jous l'oumbrun des bouissous ;
Moun Dièus ! que de poutous lou souer dins lou bouscagé
Se seròu semenats amé lou doux ramage
Des pichots aucelous.

Des pichots aucelous las doussos brésilhados
S'envolou dins lou cièl après aber daissat
La joio dins lou cor de la filheto aimado ;
Une consoulacièu à la qu'és désoulado,
L'amour dins tout lou prat.

L'amour dins tout lou prat dis à l'âmo doulento :
Véni per t'apara des nègres languimens
Que t'òu fach tant ploura — ioi qu'al estre risento ;
Al couvit de l'amour porto ta flamo ardento
Quand reven lou Printems.

.....
.....

Quand reven lou Printems, t'aimi mai ma Luceto ;
E prep de tu souven ambun uel aflamat
Migueto, dins moun cor, quand vési ta filhéto
Que te ris douçomen en pertiran ta této,

Vési tout estellat ; mais la pus dousso estello,
Aquélo que me rend prep de tu tant urous ;
Es nostro Adrièneto, es elo la pus bello,
Que lusis al mitan, commo uno tourtourèlo,
E d'alos et de flous.

Antonin Maffre.

Villa Farfadetto, sul Port-noû, à Bésiès.

PAOURE POÈTO !

Bouilloy culhi de flous uno pleno descado,
Bouilloy, per à pugnats semena lour ferun,
Besti cado pabat d'uno espesso ramado :
Bouilloy embriaga ma Muso de parfun !

Ey cercat, dins la neyt, joux la capo estelado,
Pes jardins oulimpiens, quand, d'amagat, calqu'un,
Al moumen oun besioy la plano mirgaillado,
Sans fa semblan de res, ben m'escanti le lun !

Mas flous, bous aou pensats, soun flous de pouesio :
Odos, roundels, couplets — parens de meloudio. —
Que cresèts qu'ey troubat ? — Un sounet tout menut !

Me l'anabi fa miòu : besioy pas cap de marco,
Mès d'en l'ayre une boux — belèou la de Petrarco —
Me dits : Aquel sounet ? — es you que l'èy perdut !

PER MÈRLY

O reyno del Mietjoun ! ô Toulouso ! ô ma maïré !
Sabes pla que tous fils, per grandi toun renoun,
De lours pitchous palmous an tant espoumpat l'aïré,
Qu'a clabelat al cèl la glorio de toun noun !

Mès bouldron qu'à toun tour quand beses un esclaïré,
Un géni que jamaï n'aoura pas de segoun,
Quand le lugra partis, — escultur ou cantaïre, —
Bouldron que per soun dol acatèssos le froun !

Aqui tres ans passats que toun Mèrly soumèillo,
E qu'es qu'as faït per el ?... Tramblo, sé se rebèillo,
Que te réclame un joun l'aounou que t'a dounat !

Se doublidos atal les tious, maïre cruèlo !
Aouras bel farfouilla dins ta ritcho mamèlo :
N'aouras pas un catèt per ramplaça l'*Aïnat !*

P. P.

LO RETRAITO

POUÈME COUMIQUE

Cotin, grosso doundoun, oncienno continieïro,
Penden maï de trent'ans obio fach bibondieïro.
Lo troupo obio seguit dins lous camps, ol coumbat ;
O lo bouès dél conou n'obio pas sourcillat.
Per bendre soun rogom', ol miech d'uno botaillo,
Ou soigna lous blossats, brobabo la mitraillo.
Un bel jour espousait un brabe Poulounes,
O l'àmo patrioto et lou cur d'un Fronces.
Cotin, fort degourdid'et soun home pla satge
N'ojen pas ges d'efants, foguérou boun menatgé,
Aïmats et réspectats de tout lou regimen,
Economos, surtout, omossérou d'orgen,
Per possa dins l'oïsenço un' hurouso bieïllesso.
Lou Poulounes, un jour, ojet uno faiblesso.
Lous souens monquérou pas, mais subiguet lou sort
Reserbat aux humains ; dins tres jours seguet mort.
Cotin, pécaïré, hélas ! lou plourait desoulado ;
Lou coroctari fort, fousquet lèou counsolado ;
Countinuait toujours de bendre so liquour ;
Segui lou regimen èro tout soun omour.
Oïmabo lou fusil, lou sokot, lo giberno,
Sobio porfaitement lous paters de coserno.
Toujours gayo, risent'ello se fosio oïma
De toutes lous souldats ; l'oppelabou moma.
Biouso despieï quinze ans, dejà d'un certain atge,
Quittait lou regimen, pensen qu'èro bien satgé

D'ona se repoüsa lon resto de sous jours.
Onbe peino quittait et clairouns et tombours,
Soun brabe regimen qu'obio seguit en guerro,
Embrossait lou dropeou, se rondait à Tounérro,
Billo qu'obio coüsit per passa sous biels jours,
Jusqu'o que de so bido oürio finit lou cours,
Louet, en orriben, uno bello combretto ;
Tronquillo, sans remords, bibio touto souletto,
En sounjen, soulomen, o soigna soun coursou.
Per ello lous paters n'èrou qu'uno consou,
Ol coremo l'iojet une retrait' en bilo
Per coumberti los gens, caüso pas trop focilo.
Bejen que tout onab'o lo gleïs'ol golop,
Lo curiouso Cotin l'oï se glisso sul cop.
Escoutait lou sermou, mais n'i coumprenguet goutto ;
Ogochabo pertout, lous pilies et lo boûto.
Bei lous couffessiounals que l'intrigou pla fort,
Et lou mounde qu'y bo, l'un dintro, l'aütre sort.
Per lo curiousitat, nostro Cotin poussado,
Seguis lous penitents ; mais un cop enfournado,
En bejen lou curat on soun subrepelis
Lou fixo, dis pas mot, coum'uno folo ris.
Lou curat estounat, sus sa bido possado
Lo questiouno bien fort ; se s'es pas coufessado
Despieï loung-temps. Cotin respoundio pas ores.
Ello coumprenio pas, d'oprès ce que pores.
Lou coufessou li dis : per estre pus porfaito,
Seguès bien cado jour, sans manqua lo retraito,
Se sobès pas lési prenez lou chopelet,

Possas-lou bien souben, que n'ojes lou cur net.
Bous donn'oco d'oqui per bostro penitenço,
Et monques pas d'ou fair'en touto counsciençó.
Nostro Cotin s'embo tout drech o soun houstal
Cromp'un grand chopelet, soupo bien coumo cal,
Biou quatr'ou cinq coupets, espér'onbe potiençó,
L'houro de lo retrait'et fa so penitençó.
Entenden lous clairous, lous tombours, tardo pas
O sègre lous souldats en embouèten lou pas.
Lou chopelet en man sans cesso poutinejo,
Et toutes, en riguen, cresou que poternejo.
Penden tres jours, Cotin, foguet oquél trimal,
Et lou pople risio, boutas, et coumo cal.
Es folo, disio l'un ; et l'aütro de pus bello
O crida : dios, Cotin, as perdut lo cerbello ?
Homes, fennos, efants en foulo rossemblats,
Lou bentré se tenioü tout riguen os esclats.
Mais la paüro Cotin, ormado de potiençó
Disio : chut, omits, chut, que faou mo penitençó.
Lous sinnes et lou rir'aümentabou toujours ;
Lou bruch que se fosio coubrissio lous tombours.
Bejen rir os esclats touto lo populasso,
Plègo lou chopelet, obondouno lo plaço,
Et chez-ello s'enbo tout en repouteguen ;
N'estufl'un boun coupet, se jaï tout reneguen.
Dourmiguet, cependen, jusqu'os o se que laübo,
Benguet moustra lou nas. Passo bite so raübo,
O lo gleïso s'enbo, dintr'ol coufessiounal,
Declar'ol coufessou que tout obio onat mal ;

Que malgre soun desir et malgre so coustenço,
N'obio pas pouscut fa touto lo penitenço.
Ocos focil'o fà, ce que bous aï dounat ;
Poudias countinua, l'i respond lou curat.
Saïque bous coutès d'ièou, riposto Cotinello ;
Me cridabon tout naüt : As perdut lo cerbello,
Lou chopelet en man, de sègre lous souldats ?
Oquel trait n'opporten qu'ol mounde que sou fats.
Et lous sinnes, lous crits toujours countinuabou ;
De coututs coumplimens daüs pertout me lonçabou ;
En me moustren ol det tout lou mounde risio ;
Per tene lou serious fasio ce que poudio,
Mais lou rire oümenten, porfaito, noun porfaito,
Aï loïssat lous clairous, tombours et lo retraito.
Bous aï pas dich oco, que benès me counta ;
Bous aï dich de beni cado jour escouta
Lous sermous que se foü, ce qu'oppelan retraito,
D'obure, ce se pot, lo countritiou porfaito ;
Bous coufessa souben per que bostres pecats
Et grosses et pitchous bous siagou perdounats.
L'ase bous fou, curat, poudias lou puléou dire,
Qu'otal oürio 'mpochat tout lou monde de rire
Prechas tant que boures et dimeng'et dilus,
Cado jour se boulès, m'ottropores pas pus.
Demouroraï chez-ièou, soulo, dins mo combretto ;
On me mous rebenguts possoraï tranquilletto.
Biouraï, pour lou repaou de mon Fredériski,
Caüque tossounodet de moun boun rikiki.
Un ser n'éstuflet tant, rosado sur rosado,

Qu'ol liech, lou lundeman, lo troubèrou tibado.
Et, quand oprès so mort, doban Dious poreguet,
Saï pas, per s'escusa, ce qu'ello l'i diguet,
Car èro sans foïçous et pas de tout crentudo ;
Obio soun franc porla, lo lenguo bien pounchudo.
L'io loung-tens qu'es ol traüc ; oco l'i diou b'ona ;
Car n'a pas fach mentiou de soï boure tourna.

Alexandre Neyrac.
FÉLIBRE AVEYRONNAIS

PIERRE

(FABLO)

Ero pel mitan dal iber.
I abio de nèu : Jeano-Mario 'n souer,
Soun pagnè d'uno ma, da l'autro la carbeno,
Régagnant soun oustal caminabo 'me peno.
En-t-arribant al Rec Peirous :
« Moun Dius, ount sara la palanquo ?
Se bei de touto part qu'uno surfaço blanco,
E le leit es proufound : countro-temps malhurous ! »
Se desespèro pas, pourtant, la bouno bieilho,
Dal ped rambo la nèu, tasto dal cat dal broc,
Truco, escoutan le sou, jutjant d'après le toc,
Pouncho, cerco toujour. . Patienço fa merbelho :
La plancho, gar lo 'qui, mès que de precaucius
Per beni sans encountre à la ribo oupousado...
Anfin, i es, e malgrè que siogue pla cansado

Partits le cor counten ame sas proubesius.
Al bout de dous ou tres cents passes
Rancountret un droullat, Pierre de Cougourdil,
Le boulguet aberti : « Bas cap al rec, moun fil ?
Le pount es dangerous, mefiso-te s'i passes.
— I siots passado, bous ! » respound galhardoment
Sans rebira le cap nostre boun garniment ;
Et de courre pus fort en seguiguent la traço
Que bricou per bricou de nèu noubèlo effaço.
S'abanturo d'abord à l'endreit denounçat,
Sans pou, déjà 's al miech... « Ai ! » l'esclop a glissat ;
Se biro tout d'un tros, dins la glaço s'amourro,
Mai bol arpatega, mai duroment s'ensourro,
Sans abança d'un punt quand a prou foulhejat
(Enrettesit, bensit, es le tout se respiro)
Que deu pensa, paure goujat !
La som i a le dessus... Mès qui dounc le peltiro ?
Uno ma l'a 'gafat pel founds dal pantaloun,
Uno bouès prounounço soun noum :
« Piere, esperpilho-te, t'ajudarei, couratje !
Te rebelharios pas d'aqui, paure mainatge. »
Pierre fa 'n effourcet, s'anausso sus un bras,
Se daicho trigoussa. Talèu qu'es à pourtado :
« Aro, balho la ma, zou ! t-en arrancaras ; »
Ajustet la Mario 'l platèu crampounado.
Bous poudets apensa s'anèroun douçoment...
Pierre ero degourdit, mès dins aquel moument
Se ten dreit que tout just, palpant coumo 'n ibrougno
Tant es sasit de fred, sans coumpta la bergougno

De se bese salbat per la fenno, siuplet !
A qui benio de manqua de respet ;
Encaro que per le refaire
Dal pagnè descoubert uno fiolo sourtits,
Qualquos gouttos de bi, car i 'n'abio pas gaire,
I ban calfa le cor... e la bielho sourits.
Pierre, counfus de sa lèdo counduito,
Enbers calqus qu'abio tant dé bountat
Sè proumettet, ço que d'ailleurs a pas ratat,
Que i arribario pas jamai pus dins la suito
De mespresa la paraulo d'un biel,
Ni d'i passa dabant sans quitta le capel.

C.-J. Rogues

A DALAYRAC

De toun celebre noum, Muret gardo l'imatge,
As immourtalisat le sol de la citat,
La Françe gardara coumo un bel heritatgé
Ajamay tas cansous per la poustéritat.
You beni dépaousa fidelomen l'oumatgé
Recouneyssent al noum de l'Unibersitat
As pes de nostre idole en bers dins le lengatgé
C aressent et flourit de la maternitat.

Ad. Blandignère

Rapport

SUR

LE CONCOURS

AS FELIBRES COUROUNATS

Messius, d'èstre jutje è partido
N'èy pay boulgut subi l'affrount,
Alabets, me grattant le frount,
Ey pregat ma muso espaourido
De caousi per me remplaça
Un ome de cor è de tèsto ;
Gna ta paou que n'aougen de rèsto
Qu'abioï grand poou d'en pas trouba ;
M'en cal un !.. Ount diable pot èstre ?
Isauro dits : Pren Balery.
Dempèy lountemps l'èy noummat mèstre
Coumo Baour è Goudouli.
Mès, per malhur, dins la mountagno
Balery, sans nous dire adiou,
Es anat passeja la cagno
Que toumbo del cèl en estiou ;
De l'abe perden l'abantatge,
Mès pla souben es arribat
Qu'à defaous de l'esprit d'un sagé
An troubat bou l'esprit d'un fat.
Sul cop aquel fat se presento,
Sans apprest, coumo per hasard,
Rimur que la ruquo tourmento
E qu'a pres le noum d'Isambart ;
Taleou qu'a sapiut la noubèlo,
Le pouèto pretentious
A cridat d'un toun glourious :
— « Jutjarey touto la sequèlo

Des estroupiats de cerbèlo,
Soun un felibre des millous,
De las rimos abarejados
Saourey debrouilla las pençados
E las espigos de las flous.
Ba pla, paourot ; ta bouno mino
Ambe toun esprit à l'enbers
Te ban fa toumba su l'esquino
Dus cens quinze pèços de bèrs.
Isambart, la caouso es siguro,
Accepto sans ruffi les pots
Cargo de rimos è de mots
Qu'un aoutre troubayo tant duro,
Qu'aban de fini l'abanturo
Se seyo repaousat tres cops.
Es dounc un touquat que Lebèro
Caousis per fa soun bounimen ;
Se gagnats pas al cambiomen,
Le gardarets coumo uno pero
Pel la set d'un aoutre moumen.
Anen, entourats la tribuno
D'un ome que sans countrodit
Diou estre toumbat de la luno
Puisque n'a pas jamay mentit.
De pareillo bouno fortuno,
Messius, remerciats le cèl
E rendets à la Proubidenço
Ma graciouso reberenço
Qu'accoumpagno un cop de capèl.

Bitor Lebèro.

ATHÉNEE DES TROUBADOURS

RAPPORT

Sur le grand Concours annuel patois ouvert le 15 avril 1888 et clos le 15 juillet suivant.

COMPTE RENDU

Par ISAMBART le TOQUÉ

Membre du groupe des dix Troubadours.

Je suis furieux, on le serait à moins ; abandonné, sous prétexte de villégiature, par des collaborateurs fainéants dont l'indigence intellectuelle suffirait à peine à les entretenir dans leur vanité, s'ils n'étaient de ceux qui savent se contenter de peu, je me vois, sans aide et sans appui, réduit aux ressources précaires de mon esprit tourmenté par le vent du sud, et je me demande si le nourrissant de légères satisfactions et de lourdes flatteries il sera capable de résister au choc dont il est menacé ; une douche prise à propos me fait pencher du côté de l'affirmative et je me décide enfin à le laisser tomber en garde contre l'ennemi.

Je promène ma lorgnette dans toutes les directions ;

je vois bientôt s'avancer vers moi une armée de 23,748 vers divisée en 215 groupes, venus des départements voisins et du nôtre : Ariège, Aude, Bouches-du-Rhône, Dordogne, Aveyron, Hérault, Lot, lesquels départements sont précédés de l'Espagne à qui par bienséance ils ont cédé le pas.

Tous ces champions de la lyre patoise sortent de la lice poétique, d'où je m'étais prudemment écarté pour n'avoir ni à féliciter les vainqueurs ni à consoler les vaincus ; aujourd'hui le comité d'examen se venge cruellement de mon absence en me dépêchant un nombre de fous capables de me faire envier la raison.

Ces pacifiques guerriers viennent tour à tour déposer entre mes mains les notes dont ils ont été l'objet de la part de mes confrères ; la chose faite, ils poussent en chœur ce cri formidable qui représente un monde de récriminations et de rancunes : RAPPORT !!.... Ma tête s'égare, mes yeux se brouillent, j'entends les filles de la Vanité danser au bruit des crécelles, je vois l'orgueil, l'irréconciliable orgueil, battre la mesure au milieu d'une foule de guimbardiers qui se disent tous les dignes enfants de la lyre ; alors m'apparaît, enveloppée dans son manteau de deuil, la Raison, la froide Raison. Sur son visage mélancolique erre un triste sourire. Toqué, me dit-elle, ta brutale franchise te rapproche par trop de moi, je crains que tu n'achèves de me compromettre ; toujours méconnue et dénaturée par la foule influente

des hypocrites, je me suis réfugiée dans l'esprit des fous où j'ai trouvé jusqu'ici un aliment qui a suffi à mon existence ; ne m'oblige pas, ô Isambart ! à quitter ce dernier asile, car il laisserait dans ton cerveau un vide que tu ne pourrais combler que par des mensonges indignes de toi. Si je te tiens ce langage, c'est que je me sens tourmentée dans ton logis par le bavardage d'une multitude de considérations auxquelles tu sembles ne pouvoir te résoudre à imposer silence : seras-tu de force à donner un démenti aux prétentieuses allégations que la vanité oppose toujours au mérite craintif afin de lui arracher sa part de gloire ?

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

> Oui, cruelle Raison, courez fermer la porte,
> Qu'aucun des Lauréats de ce concours ne sorte
> Sans jurer que ses vers, éclos je ne sais où,
> Sont dignes de prétendre au jugement d'un fou.

Ici, les visions passent, mais les 215 manuscrits, sur lesquels je m'étais endormi à poings fermés, restent ! — Il faut bien, bon gré malgré, que je me décide à vous entretenir des 48 pièces, œuvres de 27 auteurs, désignées par le comité comme constituant la fleur du panier ; à la suite de ces favorisés du moment marchent encore allègrement 53 champions qui n'ont pas moins produit de 103 pièces de vers. Soit en tout 80 rimeurs pour 151 poésies ; il n'a donc été écarté de la lice que 64 concourants à qui les examinateurs ont voulu épargner la honte d'une défaite.

Avant de commencer le compte rendu, j'ouvre,

pour me donner du cœur, le livre d'or du congrès des félibres d'Aquitaine, dont la réunion a eu lieu à Foix le 18 mai 1886, à l'occasion d'un concours de philologie et de littérature romanes, organisé par la société ariégeoise des sciences, lettres et arts, dont M. Louis Lafont de Sentenac est le directeur.

Il faut que l'amour du sol natal et du dialecte héréditaire parlent bien haut aux cœurs des félibres pour que leur enthousiasme se traduise par des manifestations aussi significatives.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les documents groupés dans le livre d'or par M. de Sentenac, pour comprendre combien la prospérité du félibrige est désormais assurée avec des défenseurs de cette force.

Les Noëls de l'Ariège mentionnés dans notre dernier grand concours français constituent un travail de recherche des plus remarquables ; lorsqu'on a parcouru ce livre avec toute l'attention qu'il sollicite, on se demande par quel miracle d'infatigable persévérance M. Lafont de Sentenac est parvenu à le composer.

La période romane, après avoir duré trois siècles, s'éteignit vers la fin du XIIIe ruinée par les différents dialectes auxquels elle avait donné naissance ; les troubadours nomades vécurent longtemps des richesses qu'elle leur avait léguées, les distribuant çà et là en chants guerriers. Les noëls furent alors de siècle en siècle en grande vogue ; chaque érudit, tant soi peu poète, tenait à grand honneur à composer le sien

qui ne s'imprimait guère ailleurs que dans l'esprit du peuple, et celui-ci le plus souvent en dénaturait le sens. C'est au milieu de ce cahos des traditions populaires que M. Lafont de Sentenac a dû puiser les richesses poétiques qu'il a su rajeunir pour en former un bouquet des plus gracieux.

Toutes les maintenances du félibrige doivent un tribut de reconnaissance à M. de Sentenac, et c'est avec la plus grande satisfaction que l'Athénée des Troubadours lui paie le sien.

Est-il, en matière de poésie, de cause si bien plaidée que par soi-même? Evidemment non! Partant de ce principe et désirant multiplier les citations le plus possible en leur laissant une large place dans le journal, notre compte-rendu sera fait sous forme de défilé et aussi rapidement que possible.

Ce n'est pas sans discussion que *L'hiber : caouso trédélugo*, romance dédiée à M. Monnereau, chef de musique au 50e de ligne, a valu à son auteur, M. Firmin Dupré, le grand prix du concours, une médaille d'or. M. Levère, convaincu de la valeur réelle de cette poésie, s'est attaché à en souligner les passages les plus saillants ; il est parvenu à convaincre les moins susceptibles d'être convaincus que, sous le triple rapport de l'originalité du style, de la délicatesse exquise de l'harmonie et de l'élévation de la pensée, l'œuvre de M. Firmin Dupré méritait la distinction dont elle a été l'objet ; j'espère que les

lecteurs, juges en dernier ressort, ne seront pas d'un avis contraire.

Ne cherchez plus la vraie poésie alliée à une modestie non moins vraie, car le comité l'a trouvée gracieusement personnifiée par Mlle Maria Vergé, de Varilhes (Ariège).

L'esprit de cette muse domine les sites pittoresques qui l'inspirent ; tous les genres de poésie lui sont également familiers ; spirituelle et gaie dans ses deux pièces : *la Capilléto* et *Une Abenturo dé Fouychinou*, elle passe sans rien perdre de ces deux qualités à la note satirique dans une poésie qu'elle intitule : *las Fillos dé Satan* ; ces filles, auxiliaires incorrigibles de la médisance, y sont fustigées d'importance ; la portée morale de cette critique à l'emporte-pièce aurait suffi pour mériter le *premier* prix à son auteur, s'il ne se fût montré plus digne encore de l'obtenir dans les sentiments exquis qui débordent de *Mous bint ans*, *l'Ariégo* et *l'Arribado del Printens*.

Le premier prix, médaille d'argent grand module, constitue donc à mon avis une récompense bien au dessous du mérite poétique de Mlle Maria Vergé.

Mme Gélade Dorothée, née Sarrebressolles, directrice de l'école des filles de Carbonne, a enlevé d'emblée le 2e prix médaille d'argent grand module, par la production de deux poésies également remarquables : *Al patouès* et *Trés Farsos dé Goudouli* : « A MM. Guillermin et Joseph Boubes de Cugnaux. » Le

comité d'examen, en accordant la préférence à la première de ces pièces, a voulu surtout encourager les sentiments vraiment patriotiques qu'elle exprime si bien ; Mme Gélade aime la poésie et la cultive avec succès, je ne puis que l'engager à marcher dans cette voie qui est celle des cœurs ardents et des grandes âmes.

M. Léon Bertrand, de Castres, félibre languedocien, est doué d'un véritable talent ; vrai praticien de la lyre patoise, il n'aborde que des sujets dignes de son mérite. Dans son poème : *la Mort del drac*, il s'élève éloquemment contre la crédulité fanatique de certains campagnards qui en sont encore à croire aux maléfices des sorciers ; convaincu de la nécessité de convaincre, il abat d'un coup de fusil, sous les yeux d'une famille qui se croit victime du sort que lui a jeté un possédé du diable, le serpent qui tarit les mamelles des vaches. De là, conversion des incrédules et triomphe de la vérité. *L'ase delaïssat*, du même auteur, est une peinture touchante de l'abandon de la vieillesse par les cœurs inaccessibles à la reconnaissance. M. Léon Bertrand tourne ses vers de main de maître ; on y trouve du trait, de l'harmonie mêlée à beaucoup de morale et de sentiment. En lui décernant une médaille d'argent grand module, le comité a rempli un acte de justice littéraire auquel je ne puis qu'applaudir des deux mains.

Resurrection del grand Goudouli, *Toun auroro*, *A ma pupillo cherido* et *Barcarolo* composent le

bagage poétique avec lequel M. Justin Cuq, félibre toulousain, se présente aux examinateurs de l'Athénée des Troubadours, qui n'ont que l'embarras du choix, car ses trois poésies se valent : si la première est écrite avec esprit, la seconde est un modèle exquis de sentiment paternel. Quant à la troisième, je la citerai afin que mes lecteurs soient convaincus aussi bien que moi que la médaille d'argent grand module accordée à M. Justin Cuq est on ne peut mieux méritée.

Joseph David, de Cette, félibre languedocien classé parmi les maîtres, obtient une médaille d'argent grand module que le comité d'examen aurait eu mauvaise grâce à lui marchander, car sa poésie *lous Merlussiès* est un petit chef-d'œuvre d'esprit et d'originalité ; je le félicite pour ma part d'avoir l'heureux privilège de pouvoir mettre tant de brillante imagination au service de la rime et de la raison.

C'est encore un maître, M. Alfred Rottner, mainteneur du félibrige à Cournonterral (Hérault), qui aborde le comité d'examen avec une bouffonnerie provençale intitulée : *li Saoutaïre*, dans laquelle il a dépensé autant d'esprit qu'il en faut pour faire rire à gorge déployée et pour obtenir une médaille d'argent grand module.

M. C. P. Bastide de Clausel, félibre mainteneur, surchargé des couronnes académiques de tous les pays, a voulu ajouter à ses lauriers poétiques la médaille d'argent grand module que lui accorde le

comité d'examen de l'Athénée des Troubadours pour sa spirituelle poésie : *lou Capel de Françouès*, ce chapeau magique qui siérait à ravir à la plupart des maris et resté toujours le même en dépit du temps, a pris, grâce au talent de M. de Clausel, une tournure admirable de grâce et de gaieté ; sa forme est parfaite, et, vu la circonstance, il ne pèche même pas par le fonds.

M. Ollivier de la Tour d'Aïgues, publiciste distingué, résidant à Aix (B.-du-Rhône), s'étonnera, sans doute, de n'avoir obtenu dans notre concours qu'une médaille d'argent grand module ; si le comité d'examen n'eût vu dans l'œuvre poétique de M. Ollivier : *l'Ezclussi dè souleou imitat de Lafontaine*, que les traits piquants savamment distribués, les situations excentriquement divertissantes et la verve gauloise dont l'originalité joyeuse semble avoir été puisée aux meilleures sources de l'esprit, il n'eût pas manqué d'accorder le premier prix à son auteur ; mais les côtés saillants de ce poëme sont empreints d'un abandon tellement licencieux, que tout en les reconnaissant nécessaires à l'homogénéité du sujet, il a dû ne s'inspirer, pour rendre son jugement, que du mérite de la forme, tout en laissant dans l'ombre les parties graveleuses du paysage.

M. C. J. Rogues, instituteur à Ribaute (Aude), est l'auteur d'une fable intitulée : *Pierré*, qui contient un enseignement d'une moralité délicieusement exprimée. En lui accordant une médaille d'argent grand

module, le comité d'examen s'est associé au sentiment louable qui a guidé la plume de M. Rogues ; c'est ainsi que j'aime à voir la poésie s'exercer savamment dans le domaine de la morale publique d'où trop de gens s'écartent aujourd'hui.

C'est par une médaille d'argent grand module que l'Athénée des Troubadours récompense les mérites de M. E. Lamourère, instituteur à Gensac-St-Julien (Haute-Garonne). Ce jeune poète a mis dans ses deux poésies : *A l'Enfidello* et *A ma Dounzélo Marie R...*, tout ce que l'âme peut contenir de sentiment poétique et d'incisive morale ; je citerai la première de ces deux pièces, le lecteur jugera.

La dernière médaille, celle de bronze, est accordée à M. Bernard Bressolles, félibre toulousain, que trois poésies : *Salut, noblo citat, Dus poutous* et *le Printens* recommandaient aux examinateurs de l'Athénée. M. Bernard Bressolles appartient à la famille des poètes ouvriers, qui, en dehors de leur rude labeur, utilisent leurs loisirs en cultivant les muses ; encourager de telles tendances, c'est ennoblir le travail et prouver que la poésie dispense fraternellement ses faveurs au plus puissant comme au plus humble.

Mentions Très Honorables

Ce n'est pas toujours le mérite qui fait défaut aux récompenses, hélas !... je suis bien forcé ce convenir que cette fois les médailles distribuées ont fait dé-

faut à bon nombre de ceux de nos concourants qui les auraient bien méritées ; douze médailles à répartir entre tant de félibres, qui ont fait assaut d'esprit et de talent dans les divers sujets traités, ne pouvaient suffire ; il a pourtant fallu s'en contenter pour cette année ; je ne puis qu'affirmer que dans l'esprit des membres du comité d'examen, les mentions très honorables qu'il a décernées ont été élevées au niveau des premières récompenses.

Saluons d'abord un jeune poète ariégeois M. François Escaich, sergent de recrutement à Foix, qui ouvre brillamment le défilé de cette deuxième catégorie de félibres qui n'a pu trouver place dans la première. N. Escaich a traité quatre sujets avec un entrain lyrique fort remarquable ; la satire est, paraît-il, sa note dominante ; il le prouve dans sa pièce : *Poulitessos d'un burocrato* aussi bien que dans celle qu'il intitule : *Un ibrougno deygrisat,* ce qui ne l'empêche pas de se retremper, à l'occasion, dans les sources sentimentales de la poésie, comme il l'affirme éloquemment dans son hommage enthousiaste : *A l Patouès* et dans son : *Sounet dédiat as félibrés dé Fouych.* Je félicite chaleureusement M. Escaich sur son talent et je le laisse à ses douces rêveries pour vous présenter :

M Jacques Cazaux, tailleur à Ausson, canton de Montréjeau (Haute-Garonne), un félibre qui, en dépit de ses obligations professionnelles, a trouvé le moyen de décrire en vrai poète les terribles épisodes de

l'inondation du 13 juin 1883, dont il a été le témoin oculaire et par conséquent l'une des victimes ; les descriptions dramatiques abondent dans ce poème et sont fort émouvantes ; il a comme tailleur revêtu cet événement d'un habit de deuil dont la coupe olympienne serait à coup sûr adoptée par les dieux, s'ils ne trouvaient plus commode et moins coûteux de s'envelopper de nuages. Je cite les quatre derniers vers de cette belle poésie afin de prouver à mes lecteurs que M. Cazaux ajoute à ses brillantes qualités de félibre une modestie qui lui fait le plus grand honneur :

« Bous pregui, chers lectous, n'aquesto circoustenço,
De m'accourda, surtout, un bricail d'indulgenço,
Car qué bous diguérey : qu'ey het so qu'ey sabut ;
E sé m'y soy troumpat, qu'ey Diou qu'ag a boulut. »

L'esprit se repose agréablement sur le gracieux assemblage des fleurs poétiques en langue d'oc, que sous sous ce titre : *Un Pauc de tout* nous offre M. J.-L. Alquier, directeur de la *Revue de l'Aude*, non avec l'espoir de conquérir un prix, mais avec l'intention fraternelle de donner de l'émulation aux jeunes. Je détache de ce bouquet d'où s'exhalent les parfums les plus délicats de l'esprit, d'abord *Ço qué Dius a fait es pla fait*, puis : *la Noubèlo mounédo*. Je crois que ces deux citations suffiront pour éclairer mes lecteurs sur le réel talent de M. Alquier.

M. Marcel Jouffrau, félibre du département du Lot, est doué d'un talent poétique indiscutable. De sa première pièce : *la Flou mouillado dé rousado* s'ex-

halent les parfums de la plus exquise tendresse ; quoi de plus suave en effet que le refrain de cette romance :

« Aquello roso l'ey troubado,
En plourent aquesté mati,
Touto mouillado dé rousado
Din l'herbo sul bord del cami. »

Mais c'est surtout dans son poème *lous Tourmens d'uno mayre* que M. Marcel Jouffrau a mis ce souffle puissant du génie que la poésie ne dispense qu'aux âmes d'élite ; rien de plus touchant et de plus navrant à la fois que cette peinture des tourments d'une mère qui, penchée sur le berceau de sa fille expirante, semble vouloir disputer au ciel même le droit de lui ravir cette ange ; avec quel accent de poignante douleur s'exhalent les plaintes de cette pauvre femme près du corps inanimé de son enfant dont la bouche bégayait des mots d'espérance et qui, touchée des larmes de sa mère, essayait de la consoler par un sourire ! J'affirme, n'en déplaise au comité d'examen, que M. Marcel Jouffrau méritait mieux qu'une mention très honorable ; c'est une erreur à réparer pour ne pas dire une injustice.

M. Louis Lamourère, félibre de la Haute-Garonne, dans une pièce de vers intitulée : *Mirmili lé paousur*, fait une peinture assez bien réussie du type efféminé qui, après trois ou quatre dénominations successives, nous est resté sous celles de *gommeux* et de *cocodès ;* les vers de M. Louis Lamourère ne manquent pas d'originalité, mais il s'en dégage comme

un sentiment mal déguisé de rancune qui peut être fort légitime mais qui les rend trop personnels.

L. Louis Roques a fait un songe qu'il a intitulé : *Qu'és-acos ?...* ce jeune félibre toulousain a mérité des encouragements et les a obtenus ; j'espère qu'il ne s'en tiendra pas toujours aux rêves et qu'il produira bientôt quelque charmante réalité.

Un bon patriote, s'il faut l'en croire sur parole, c'est M. Emilien Cunnac, du département du Tarn, qui dans sa poésie : *sur la Frountièro,* exprime à nos deux sœurs l'Alsace et la Lorraine des sentiments vraiment français : c'est surtout pour l'encourager dans cette voie que le comité l'a récompensé.

M. Josselin Gruvel est le félibre populaire par excellence, il jette, ce qui prouve qu'il en a de reste, son esprit à travers les rues et le ramasse qui veut. Il est venu bien tard frapper à la porte du Temple des Muses, qui l'ont, tout d'abord, accueilli par une grimace, car Gruvel a dépassé l'âge où l'on charme le sexe faible, mais sa franchise, sa joyeuse humeur et sa modestie ont fini par capter les neuf sœurs qui, tout en lui riant au nez, lui ont lâché quelques heureuses inspirations.

L'azé qué Réguinno en est une que l'Athénée des Troubadours a récompensée sans regimber. En attendant d'avoir du talent, ce qui ne peut manquer de lui arriver, M. Gruvel a de l'entrain et de la gaieté, c'est beaucoup pour un débutant.

C'est par une romance, *Roussignoulet,* pleine de

sentiment et de mélancolique harmonie que M. Victor Batut, félibre du Tarn, a mérité la mention très honorable qui lui a été décernée ; ce jeune poète a peut-être eu le tort de traiter un sujet un peu suranné sans songer à le rajeunir par quelques traits nouveaux ; quoi qu'il en soit, il me paraît de force à se risquer dans le domaine de l'originalité, et je l'y engage vivement.

M. Alexandre Neyrac, félibre aveyronnais, fait sa cour aux neuf Muses avec un égal succès. Pétillant d'esprit, dans *lo Rétraito, pouémo coumiqué*, il se montre dans : *lou Mes dé Mai*, à la hauteur de la gracieuse harmonie qu'exigent les vers à Chloris. Plus loin *lou Soulenço*, ou la mission, révèlent ses aspirations religieuses, et ce tribut payé à l'amour divin, le poète, dans sa chanson à *Janetoun*, rend à l'amour profane un hommage on ne peut plus gracieux : d'où je conclus que M. Alexandre Neyrac a bien mérité la récompense qui lui a été décernée.

Arrivé après la clôture du concours et des récompenses *sonnantes*, M. Adrien Blandignère, félibre de Toulouse et autres lieux, n'a pu, malgré son mérite attesté en termes redondants par toute la presse locale, obtenir autre chose qu'une mention très honorable. Pourtant sa romance : *T'aymi Margaridou*. et son *Acrostiche à Dalayrac*, lui eussent valu une médaille, s'ils se fussent présentés en temps utile au comité : M Blandignère, qui marche courbé sous le poids écrasant de ses nombreux succès, se consolera

de ce contre-temps : ce ne sera pour lui que partie remise.

Une pièce de vers en langue espagnole, œuvre d'Eugénio Carré : *A Fraternitade dos poblos*, clôture brillamment la série des mentions très honorables décernées à la poésie. Ce poète enthousiaste de la fraternité des peuples exprime en termes chaleureusement éloquents le désir de voir bientôt résolu le grand problème de solidarité humaine rêvé par les poètes humanitaires de tous les temps ; je ne puis qu'applaudir aux nobles sentiments d'Eugénio Carré, bien que son rêve me paraisse ne devoir, hélas ! jamais se réaliser.

Deux nouvelles en prose patoise, également remarquables, nous parviennent du département de la Dordogne ; l'une, *las Douas istorias de Pinçodret*, est due à la plume exercée de Mlle Elise de Lage, de Périgueux ; l'autre, *l'Istorio dé Jandilhou*, est l'œuvre de M. Gérard Raynaud, d'Excideuil, qui, en fait d'esprit et d'originalité, se maintient au niveau de sa concurrente.

Pinçodret est un campagnard dont le physique grotesque sert mal l'orgueilleuse et naïve pusillanimité ; deux mésaventures de chasse, lièvre et perdreau, forment le fond d'une histoire comique qui obligerait à se tenir les côtes le lecteur le moins accessible à la gaîté. On voit d'ici tout le parti que Mlle Elise de Lage a dû tirer de son type et de toutes les situations burlesques auxquelles, avec son ima-

gination inventive, elle a pu le mêler ; l'incident du lièvre est fort piquant : grâce à l'adresse d'un tiers survenu à propos, l'animal est, à l'insu du chasseur maladroit, étourdi du coup qu'il vient de tirer, abattu, enlevé et livré aux mains de la cuisinière, où Pinçodret, survenant les deux mains appuyées sur les parties endommagées par l'officieux inconnu, le retrouve prêt à être mis en civet et reste convaincu de son habileté de tireur.

L'Istorio dé Jandilhou est une piquante mise en action de ce dicton populaire : *La fin justifie les moyens*. Jandilhou, un vieux campagnard de la bonne école, aime à raconter les histoires de sa jeunesse, et il choisit naturellement celle qui a laissé dans son esprit les plus agréables souvenirs ; il fait le récit aux jeunes gens qui l'entourent à la veillée, durant une rude soirée d'hiver, des incidents qui précédèrent son mariage, il raconte comment, en dépit de sa gaucherie et de ses manières naïves, il parvint à damer le pion à deux loustics de campagne, qui lui disputaient la main de Marie, en embrassant bien fort et à deux reprises cette dernière à l'issue d'un repas, pendant que ses rivaux sans défiance étaient au dehors en train de compter les étoiles. Le dialecte patois donne à cette nouvelle un attrait de pittoresque originalité que le français serait impuissant à traduire. Je ne puis donc rendre que très imparfaitement l'impression favorable que j'ai ressentie à la lecture de l'œuvre charmante de M. Gérard Raynaud.

Bien que le côté comique semble dominer dans ces deux nouvelles, on y découvre un fonds de moralité qui n'échappe pas au lecteur attentif. Mlle Elise de Lage, aussi bien que M. Gérard Raynaud, ont fait, sans trop s'en douter peut-être, un rapprochement entre les mœurs campagnardes d'autrefois et celles d'aujourd'hui, et certes la comparaison ne tourne pas à l'avantage de ces dernières ; c'est là qu'est l'enseignement.

Mentions honorables et Mentions simples.

Je groupe les lauréats qui ont obtenu des mentions honorables ou des mentions simples ; ces félibres au nombre de 53, la plupart inexpérimentés dans l'art d'écrire, se sont pourtant recommandés à divers titres à la bienveillance du comité d'examen, qui a cru devoir les encourager en publiant leur nom dans *l'Echo des Trouvères*.

Ecrire sous l'influence d'une chaleur torride, n'est-ce pas s'exposer, même en traitant les sujets les plus légers, à commettre les plus lourdes bévues ? Evidemment oui. Que devient alors le malheureux fou qui, par un temps pareil, accepte l'accablante mission de dire sérieusement aux lauréats d'un concours poétique tout ce qu'il pense de leurs sublimes divagations ?

Il devient ce que je suis devenu, c'est-à-dire incapable, après quinze pages d'un rapport que désavoue-

rait, à coup sûr, le plus humble des gardes champêtres, de pousser plus loin son dévouement à la cause du félibrige ; aussi vais-je clôturer au plus vite ce compte rendu en vous criant : Fasse le ciel que je ne sois jamais obligé d'en écrire un semblable.

De Verlieu, qui vient d'entrer dans mon cabinet, me dit à l'oreille : — Comment, c'est ainsi que tu prends congé des lauréats ? — Oui, mon cher, c'est la bonne manière, ils reviendront, parce qu'ils ont à espérer de moi plus d'agrément qu'ils ne sauraient m'en procurer.

Ce qui ne m'empêche pas, chers félibres, de vous tirer ma révérence en vous disant au revoir.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAIRE
DROIT
ET
LETTRES
RUE DE L'UNIVERSITÉ
TOULOUSE

ATHÉNÉE DES TROUBADOURS

ORGANISATEUR

DE DEUX GRANDS CONCOURS ANNUELS INTERNATIONAUX

(ANGLETERRE, ITALIE, ESPAGNE, BELGIQUE)

LE PREMIER DE PROSE ET DE POÉSIE FRANÇAISE
LE SECOND DE POÉSIE EN LANGUE D'OC

Fondé à Toulouse par un Groupe de dix Troubadours ou Trouvères

SOUS LA DIRECTION

De M. Victor LEVÈRE

Rédacteur en Chef de l'*Echo des Trouvères*,
Journal fondé à Toulouse en 1866,
Ancien membre correspondant de l'Académie des Poètes, à Paris,
Lauréat de l'Académie des Jeux-Floraux

Avec le concours de M. Léon VALÉRY, maître ès-jeux floraux

DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES

ET PROGRAMME DES CONCOURS

ARTICLE PREMIER. — Dans le but de concourir à l'œuvre moralisatrice à laquelle se dévouent les gens de bien, l'*Athénée* s'est donné pour mission d'encourager de son mieux la culture de la poésie et des belles-lettres.

ART. 2. — L'*Athénée* fait appel à tous les littérateurs ; il se fera un devoir d'accueillir avec bienveillance les *poètes de talent* aussi bien que ceux dont les essais seraient susceptibles d'être modifiés ou corrigés, estimant qu'en matière de *poésie la moindre manifestation*

doit être encouragée; les hommes de mérite qu'il aura groupés autour de lui seront, à cet effet, offerts comme autant de modèles à suivre à l'intéressante pléiade des débutants.

L'*Athénée* donnera la plus grande publicité possible aux pièces qui lui paraîtront devoir être répandues ; il engage les jeunes à ne pas se laisser décourager par un premier insuccès qui, le plus souvent, stimule le zèle poétique et met en jeu les cordes de l'amour-propre.

ART. 3. — L'*Athénée* se compose des quatre groupes suivants :

1er *Groupe des Dix Trouvères ou Troubadours et de leur 15 suppléants.*

2e *Groupe des Troubadours sociétaires* en nombre illimité.

3e *Groupe des Protecteurs et Amis des Lettres.*

4e *Groupe des Cinq mis hors Concours.*

ART. 4. — Le titre de *Membre des Dix*, nombre qui ne pourra être dépassé, sera accordé aux concourants qui s'en seront rendus dignes par leur talent littéraire ; les poètes méritants qui ne pourraient y trouver place attendront, dans le deuxième groupe, que des vacances se soient produites parmi les *Dix*.

ART. 5. — Pour être admis à faire partie du deuxième groupe des Troubadours, il suffira d'adresser au directeur de l'*Athénée* une pièce (prose ou poésie), qu'il soumettra à l'examen du Comité du groupe des *Dix*, lequel statuera sur l'admission ou le rejet du candidat.

ART. 6. — Dans le troisième *groupe des Protecteurs et Amis des Lettres* seront admises de droit toutes les personnes qui auront encouragé l'Œuvre, soit par *des dons effectifs, soit par une propagande justifiée.*

ART. 7. — Après l'obtention de trois premiers prix,

les concourants sont mis hors concours et passent dans le quatrième groupe des cinq.

ART. 8. — L'*Athénée* sera représenté, autant que possible, en France et à l'Etranger, par des poètes qui prendront le titre de *Troubadours Correspondants*. Ils recevront, à cet effet, un diplôme spécial.

ART. 9. — *Deux grands Concours de poésie* seront ouverts chaque année, l'un, pour le français, du *premier décembre au dix mars suivant* ; l'autre, pour le patois ou langue d'oc, du *quinze avril au quinze juillet suivant*. Les résultats de ces concours seront publiés à bref délai.

ART. 10. — L'*Athénée* laisse libres toutes les inspirations en prose ou en vers ; il admet tous les sujets, *sans distinction* de genre, à l'exception toutefois de ceux qui dans l'intérêt d'une coterie quelconque auraient trait à la politique ou à la religion. L'*Athénée* admet les pièces couronnées dans d'autres concours, estimant que l'auteur d'une poésie a le droit d'exiger d'elle tout ce qu'elle peut lui procurer de satisfaction en échange de la peine qu'il s'est donnée pour la composer et que ce serait rabaisser le Pégase olympien que de ne pas lui accorder un privilège égal à celui dont jouissent nos terrestres coursiers qui ont le droit de se présenter à tous les concours hippiques et d'y remporter autant de prix que leur agilité leur permet d'en obtenir.

ART 11. — Nulle limite n'est imposée aux auteurs pour le développement de leurs sujets. Chaque composition sera classée, après examen, selon la valeur qui lui aura été attribuée par *le Comité des Dix*.

ART. 12. — Les prix consisteront en *médailles d'or, d'argent et de bronze*, auxquelles s'ajouteront *des diplômes de divers degrés*, ainsi que les *Prix* qui auront été fondés par des amis de la poésie.

Indépendamment de ces récompenses, diverses mentions, appuyées d'une attestation en forme de diplôme,

pourront être décernées aux concourants ; de plus, certaines compositions jouiront du bénéfice de l'insertion dans le journal l'*Echo des Trouvères*, organe de l'*Athénée des Troubadours*.

ART. 13. — Une magnifique couronne de vermeil est offerte par une personne qui se voile modestement sous le pseudonyme d'*Evelina*, muse de la Loire, au poète qui, sur un sujet de son choix, aura produit la meilleure élégie.

ART. 14. — Une médaille d'argent, offerte par un anonyme, sera décernée à l'auteur de la meilleure composition en vers ou en prose, n'excédant pas 70 lignes sur ce sujet : *Sanglots et éclats de rire*. La volonté du donateur est que ce prix soit surtout décerné au concourant qui aura su donner le plus de relief à l'antithèse, c'est-à-dire dont la pièce paraîtra la plus susceptible de provoquer l'hilarité après les larmes.

ART. 15. — Le porte-plume et porte-crayon à calendrier perpétuel, en argent massif, offert comme prix par M. Etienne Peyre, orfèvre à Milhau (Aveyron) sera décerné chaque année à l'auteur de la meilleure poésie sur un sujet imposé.

ART. 16. — Des soirées littéraires, où seront lus les ouvrages des lauréats, seront organisées par les soins du *groupe des Dix et de leurs suppléants*.

ART. 17. — **Conditions des deux Concours.** Adresser, du 1er *décembre au* 1er *mars suivant, les pièces lisiblement écrites sur le recto de chaque page, et accompagnées de la signature et de l'adresse de l'envoyeur*, à M. le directeur de l'*Athénée des Troubadours*, à Toulouse.

ART. 18. — Chaque manuscrit comporte l'envoi de *un franc* pour droit de concours.

Ce versement est justifié, dépassé même, par les frais de correspondance et le service gratuit à chaque

concourant de l'*Echo des Trouvères*, journal organe de l'Athénée des Troubadours, durant toute la période des grands concours, c'est-à-dire pendant plus de trois mois.

ART. 19. — Les manuscrits ne seront pas rendus ; toutefois, on exceptera de cette mesure *les ouvrages de longue haleine* qui auraient été remis sous condition de renvoi aux frais de leurs auteurs ; il est expressément recommandé de joindre un timbre d'affranchissement aux lettres comportant une réponse. Toutefois si cette formalité était négligée l'Athénée ne se croirait pas moins obligé envers son correspondant.

ART. 20. — Sous ce titre : *Trouvères et Troubadours*, pourraient être publiées en un volume collectif, imprimé sur papier de luxe, les pièces couronnées ou mentionnées dans le concours ; ce projet sera chaque année l'objet d'une demande aux intéressés, qui décideront de sa réalisation ou de son ajournement.

ART. 21. — **Cotisations.** Le groupe des *Dix* s'impose une cotisation annuelle de 20 francs, celle des dix suppléants est facultative.

Celle du *groupe des titulaires* reste fixée à 12 francs.

La cotisation du *groupe des Protecteurs et Amis des Lettres est, comme celle des suppléants, facultative.*

Le groupe des *Cinq* n'est obligé à aucun versement.

ART. 22. — *Chaque adhérent à l'Athénée des Troubadours* recevra sans retard le *diplôme* se rattachant au titre qui lui aura été attribué.

ART. 23. — Afin de donner de l'émulation aux jeunes, l'*Echo des Trouvères*, organe de l'*Athénée des Troubadours*, ouvrira des concours trimestriels à partir du 1er janvier 1889, soit dans la première quinzaine de chaque trimestre.

Les manuscrits destinés à ces concours devront être accompagnés d'un droit de 1 fr.

Des médailles d'argent et de bronze, ainsi que de petits diplômes ou certificats, seront délivrés aux lauréats : un abonnement à l'*Echo des Trouvères* dispensera les concourants de toute cotisation.

ART. 24. — L'*Athénée* délivrera des diplômes d'honneur à tous les journalistes qui lui auront consacré un ou plusieurs articles spéciaux dans le but de propager et d'encourager son action décentralisatrice.

ART. 25. — L'*Athénée des Troubadours* s'interdit formellement le droit de solliciter des adhérents avant la distribution des récompenses, de même qu'il s'engage à accueillir fraternellement les poètes malheureux, à les dispenser de toutes cotisations et droits de concours et à leur venir en aide, soit directement soit indirectement, en cas d'indigence justifiée.

ART. 26. — L'*Athénée des Troubadours* n'accepte de ses protecteurs que des dons en nature ou en espèces ayant une destination bien définie d'encouragement aux divers genres de poésie *française* ou *en langue d'oc*.

ART. 27. — *Séances*. Les séances du comité d'examen chargé de statuer sur la valeur des diverses pièces des concours, auront lieu dans le salon de rédaction, actuellement situé au deuxième étage de l'hôtel Pujol, rue Bayard, 70.

Le comité ne pourra fonctionner s'il n'est composé de cinq membres présents et il ne pourra excéder le nombre de dix.

ART. 28. — Des membres suppléants seront appelés, si besoin est, à remplacer ceux du groupe des Dix qui, en raison de leur éloignement de Toulouse, ou pour toute autre cause, ne pourraient se rendre aux réunions du comité d'examen.

ART. 29. — En dehors des réunions extraordinaires qui pourraient être ultérieurement organisées à l'occasion de la distribution publique des prix à dé-

cerner aux lauréats, tout ce qui aura trait aux intérêts littéraires de l'*Athénée des Troubadours* sera réglé dans le cours des séances ordinaires du groupe des Dix qui auront lieu tous les mois.

ART. 30. — En cas d'absence accidentelle de membres suppléants, des membres du deuxième groupe résidant à Toulouse pourraient être appelés à siéger à leur place.

ART. 31. — Tout cérémonial sera banni des réunions exclusivement littéraires de l'Athénée qui devront prendre un caractère de confraternelle intimité et ne jamais s'égarer hors du domaine de cet esprit de bon aloi qui sait, en ménageant toutes les susceptibilités, se créer de nombreuses sympathies.

ART. 32. — Considérant que les insignes affectant la forme de décorations officielles sont de nature à laisser entrevoir un but d'exploitation préméditée de la crédulité naïve de quelques-uns et de la ridicule vanité du plus grand nombre ; considérant surtout le côté grotesque de toute exhibition de croix et de rubans n'ayant qu'un caractère purement fantaisiste, l'Athénée des Troubadours, au nom du respect que lui inspire la poésie, ne décernera à ses lauréats que des médailles sans bélière et sans rubans.

S'il est ultérieurement délivré à chaque membre un signe distinctif, il sera constitué par une simple médaille en métal blanc, sur laquelle seront gravés le nom et les prénoms du titulaire.

Le directeur fondateur de l'Athénée des Troubadours,

VICTOR LEVÈRE.

TABLEAU

DES MEMBRES DE L'ATHÉNÉE DES TROUBADOURS

Par groupe et par ordre d'admission

4me Groupe : Membres hors Concours

MM. Victor Levère, président fondateur, rédacteur en chef de l'*Echo des Trouvères*, à Toulouse.
Léon Valéry, maître ès-jeux floraux, président du comité d'examen des concours annuels français, à Toulouse.
Alexis Blanchard, publiciste, ex-directeur des Jeux poétiques.
Alfred de Martonne, hommes de lettres, à Laval (Mayenne).
Louis Lafont de Sentenac, directeur du *Moniteur de l'Ariège*, président honoraire du comité d'examen des concours patois.

3me Groupe : Membres protecteurs et amis des lettres

MM. Ollivier de la Tour d'Aigues, publiciste à Aix(B.-R.)
Émile Barrié, docteur en médecine.
Firmin Boissin, rédr en chef du *Messager de Toulouse.*
Xavier de Planet — des *Nouvelles* —
Victor Thiery, publiciste, off de la Légion d'honneur.
Louis Braud, — de *la Dépêche* de Toulouse.
Maurice Laville — de *la Souveraineté* —
Elie Montagné, — du *Petit Républicain* —
Genty Magre, ex-rédr du *Progrès libéral* —
Firmin Estellé, adminis. de *la Marseillaise* —
Joseph Couderc, ex-rédact. en chef de la *Marseillaise*—

1er Groupe des Dix

Mme Adèle Chalendard (Loire).

MM. Edouard de Larcourt, grand prix du concours français de l'Athénée (Yonne).
Samuel Noualy (Drôme).
Albert Bureau, chef d'Institution (Gironde).
Louis Jolly (Nord).
F. Laroussilhe (Lot).
Carcenac de Bourran, avocat (Hte-Gne).
Peyramale Alexandre, ancien conservateur des hypothèques en retraite (Htes-Pyr.).
Léon Bertrand, félibre castrais (Hérault).
Etienne Peyre, poète aveyronnais (Aveyron).

1er Groupe des Dix Troubadours suppléants, résidant à Toulouse constituant le comité d'examen.

MM. Victor Levère, directeur, fondateur, président de l'Athénée des Troubadours.
Léon Valéry, maître ès-jeux floraux, président du comité d'examen
Alexis Blanchard, publiciste, ex-directeur des Jeux poétiques.
Léon Hilaire, publiciste.
Pla Jacques, inspecteur de l'Université en retraite.
Raphaël Delorme, ancien magistrat consulaire, président du conseil de prud'hommes de Toulouse.
Mlle Mathilde Conte, pour Mme Adèle Calendard.
MM. A. Rivet, professeur de l'Université, ancien professeur de déclamation au conservatoire, pour M. Edouard de Larcourt.
Francette Littry, publiciste.
Delpla, professeur de littérature latine et grecque, pour M. Louis Jolly.
Lafourcade Auguste, directeur de l'école primaire supérieure, pour M. Albert Bureau.
Louis Ariste Passerieu, avocat, directeur de la *Causerie Judiciaire*, pour M. Carcenac de Bourran ;
Hirschler Raoul, ministre officiant du culte israélite, pour M. Peyramale.
Rafaello Giovanni, professeur et fondateur du cours municipal de langue italienne, traducteur juré, pour M. Laroussilhe.
Roucayrol Louis, félibre provençal, professeur d'anglais, pour M. Léon Bertrand.
Bonneau Gabriel, publiciste, pour M. Etienne Peyre.
Joseph Dupuy, directr du *Midi Artistique*, secrét. régiss.

2me Groupe

Mlles Joséphine Régnier (Loiret).
Marie Largeteau (Gironde)
Maria Vergé (Ariège).
L. Contenet de Sapincourt (Hte-Saône).
H. Lacoste (Gironde).
Louise Vergne-Vernier (Toulouse).
Gélade Dorothée née Sarrebressolles (Hte-Gar.)
Casimir Morenas (Vaucluse).
Epin-John (Vienne).
Walter Goffin, Troubadour correspondant (Belgique).
Lucien Brun (Allier).
Aristide Estienne (Aube).
Armand Dot, Troubadour secrétaire (Toulouse).
Joseph David, Troubadour correspondant (Hérault).
Arsène Penot, troubadour correspondant (Charente-Inférieure).
Louis Mestre (Hérault).
Fernand Baldenwech de Paris.
Louis Durand (Toulouse).
Maurice Pelloutier (Loire).
André de Lacoste, homme de lettres à Paris.
François Escaich, félibre (Ariège).
E. Lamourère (Hte-Gne).
Gérard Raynaud, félibre (Dordogne).
Justin Cuq, félibre toulousain.
Marcel Jouffrau, labourcur, félibre (Lot).
Jacques Cazaux, félibre (Haute-Garonne).
Josselin Gruvel, félibre toulousain.
Antonin Maffre, félibre Biterrois (Hérault).
Bernard Bressolles, de Toulouse.
Adrien Blandignère, de Toulouse.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS : Lettre à Frédéric Mistral..... 5
— Réponse de Frédéric Mistral..... 7
— Le Direttou de l'Athenèo des Troubaïres de Toulouso à l'illustre Frederic Mistral. 9
Aux amis du Félibrige, défenseurs de la langue d'oc. 11

FLOUS DEL MIETJOUN :

Victor Levère, félibre de Toulouse..... 19
Firmin Dupré, » de la Haute-Garonne..... 27
Mlle Maria Vergé, » de l'Ariège..... 31
Ollivier de la Tour d'Aigues, félibre provençal..... 41
Léon Bertrand, félibre Castrais..... 65
Joseph David, » de Cette..... 105
Justin Cuq, » de la Haute-Garonne..... 134
Josselin Gruvel, » toulousain..... 145
Jacques Cazaux, » de Montréjeau..... 153
Marcel Jouffrau, » du Lot..... 161
Lamourère, » de la Haute-Garonne..... 167
François Escaich, » de l'Ariège..... 171
Flous abaréjados..... 18
Rapport sur le concours..... 193
Dispositions réglementaires..... 217
Tableau des membres de l'Athénée des Troubadours. 224

TOULOUSE, IMP. VIALELLE ET Ce, RUE TRIPIÈRE, 9

CONCOURS ANNUELS

DE

L'ATHÉNÉE DES TROUBADOURS

POÉSIE OU PROSE FRANÇAISE

Du 1er Décembre au 10 Mars suivant.

POÉSIE OU PROSE EN LANGUE ROMANE

OU LANGUE D'OC

Du 15 Mars au 15 juillet suivant.

CONCOURS TRIMESTRIELS

Dans les premières quinzaines de Janvier, Avril, Juillet et Octobre.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

M. VICTOR LEVÈRE

ÉDITIONS DE LUXE

PENSÉES ET SENTIMENTS

Volume genre édition Charpentier, luxueusement typographié, comprenant huit chapitres traitant : des Hommes, des Femmes, de l'Amour, de la Morale, de la Conduite, de l'Esprit, de la Politique, de la mort, terminé par un neuvième chapitre de Boutades, et un monologue intitulé : L'*Homme mystère*.

In-8o, 250 pages : 2 fr.; pour nos abonnés et nos lecteurs : 1 fr. 25.

Deuxième édition, éditeur M. Didier, libraire-éditeur de l'Académie française, contient une préface écrite par M. Paul Féval.

SUITE DES OUVRAGES DE M. LEVÈRE

LE GAI TROUBADOUR

PROSE ET VERS

Fantaisistes, drôlatiques, contenant, en fables et fabulettes, tous les proverbes travestis, épitaphes, épigrammes, pilules philosophiques, énigmes, etc., etc.

SUIVIS

De revues comiques des tribunaux, de souvenirs de la vie militaire, de diverses silhouettes et de bon nombre de petits sujets amusants.

1 fort volume in-18, 579 pages de texte.

L'édition de cet ouvrage, édité par Granier frères, à Paris, et par Marqueste, Mouran et Cie, à Toulouse, étant épuisée, ce volume, coté 5 francs en librairie, ne peut être vendu à prix réduit.

ROMANS & ANECDOTES

Contenant : *Boulinet le Bossu*, l'*Aïeul à l'hôpital*, l'*Histoire d'une paire de chaussettes*, la *Journée d'un fiacre*, le *Réveil d'une sentinelle*, etc., etc.

Paris, Garnier, frères ; Toulouse, Marqueste, Mouran et Cie, libraires éditeurs.

1 volume in-12, 384 pages de texte.

Prix, en librairie : 3 fr. 50 ; pour nos abonnés et nos lecteurs : 2 francs.

ÉCHOS PERDUS D'UN PHILOSOPHE AMI DES MUSES

Avec une préface de M. Léon Valéry.

1 volume, in-12, 200 pages de texte.

Prix, en librairie : 3 fr. ; pour nos abonnés et nos lecteurs : 1 fr. 50.

SOUS LES DRAPEAUX

LOISIRS POÉTIQUES

Bayonne, 1832. André, libraire-éditeur. — Édition à peu près épuisée.

Prix : 1 fr. 50.

Les trois âges de la Grisette. Bayonne, André, 1857, édition épuisée.

La Chambre d'Amour. Bayonne, André, 1858, édition épuisée.

Souvenirs de l'Exposition Toulousaine, 1865.

Romancier Méridional, 1872.

Pour paraître prochainement :

Le Diable Ermite, fabuliste moralisateur.